

MAGAZINE : CULTURE JEUNE, ACTUALITÉ, MUSIQUE, CINÉMA, MODE, LITTÉRATURE, JEUX VIDÉO, ART

MAI 2014 - NUMÉRO 29

MUSIQUE

PANORAMAS 2014

WITHIN TEMPTATION À LYON

ACTUALITÉ

LE PRÉSIDENT FANTÔME

TATOUEURS DU XXI[e] SIÈCLE

SKIP THE USE

RENCONTRE AVEC MAT BASTARD

ISSN 2259-7867 - CPPAP 0915 W 91947

MAZEMAG.FR - LABYRINTHE DE CURIOSITÉS

SURPRIZE & CONCRETE & WEATHER PARIS

presents

WEATHER FESTIVAL

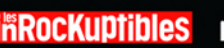
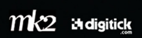
6-7-8-9 JUIN 2014

PARIS - LE BOURGET - MONTREUIL - BOBIGNY

TECHNO
&HOUSE
FESTIVAL

[redacted]

- . 3 CHAIRS
- . ADAM BEYER
- . ANTIGONE
- . APOLLONIA
- . APPLEBIM
- . BEHZAD & AMAROU
- . BEN KLOCK
- . BEN VEDREN Live
- . CABANNE
- . CHRIS LIEBING
- . DERRICK MAY
- . DJ DEEP
- . DONATO DOZZY
- . FLOATING POINTS
- . FRANCOIS X
- . HOLD YOUTH
- . LEN FAKI
- . LOWRIS
- . LUKE SLATER presents: PLANETARY ASSAULT SYSTEMS Live
- . MARCEL DETTMANN
- . MARCEL FENGLER
- . MARGARET DYGAS
- . MASTER.H
- . MONDKOPF
- . MOODYMANN
- . MORITZ VON OSWALD TRIO feat TONY ALLEN & MAX LODERBAUER
- . MCDE
- . MOUNT KIMBIE Live
- . ONUR ÖZER
- . PATRICE SCOTT
- . RICARDO VILLALOBOS
- . RODHAD
- . RPR SOUNDSYSTEM: RARESH PETRE INSPIRESCU RHADOO
- . S3A
- . SHACKLETON
- . SEBO K
- . SETH TROXLER
- . SONJA MOONEAR
- . SOUNDSTREAM Live
- . TERENCE FIXMER Live
- . THE DRIVER aka MANU LE MALIN
- . TRADE: (SURGEON & BLAWAN)
- . UNDERGROUND RESISTANCE presents : TIMELINE Live
- . WALTER MECCA
- . ZADIG Live
- ...

PRÉVENTES & PACK DISPONIBLES SUR DIGITICK & RA. PLUS D'INFOS SUR : WWW.WEATHERFESTIVAL.FR ou FACEBOOK.COM/WEATHERFESTIVAL.FR

ÉDITORIAL

Un édito du numéro de mai pourrait parler de muguet, de jours fériés, de printemps bourgeonnant... Mais Maze n'a pas encore été racheté par TF1 ou consorts. Alors, une fois n'est pas coutume, parlons de choses qui fâchent. Le 1er mai, Freedom House a comme chaque année publié son grand rapport sur l'état de la liberté de la presse dans le monde. Et conclusion : «une personne sur sept vit dans un pays où la couverture médiatique est solide, la sécurité des journalistes garantie, l'implication de l'État dans les médias minimale, et où la presse n'est pas la cible de fortes pressions juridiques et économiques». Il faut aussi noter que le pourcentage de pays libres est au niveau le plus bas de ces dernières décennies : 32%. Du côté français, notre score nous vaut tout juste d'être en sandwich entre les États-Unis et le Royaume-Uni. La France est certes considérée comme libre, mais pour autant bien loin de ses camarades du nord de l'Europe et même de pays comme la Jamaïque ou le Costa Rica. Pas de quoi se pavaner donc.

Mais après la parenthèse fâchée, passons à la réconciliation. Parallèlement au journalisme vieillissant, de petites mains s'activent et comptent bien profiter de leurs droits pour ne pas se laisser censurer ou même s'autocensurer. Ce lent renouveau semble se profiler, merci Internet et les nouvelles générations. Est-ce que nous même n'essayons pas un tant soit peu de suivre cet élan à travers ces pages ? L'affirmer serait prétentieux, mais il est sûr que nous tenons à cette liberté de la presse et y sommes particulièrement sensibles. Parce que nous avons la chance d'évoluer dans un pays où elle existe mais aussi parce que nous savons qu'elle est à conquérir dans de nombreuses régions du monde. En 2014, on ne raisonne plus à des échelles réduites. Cette connexion permanente que nous entretenons avec une grande majorité de la planète doit aussi nous rendre soucieux de ce qu'il se passe en terme de libertés dans des pays comme le Brésil, la Thaïlande ou bien le Congo.

Mai, c'est aussi l'Europe. Il y a le 9 mai, il y a aussi les élections européennes. La liberté de la presse en Europe est plutôt protégée, même si l'Italie, définie comme « partiellement libre » ne fait pas la fière. L'Europe on y croit, même en étant né dans les années 90, et des milliers de jeunes européens le prouveront en se réunissant le week-end du 9 au 11 mai à Strasbourg pour le European Youth Event. Nous y serons aussi, dans le cadre des European Youth Media Days. Pas tant comme rédacteurs en chef de Maze, ou comme jeunes journalistes européens couvrant cet évènement mais parce que nous croyons à l'avenir de l'Europe, à l'avenir du journalisme, et nous commençons déjà à construire ce futur.

- Baptiste Thevelein et Quentin Tenaud,
Rédacteurs en chef

Maze

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

Identification R.N.A. : W502002188. SIRET : 75179355500010. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein (président de l'association Inspira-Maze). L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société OVH (2 rue Kellermann, 59100 Roubaix, France). Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur le contenu du site en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

Maze est soutenu par la ville de Cherbourg-Octeville, l'AFNIC, le Fonds MAIF pour l'éducation et Créavenir-Crédit Mutuel.

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).



SOMMAIRE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
BAPTISTE THEVELEIN

RÉDACTEURS EN CHEF
BAPTISTE THEVELEIN
QUENTIN TENAUD

COORD. DE LA RÉDACTION
CÉLIA RENART

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION
MANON VERCOUTER
BENOIT MICHAELY

COORDINATEURS DES RUBRIQUES
SAMUEL LADVENU, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
PHILIPPE HUSSON, CINÉMA
MARINE ROUX, LITTÉRATURE
SULLIVAN LEPETIT, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE ART
ELOÏSE PRÉVEL, MODE

CORRECTEURS
JOHANNE LAUTRIDOU
AURÉLIE JACQUELINE
ANTOINE DELCOURS
EMMA HENNING
THOMAS SANCHEZ

RÉDACTEURS
AMBRE BATES
ANAÏS ALLE
ANNE-C. MESNIER
ANNE-F. ROULETTE
ANTOINE CAUTY
ASTRIG AGOPIAN
BAPTISTE ERONDEL
BASILE FRIGOUT
BASILE IMBERT
CAMILLE CHARDON
JUNE DE WITT
CHARLINE VALENCHON
CHLOÉ PINDELER
CHRISTELLE PERRIN
CLAIRE LEYS
CLARA GRIOLET
C. COQUIO-LEBRESNE
DANA FIAQUE
DAVID DI SAN B.
DORIAN LE SÉNÉCHAL
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
EMMA PELLEGRINO
ENORA HEREUS
F. RANDRIANARISOA
FLORINE MORESTIN
FRANÇOIS LECLINCHE
GAUTIER LAURET
JASON STUM
JODIE BLIN
JULIA COUTANT
JULIETTE KAZANDJIAN
JUSTINE TARGHETTA
KEVIN DUFRÊCHE
L. WINTERSHEIM
LAURÈNE POIREL
LAURIE MONTAGNER
LAZARE TEKAYA
LEA VITTORIANO
LISHA LECACHEUR PU
LUCAS JELONEK
MANON GABEREL
MARGOT PERNET
MARIE NOBELLA
MARIE PUZENAT
MARION BOTHOREL
MARION HERMET
MARION PONCEL
MARION ZITOLI
MÉLINE GIBON
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIERES
NICOLAS FAYEULLE
NIELS ENQUEBECQ
NINE UHEL
NOA COUPEY
ORLANE LE BOUTEILLER
PETER COFFIN
PIERRE GUESDE
RACHEL PORTANIER
SOFIA TOUHAMI
SOLÈNE LAUTRIDOU
THIBAULT COMTE
THIBAUT GALIS
THOMAS PESNE
THOMAS SANCHEZ
THOMAS PHILIPPE
V. JAYET-BESNARD
VICTOR LEPOUTRE
YA-ËL TAILLARD

AUJOURD'HUI, LA GAUCHE EST MORTE

Ou peut-être hier, on ne sait plus. Deux ans après l'élection de François Hollande, l'addition est salée du point de vue des militants socialistes de gauche. Oui car grâce à François Hollande, et maintenant grâce à son premier ministre Manuel Valls, on se sent obliger de préciser socialiste «de gauche», pour distinguer la majorité des cadres du parti - sociaux-démocrates - qui suivent la ligne du président de la République, de la minorité de moins en moins silencieuse de la gauche du Parti Socialiste, qui donne de la voix contre les mesures jugées trop rigoristes, trop favorables aux entreprises. Si le président de la République n'a pas réussi grand chose aux yeux de ceux qui l'ont élu en deux ans, il a réussi ce que beaucoup espéraient, et Valls le premier : il a tué la gauche française.

On parle toujours de la droitisation de l'UMP qui court après les voix du Front National, mais on ne mesure pas assez la transformation de la gauche française. François Hollande a gagné la présidentielle en deux temps : en déclarant que la finance était son ennemi lors du fameux discours du Bourget, et en se posant comme le président exemplaire, celui des valeurs de la République et de la gauche, face à celui qu'il accusait d'avoir diviser les Français, Nicolas Sarkozy. Seulement il a perdu sur les deux plans. Sur le plan des valeurs, le président a perdu en crédibilité au moment de l'affaire Gayet. Mais cela reste anecdotique. François Hollande, c'est celui qui voulait renégocier le traité européen, combattre la fraude et les paradis fiscaux, celui qui mettait en exergue l'égalité. Résultat, le pacte «Merkozy» a été signé, la fraude fiscale représente toujours 1.000 milliards d'euros par an, et les inégalités sociales n'ont jamais été aussi fortes. La social-démocratie tue la gauche de gouvernement traditionnelle : une majorité de députés élue pour soutenir la politique du président de la République sous l'étiquette socialiste d'un parti qui n'en a plus que le nom. Attention, en disant cela, je parle d'abord des cadres, et non des militants, et encore, ils ne sont pas tous devenus sociaux-démocrates. Une poignée d'irréductibles «gauchistes» veut résister encore et toujours aux envahisseurs libéraux, Sapin, Moscovici et autres Cambadélis.

Si je provoque un peu en disant que la gauche est morte, c'est parce que de la même manière que François Hollande s'est coupé des Français, le Parti Socialiste de Solférino a perdu sa base militante. Des dizaines de militants qui étaient là depuis vingt ou trente ans rendent leurs cartes, dégoûtés par tant de mensonges. Les députés se font malmener lorsqu'ils reviennent dans leurs circonscriptions, par des gens qui leur dise qu'ils n'ont pas voté pour ça, tout simplement. Tout le monde se sent trompé, abusé. Ils ont cru mettre Sarkozy dehors, ils prennent la même politique économique inégalitaire en pleine face. Le président de la République est pourtant sûr de son fait, avec une côte de popularité au plus bas (18% d'opinion favorable), des députés frondeurs dans son propre camp, une défaite sévère lors des municipales. Il ne dévie pas d'un pouce de la ligne qu'il s'est fixé. Il va droit dans le mur, et la gauche avec lui.

- Kevin Dufrêche

LA PHRASE DU MOIS ->

« CE QUI EST ARRIVÉ AUX JUIFS DURANT L'HOLOCAUSTE EST LE CRIME LE PLUS ODIEUX QUI SOIT SURVENU CONTRE L'HUMANITÉ PENDANT L'ÈRE MODERNE »

À la veille des commémorations de la Shoah en Israël, le président de l'Autorité Palestinienne, Mahmoud Abbas, a condamné dimanche 27 avril, le génocide du peuple juif. Une phrase à la symbolique puissante dans le contexte des pourparlers de paix entamés entre la Palestine et Israël.

TOP

Dani Alves bouffe le racisme

Comment clouer le bec aux racistes de la plus belle des manières ? C'est à cette question qu'a répondu avec brio le latéral droit brésilien du F.C. Barcelone, Dani Alves. Dans un match de son club face à Villarreal, l'arrière droit a ramassé une banane à son intention lancée des tribunes, l'a épluchée puis mangée. La spontanéité de la réponse du footballeur a créé le buzz sur les réseaux sociaux, au point de se transformer en véritable campagne de dénonciation du racisme, reprise par de nombreuses personnalités : du compatriote brésilien d'Alves, Neymar jusqu'à la présidente de son pays, Dilma Rousseff en passant par le Premier Ministre italien, Matteo Renzi.

FLOP

Avion perdu, cherché désespérément

Les recherches de l'épave du Boeing 777 de la Malaysia Airlines entrent dans une nouvelle phase. Terminées, les reconnaissances aériennes. Il est en effet fort peu probable d'encore retrouver des débris à la surface de l'eau, ceux-ci ayant plus sûrement coulé. L'Australie et la Chine vont concentrer leurs efforts sur l'exploration des fonds sous-marins sur une zone de 56 000 km2. Le Premier ministre australien, Tony Abbott, estime qu'il faudra au moins six mois pour la passer au crible. À ce stade, il est donc encore très difficile de savoir ce qui a bien pu arriver au vol MH370.

- La rédaction actualité

GAROROCK

MARMANDE (47) FRANCE

Plaine de la Filhole

LES 27·28·29 JUIN '14

18ème ÉDITION

**PHOENIX × FRANZ FERDINAND × MASSIVE ATTACK
SHAKA PONK × SKRILLEX × DÉTROIT × GOJIRA
BURAKA SOM SISTEMA × GRAMATIK × RODRIGO Y GABRIELA
GESAFFELSTEIN × BAKERMAT × POPOF × LA RUE KETANOU
BORIS BREJCHA × CASSEURS FLOWTERS × BRODINSKI
NAÂMAN × FAUVE × DARKSIDE × FFF × DANIEL AVERY
SETH GUEKO × DELUXE × DELTRON 3030 × PRETTY LIGHTS
SET&MATCH × FINDLAY × COSTELLO × STAND HIGH PATROL
CARBON AIRWAYS × HAR MAR SUPERSTAR × YOUNG FATHERS
KID WISE × PARQUET COURTS × THE BOHICAS
ACID ARAB × BE QUIET × SAMBA DE LA MUERTE ...**

Réservations : magasins Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U, Intermarché
www.fnac.com, sur votre mobile avec l'appli Tick&Live et sur

WWW.GAROROCK.COM

ILLUSTRATION : STEVEN BURKE - SAS MARGO - LICENCES 2-10578016 / 3-10578017


IN HONOREM PRINCIPIS APOST PAVLVS V BVRGHESIVS ROMANVS PONT MAX AN MDCXII PONT VII

CANONISATION

Les deux anciens papes, Jean XXIII et Jean-Paul II ont été proclamés saints durant une messe célébrée devant près de 800 000 fidèles, dimanche 27 avril dernier en la cathédrale Saint-Pierre de Rome.

- La rédaction actualité



UN AN APRÈS LA CATASTROPHE DU RANA PLAZA

PEUT-ON PARLER DE CHANGEMENT?

Rana Plaza, ce nom vous évoque-t-il quelque chose? Si ce n'est pas le cas, il vous suffit d'imaginer un immeuble vétuste, ou plus exactement une tour de huit étages, établie au cœur de la capitale bangladaise. Figurez-vous quelques milliers d'ouvriers et d'ouvrières bangladais s'afférant à l'intérieur. Ils confectionnent d'innombrables vêtements destinés à ravir les boutiques bon marché d'occident telles que Primark ou Zara. Maintenant, conceptualisez l'état déplorable du lieu et les conditions de travail pour le moins archaïques auxquelles se soumettent les travailleurs de la ville de Dacca. Nul besoin de préciser que les termes droit du travail ou normes de sécurité sont inconnus.


AFP

Le décor étant posé, venons-en maintenant aux faits. Il y a tout juste un an, Le Rana Plaza s'effondrait en pleine journée, ôtant dans un cri sourd la vie d'un millier de personnes et en y laissant pas moins du double avec de graves blessures. L'heure est venue de dresser le bilan de cette catastrophe qui a mise en lumière les revers de l'industrie du textile bon marché, exposant au grand public les nouvelles formes d'exploitation humaine, que certains ne manquent pas de qualifier d'esclavagisme moderne.

En effet, après le drame il a fallu dénoncer les coupables et donc retrouver les multinationales qui employaient les travailleurs du Rana Plaza. Ainsi, en récupérant des étiquettes dans les décombres, vingt-neuf marques ont pu être identifiées. Pourtant, loin de régler le problème, l'identification des marques fut à la base d'un important conflit d'intérêt rendant les opérations d'indemnisation complexes voire dissimulées. D'ailleurs, en ce qui concerne les marques françaises, on sait aujourd'hui qu'une seulement a reconnu sa responsabilité. Sur l'ensemble des firmes multinationales, dix ont apporté leur soutien. Bien sûr, diverses ONG et associations telle que Sherpa ont entamé un combat acharné pour faire payer le reste des coupables. Cette semaine, l'association en question, épaulée de deux autres,

a déposé une plainte contre Auchan. L'entreprise nie depuis le début son implication dans l'affaire, quand bien même des étiquettes de la marque de vêtements du groupe ont été retrouvées sur les lieux.

Il faut tout de même noter que la détresse des Bangladais n'a pas été entièrement occultée. Il est certain que le drame a considérablement bousculé l'opinion publique et des conséquences positives découlent de cette indignation. Ainsi, peu après l'événement, un accord portant sur la sécurité des bâtiments d'usines au Bangladesh fut signé et partagé par 150 entreprises. Celles ci ont dorénavant le devoir de ne plus se fournir auprès des usines à risques du pays et financent également des inspections régulières. Ajoutons qu'en France, un projet de loi a vu le jour en novembre dernier, il a pour but d'inciter à la vigilance des entreprises par rapport à leur filiales et sous-traitants. Mais la loi reste un projet inabouti. Et bien qu'il soit porté par l'ensemble des partis de gauche, le passage à l'acte n'a pas encore été amorcé, notamment en raison du scepticisme des marques françaises qui voient en cette loi un affaiblissement significatif de leur compétitivité et par extension un impact non négligeable sur le PIB français.

Ce qui pose ici problème c'est le fossé abyssal qu'il y a entre les sous traitants qui abritent les secteurs de production, les firmes elles-mêmes et les consommateurs. Le «low cost» a un prix. Celui de la vie d'hommes et de femmes exploités et sous payés dans l'ombre des grandes enseignes. Et ce qui est terrible c'est que l'augmentation des salaires des travailleurs bangladais du textile n'arrange rien. En effet, les patrons d'usine assurent avoir augmenté le salaire minimum de 78% depuis novembre 2013. Seulement, les acheteurs de leur côté n'ont pas baissé leurs prix, ce qui a engendré nombre de licenciements d'ouvriers. Pire encore, les employés restants ont vu leurs objectifs de production se modifier. Ainsi, si la moyenne exigée de t shirts fabriqués par un employé était de cent par heure, elle s'élève maintenant à cent cinquante par heure.
On a affaire à un infernal engrenage d'indifférence et de détresse et les ONG déclarent que si ce ne sont pas les firmes qui seront à la base d'avancées sociales au Bangladesh et ailleurs, c'est à la justice et aux consommateurs de prendre les choses en main. En effet, seule une législation forte au niveau européen et international pourrait, selon les associations, apporter un mieux à la situation des travailleurs du tiers monde. Par ailleurs, responsabiliser les consommateurs peut s'avérer être tout aussi efficace. Porter une attention particulière à nos achats et nous renseigner quant aux conditions de fabrication de nos vêtements est un premier pas vers le changement. Un pas portant l'espoir de voir un jour les droits de l'Homme s'étendre jusqu'au Bangladesh pour qu'enfin les firmes multinationales soient responsabilisées et reconsidèrent les conditions de l'ensemble de leur chaîne de production.

- Claire Leys

BOUTEFLIKA
LE PRÉSIDENT FANTÔME


AFP

En Algérie, les jeux sont faits. Mais il semblerait que les cartes étaient tirées depuis longtemps, et comme prévu, Abdelaziz Bouteflika a été réélu président de la République algérienne, lors des dernières élections qui se sont déroulées le 17 avril dernier. Avec le taux peu crédible de 81,53% des voix, il accède à un quatrième mandat.

Rappel historique.

La démocratisation du pays s'est faite progressivement suite à l'accession à l'indépendance du pays en 1962. L'élection du président de la République se fait au suffrage universel direct tous les cinq ans. La première élection à scrutin pluraliste a lieu en 1995. Liamin Zeroual devient président de l'Algérie mais décide de mettre fin à son mandat en 2000. C'est alors qu'une élection anticipée permet à Abdelaziz Bouteflika de remporter les élections avec 74% des voix, suite au retrait des sept autres candidats qui suspectaient des cas de fraudes. Le projet qu'il souhaite appliquer s'établit alors en trois temps : le retour de la paix à travers l'application de la concorde nationale, la réactivation de l'économie, et le retour de l'Algérie sur la scène internationale. Bouteflika est par la suite réélu en 2004 et en 2009. Si l'on a pu voir le « monarque républicain », pour reprendre l'expression de Maurice Duverger, hésiter quant à une nouvelle candidature, en 2014, il s'est tout de même représenté pour effectuer un quatrième mandat, alors même que l'on sait sa santé fortement affaiblie suite à un accident vasculaire cérébral. Malgré cela, avant l'élection, tous le donnait gagnant. Si de longs efforts ont été effectués pour plus de démocratie en Algérie, il semblerait que certains freins au progrès persistent. Difficile dans ces conditions, pour le peuple algérien de 38 700 000 habitants, d'accorder une pleine confiance en ce scrutin.

Qui vote ? Pour qui ?

L'élection ne s'est pas déroulée sans embûches. Le jour de la présidentielle a donné lieu à des heurts qui ont fait 70 blessés. Les divisions entre les partisans de Bouteflika et les partisans de son principal opposant Ali Benfils créent des tensions. Des voix s'étaient même élevées pour réclamer sa destitution en invoquant l'article 88 de la Constitution, qui prévoit une procédure d'empêchement en cas de maladie grave. Douze mois plus tard, le voilà reparti pour un nouveau mandat de cinq ans. Mais jamais dans l'histoire récente du pays un avant-scrutin n'aura été aussi tendu. Permanences saccagées, meetings annulés ou empêchés, marches en faveur du boycott, manifestations contre le quatrième mandat, dérapages verbaux… Pendant trois semaines, l'Algérie a tremblé. Dès lors, même si tout semblait joué d'avance, la question du pourcentage ayant donné victoire à Bouteflika nous laisse sceptiques. La majorité des bulletins de vote ne semblent pas refléter la majorité de la rue. Mais l'abstention s'est invitée. Le système algérien a du mal à recréer un lien de confiance, et une grande partie des citoyens ne s'est pas rendue aux urnes. C'est l'abstention qui a rassemblé les algériens lors de ce scrutin car pas moins de 11'279'694 citoyens ont boudé les urnes. Les Algériens se méfient-ils du système politique ou bien sont-ils finalement lassés d'être gouvernés par les mêmes dirigeants ? La comparaison des chiffres obtenus par Abdelaziz Bouteflika entre 2009 et 2014 apporte un élément de réponse. Son troisième mandat est appuyé par près de 13 millions d'Algériens (90,24%) tandis que, cinq années plus tard, le président perd 34% de son électorat. Suite aux résultats, les chiffres apparaissent peu clairs et peu fiables, et les

soupçons de fraudes sont nombreux. D'un côté, les pro-Bouteflika auraient voté pour la continuité, par peur de l'inconnu, en donnant leur confiance à un homme de 77 ans qui leur semble encore capable de réfléchir afin de prendre les bonnes décisions, à défaut de pouvoir se déplacer. Du côté des partisans de Benfils, on critique l'incapacité du système à se réformer. Mais comme le soulignent les quotidiens algériens El Watan et Liberté, c'est en fait un « scrutin dénué de crédibilité et d'ouverture », « les véritables manœuvres commenceront au lendemain du 17 avril », le scrutin étant en lui-même « dénué d'enjeux réels ». Pourtant, ce n'est pas la volonté citoyenne d'un meilleur lendemain pour l'Algérie qui manque, mais plutôt la capacité à agir et à créer un réel changement par le vote, pour faire progresser un pays qui peine à se réformer.

Un président fantôme ?

Finalement, qui tiendra vraiment les rennes du pouvoir ? Bouteflika, souffrant encore des séquelles d'un AVC subi il y a un an, qui a réduit ses capacités d'élocution et de mobilité, peut-il vraiment gouverner l'Algérie ? Ses apparitions publiques se sont faites très rares ces dernières années, la dernière en date était lors du vote, où le président est apparu en fauteuil roulant. Il n'a fait aucune déclaration. Mais durant toutes ses années au pouvoir, malgré ses problèmes de santé, Abdelaziz Bouteflika a pris des décisions importantes : restructuration des services secrets, mise en œuvre des recommandations de la commission d'enquête sur l'attaque terroriste contre le site gazier de Tiguentourine, poursuite de la libéralisation du secteur audiovisuel, etc... Alors oui, Bouteflika est bien vivant et peut agir. Il peut même réagir aux critiques de son principal opposant, Ali Benfils, en affirmant que ce dernier fait preuve de « terrorisme médiatique ». Bien qu'il soit resté relativement muet durant sa campagne, dont l'organisation a été laissée à sept de ses proches, il semblerait que le président fantôme est bien là, tapis dans l'ombre.

Les défis démocratiques qui attendent le pays.

Le manque de transparence du système politique algérien empêche d'en déceler tous les ressorts, mais il est possible de discerner les jeux de pouvoirs qui s'exercent aujourd'hui, et qui peuvent, en plus des possibles fraudes, remettre en cause la démocratie. L'entourage du président apparaît déterminant dans ses prises de décision. Mais si certains pensent Bouteflika maître de ses moyens, d'autres le disent manipulé. Amhed Bencherif, ancien colonel, soutien du principal adversaire de Bouteflika, Benfils, a critiqué le fait que le président algérien se représente pour un quatrième mandat. Il dénonce une candidature forcée et critique ouvertement le frère d'Abdelaziz Bouteflika, Saïd. Selon lui, ce dernier est à la tête d'une « mafia politico-financière qui a pris le pouvoir en Algérie depuis la maladie de [son] ami Abdelaziz Bouteflika ». Ce n'est pas la première fois que le frère est pointé du doigt. Il exerce une forte influence sur le président comme en témoigne sa tentative de le convaincre, en 2008, de faire voter une modification de la Constitution pour supprimer la limitation du nombre des mandats présidentiels. Par ailleurs, cela déplaît à une autre sphère d'influence : les militaires. Après l'indépendance, l'armée algérienne a souvent tiré les ficelles des élections depuis les coulisses. C'est elle qui a choisi comme candidat Abdelaziz Bouteflika en 1999. Mais celui-ci a cependant cherché à réduire l'influence toujours prégnante des militaires sur le pouvoir. Il continue d'ailleurs de s'en méfier. De son côté, Ali Benfils, après les résultats du scrutin, crie à la fraude. Il dénonce, lors d'une conférence de presse « une opération de fraude à grande échelle » et « l'instrumentalisation de l'appareil d'Etat à des fins électoralistes ». Il ajoute que « le 17 avril restera un rendez-vous manqué avec le changement et le renouveau ». L'ancien chef du gouvernement est arrivé en deuxième position avec 12,18% des voix. Mais il n'en reste pas là et compte bien continuer de défendre son projet de renouveau national, notamment pour les prochaines échéances électorales. «J'utiliserai tous les moyens pacifiques et toutes les voies légales pour que prévale le choix de notre peuple» a-t-il dit, avant d'appeler les Algériens « à faire preuve de patience et à ne céder à aucune provocation ».

En effet, le peuple algérien va devoir être patient, car les travaux à réaliser sont de taille : faire une plus grande place aux jeunes, réduire la durée du service national, améliorer le climat des affaires, construire de nouveaux logements et de routes, créer des emplois, améliorer les conditions de vie, lutter contre la corruption, diminuer le poids de la bureaucratie, décentraliser, s'occuper de l'avènement d'une "deuxième République", et surtout, garantir de la stabilité du pays. Le président fantôme, nouvellement élu, pour un quatrième tour de piste, devra à nouveau faire ses preuves, entouré de son équipe. Mais cette figure à la tête de l'Algérie ne semble plus refléter les volontés du peuple. L'élection « sans enjeu » nous fait constater l'existence d'un immense fossé entre gouvernants et gouvernés, qui finalement, empêche la démocratie de prospérer.

- Laurène Poirel

FOOTBALL : LUZENAC
UN VILLAGE QUI CRÉE L'EXPLOIT

Loin du foot-business, loin des Ibrahimovic, Falcao et autres stars, l'équipe d'un petit village de moins de 650 habitants vient de réaliser un exploit retentissant : accéder à la Ligue 2, un des deux championnats professionnels français. Lumière sur un club atypique et un exploit historique.



DR

Le plus petit village a accéder au monde professionnel

Luzenac, petit bourg situé dans les Pyrénées, pourrait être le cadre idéal pour un reportage touristique diffusé au 13H de Jean-Pierre Pernaut sur TF1. Mais il n'en est rien, du moins pas encore. Depuis quelques jours, la presse française et même internationale s'intéresse à ce village pour une autre raison : son club de football. En effet, tout les journaux ont écrit au moins un article sur la localité, puisque le Luzenac Ariège Pyrénées vient de valider son billet pour la Ligue 2 ! Le « Petit-Poucet » du championnat amateur de National (3e division) domine ces autres adversaires et devient le plus petit club à accéder au deuxième niveau du championnat de France de football, et par conséquent, au monde professionnel. L'exploit est exceptionnel et retentissant : depuis plusieurs années, le Luzenac AP monte les échelons du football national avec étonnement, mais cette fois-ci la performance est historique.

Les raisons de ce succès sont nombreuses. Tout d'abord, l'investissement sportif des joueurs, jeunes footballeurs amateurs ou anciens professionnels, est évidemment indéniable. La performance de Ande Dona N'Doh, ancien havrais et auteur de 21 buts cette saison, en est le parfait exemple. En dehors de l'aspect purement sportif, le club local survit depuis quelques années grâce à l'investissement humain

et économique de quelques personnes attachées au football amateur. En effet, la réussite actuelle de l'équipe est tout sauf un hasard : un investisseur ariégeois, Jérôme Ducros, a réglé les problèmes financiers du club en 2011 et s'est entouré d'un groupe ambitieux et renommé, avec un certain Fabien Barthez comme directeur sportif.

L'investissement personnel de Barthez

Né près de Luzenac, l'ancien gardien international a accepté depuis 2012 de soutenir le club et forme avec l'entraîneur Christophe Pellisier un duo exceptionnel. En aidant le club à se développer, le champion du monde 1998 a réussi à trouver quelques joueurs pour renforcer une équipe aux valeurs trop rares dans le football actuel. En effet, un esprit d'équipe infaillible et une volonté de faire passer l'humain et le sportif avant l'aspect financier permettent au club de rassembler plusieurs milliers de spectateurs à chaque rencontre à domicile. Cette véritable ferveur populaire montre que même sans les millions d'euros du Paris Saint-Germain ou de l'AS Monaco, le football amateur peut aussi être fédérateur et attrayant.

De plus, l'objectif des dirigeants, qui était de monter en Ligue 2 en 4 ans, est ainsi réussi en moins d'un an et demi pour le club ayant un des plus petits budgets du championnat. Ainsi, le rêve du monde professionnel s'est réalisé le 18 avril dernier pour l'équipe du village, qui voit depuis ce jour les médias s'approcher des héros ariégeois. Leur performance permet de montrer à la France entière que la force collective peut faire la différence, et pas seulement dans le sport.

Un bel et difficile avenir

Malgré l'euphorie autour de l'exploit du futur « Petit-Poucet » du football professionnel, Luzenac doit déjà préparer l'avenir et surtout se professionnaliser, au risque de voir la belle aventure se terminer rapidement. Il faut déjà trouver un stade pour l'équipe, étant donné que celui de Foix (3 000 places) ne répond pas aux normes de la Ligue de Football Professionnel. Pour accueillir les futurs adversaires de Luzenac que seront Le Havre, Dijon ou encore Troyes, la capacité d'accueil du stade est beaucoup trop faible. Seules les enceintes de la ville de Toulouse, qui se situe à plus de 100 km du village, sont homologués pour la Ligue 2.

Après ce problème d'infrastructure, les dirigeants doivent continuer la professionnalisation du club entamée par Fabien Barthez et ainsi disposer d'un encadrement étoffé. L'ancien gardien aura lui pour mission de recruter des joueurs supplémentaires pour lutter face aux cadors français. Pour réussir cela, il devrait certainement utiliser son réseau de connaissances. Son ami et ancien coéquipier avec qui il fut champion du monde, Laurent Blanc, pourrait l'aider puisqu'il est l'actuel entraîneur du PSG. Pour pouvoir jouer les troubles-fêtes l'année prochaine, on souhaite donc à Luzenac de se faire prêter gratuitement quelques jeunes talents parisiens. Enfin, pas de football professionnel sans argent : Luzenac prévoit d'avoir un budget d'environ 5,5 millions d'euros pour lutter face aux formations qui auront un portefeuille deux à trois fois plus rempli.

Si les conditions administratives sont remplies par les dirigeants ariégeois, la route vers la Ligue 2 sera dégagée, et l'équipe pourra donc vivre son rêve. Il ne reste plus qu'à souhaiter au club de continuer sur sa lancée, pour pourquoi pas accéder dès l'année prochaine à l'élite du football français, aux côtés de Marseille ou du voisin toulousain. Car maintenant, avec Luzenac, tout les rêves sont permis...

- Nicolas Fayeulle

LA LIBÉRATION DES OTAGES FRANÇAIS EN SYRIE

RETOUR SUR CETTE "USINE À OTAGES"

Didier François, grand reporter à la radio française Europe 1, et le photographe Edouard Elias avaient été enlevés au nord d'Alep le 6 juin 2013. Nicolas Hénin, reporter à l'hebdomadaire français Le Point, et Pierre Torrès, photographe indépendant, avaient été enlevés le 22 juin à Raqqa. Ils ont été retrouvés par une patrouille de l'armée turque dans la nuit du 19 au 20 avril dans le no man's land de la frontière séparant la Turquie et la Syrie, près de la petite ville turque du sud-ouest, Akçakale.



AFP

L'État Islamique en Irak et au Levant (EIIL), l'usine à otages.

Le groupe responsable de la capture des quatre français est le Daesh, anagramme en arabe de l'État Islamique en Irak et au Levant (EIIL). Il s'agit du groupe le plus redouté en raison du fanatisme et de la violence qui le caractérisent, mais aussi du secret qui l'entoure.

Lors de la réunion de solidarité avec les otages à la Maison de la Radio, le 6 janvier dernier, Peter Bouckaert, le responsable des urgences à l'ONG Human Rights Watch, avait mis les mots sur cette peur : «Nous sommes face à la pire crise des otages depuis la guerre du Liban, lançait-il. Ils sont entre les mains d'un groupe qui ne veut pas négocier et les retient pour s'en servir comme boucliers humains en cas d'attaques des forces occidentales. »

L'EIIL est originaire d'Irak. Elle a été créée peu de temps après l'invasion américaine. Son but est de créer un vaste émirat islamique niant les frontières héritées du colonialisme qui comprendrait l'Irak, la Syrie, le Liban et la Palestine. Suite à sa disparition dans son pays d'origine, le mouvement renaît en Syrie grâce à la rébellion qui lui permet de s'imposer en très peu de temps comme l'une des deux grandes organisations jihadistes et takfiristes du pays. La particularité du mouvement est son éclectisme : il accueille des volontaires de toute la planète et compte d'ailleurs un nombre important d'Européens. "Beaucoup de nos geôliers étaient francophones, dont certains très bons francophones. D'autres parlaient un anglais sans accent, d'autres encore, un espagnol sans accent, ce qui donne l'impression que de nombreuses personnes étaient venues de divers endroits du monde spécialement pour combattre en Syrie" explique Nicolas Henin.

La guerre sacrée constitue le cinquième pilier de l'islam, c'est donc un impératif religieux. Cependant, l'islam ne permet pas à un musulman de tuer un autre musulman, c'est pourquoi l'EIIL contourne ce problème en se réclamant du concept du takfir. Il consiste à retirer préalablement la qualité de musulman à celui que l'on désire tuer.

L'EIIL est une véritable organisation, une « usine à otages ». Quand elle ne kidnappe pas directement, elle s'arrange pour acheter ou prendre des détenus à d'autres groupes. La libération des quatre français fut d'ailleurs précédée de celle de trois reporters espagnols et de trois femmes humanitaires, l'EIIL détenait pas moins de 22 étrangers, toutes nationalités confondues. L'EIIL, après la capture d'un otage, procède à une enquête sur la personne : cartes bancaires envoyées en Turquie, nationalité, articles écrits... L'origine du détenu compte beaucoup puisqu'elle détermine l'attitude à adopter vis-à-vis de celui-ci.

L'affaire qui valait 18 millions de dollars.

L'hebdomadaire allemand Focus a affirmé ce samedi que la France a versé 18 millions de dollars (13 millions d'euros) pour la libération des quatre journalistes français. Des sources proches de l'OTAN ont confié au journal que les fonds auraient été convoyés vers Ankara par le ministre français de la Défense Jean-Yves Le Drian, puis versés aux ravisseurs par l'intermédiaire des services secrets turcs.

Le gouvernement nie les faits, et le ministre des affaires étrangères a d'ailleurs saisi l'occasion de la libération des otages pour déclarer que «l'État français ne paie pas de rançons». François Hollande, reprenant les propos, a ajouté : «c'est un principe très important pour que les preneurs d'otages ne puissent être tentés d'en ravir d'autres. Tout est fait par des négociations, des discussions».

La libération des otages, une opération séduction ?

Suite à la libération des quatre otages français en Syrie le 20 avril dernier, on apprenait la mort de Gilberto Rodrigues Real, un autre otage détenu au Mali, à peine quatre jours plus tard. Un otage et une mort bien plus passés sous silence... Alors que la libération de Didier François, Edouard Elias, Nicolas Hénin et Pierre Torrès se déroulait en même temps que le scandale d'Aquelino Morelle, permettant par la même occasion d'estomper l'affaire, qu'en-est il vraiment du jeu politique autour des otages français ?

On se souvient qu'en 1988 déjà, avec Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur du gouvernement Chirac, le sort des otages français Kaufmann, Carton et Fontaine, s'est joué de façon à ce que leur libération coïncide avec l'élection présidentielle de mai 1988.

Pour revenir au cas de Gilberto Rodrigues Real, un voyageur solitaire qui aidait les gens qu'il rencontrait, sa mort est pour sa famille un « oubli ». Son frère, David, a déclaré : «Pendant huit mois, on n'a parlé que des quatre journalistes en Syrie, on a oublié qu'il y avait deux otages au Mali». C'est vrai que, tous les mercredis, le refrain était le même : «nous avons une pensée pour nos confrères retenus en Syrie» et venait un additif «mais nous n'oublions pas nos otages du Mali».

Alors que le gouvernement français avait appris le lieu de détention des otages peu de temps après leur enlèvement grâce aux services d'espionnage français, il a cependant décidé de ne rien faire en raison de la révolte syrienne qui s'y déroulait en même temps. Alors pourquoi les négociations n'ont-elles abouties que maintenant ? Il est sûr que si les 18 millions de dollars ont en effet bien été déboursés, cela fait cher l'opération séduction...

- Manon Vercouter

AQUILINO MORELLE

PORTRAIT ET CHUTE D'UN HOMME DE L'OMBRE

Moins d'un mois après l'entrée en fonction du gouvernement Valls, l'Élysée affronte déjà une nouvelle tempête. C'est le mot même qu'a employé le Premier Ministre pour enjoindre son ami, Aquilino Morelle, à plier bagage. L'affaire ne s'arrête pas qu'à un simple scandale concernant un cireur de chaussures... Revenons sur les faits.



AFP

Portrait de l'homme

Mais que sait-on de cet homme de l'ombre ? Après avoir servi Arnaud Montebourg lors des primaires socialistes, désormais conseiller politique et en communication du président, il peut compter sur sa confiance. Il a fait ses armes comme plume pour Lionel Jospin, repéré par un certain Pierre Moscovici. Aquilino Morelle dispose d'un impressionnant curriculum vitae : après des études de médecine il est diplômé des meilleures écoles (Sciences Po, Énarque). Un très bel exemple de réussite au mérite, pour un fils d'immigrés espagnols qui n'a jamais démérité. La taxe à 75%, c'est lui. Le bureau jouxtant celui de Hollande, c'est lui. L'orientation du discours du Bourget, c'est lui. L'homme qui apporta à Hollande le fameux numéro de Closer, c'est lui. Bref, un homme de l'ombre qui détenait beaucoup de ficelles entre ses mains.

Les faits

Selon l'article retentissant de Médiapart, après des échecs électoraux, Aquilino Morelle traverse une période à vide et atterrit à l'IGAS. L'Inspection Générale des Affaires Sociales est un « service interministériel de contrôle et d'évaluation des politiques sociales pour éclairer les décisions publiques », regroupant experts de la cohésion et de la protection sociales, du travail, de l'emploi, de la formation et de la santé. Il s'y illustre particulièrement en rédigeant un rapport qui a fait date ; sur le scandale sanitaire du Médiator. Jusque-là, tout est normal, si on s'en tient au rôle et à l'utilité générale de l'IGAS.

Tout ? Non. En 2007, il est chargé d'établir un nouveau rapport sur l'encadrement des traitements pharmacologiques, potentiellement soumis à la pression des entreprises pharmaceutiques. Or, M. Morelle va, son carnet d'adresses sous le bras, toquer aux portes des grands laboratoires pharmaceutiques, arguant d'après Médiapart que « son travail à l'IGAS ne lui prenait que deux jours sur cinq ». Il devient un réel entremetteur, entre les sphères publique et privée du domaine sanitaire ; cet homme aux bras longs met en relation des hauts fonctionnaires et des représentants pharmaceutiques pour un salaire environnant les 12.500 euros. Tout arrange-

ment tarifaire, préférence pour les ordonnances ou occultation de mention des risques sont alors envisageables. Il paraît donc normal qu'un inspecteur travaille pour les laboratoires pharmaceutiques… qu'il inspecte. La loi stipule bien l'incompatibilité de ces deux fonctions ; l'intégralité des occupations de M. Morelle aurait dû relever du secteur public. Ce membre du gouvernement, exemple de réussite sociale, aujourd'hui suspecté de « prise illégale d'intérêts », risquant une forte amende et de la prison ferme, a été contraint de déposer sa démission ce vendredi 18 avril.

Les conséquences désastreuses du départ du « petit marquis »

Si sa démission n'a pas fait tant de remue-ménage, c'était surtout dû aux circonstances : les otages journalistes d'Europe 1 venaient d'être libérés. Il est normal que la couverture médiatique leur ait été attribuée. Mais les conséquences de l'affaire Morelle pourraient se faire ressentir sur un temps plus long. Il a été l'opérateur principal du rapprochement et des négociations entre Montebourg et Valls lors de la mise en place du nouveau gouvernement. Ami proche des deux hommes, qui ne s'entendent guère, il avait réussi à établir un lien fragile les obligeant chacun à des concessions. Qui sait combien de temps s'écoulera avant que ce lien ne commence à s'effiler ?

De plus, lors de la parution du rapport sur le Médiator en 2011, Aquilino Morelle n'avait cessé de marteler combien la transparence était obligatoire et d'exiger la publication des relations entre laboratoires pharmaceutiques et médecins. Il déclarait à France Info : « Si on a un rapport avec l'industrie pharmaceutique, il faut que tout le monde le sache ». La transparence, c'est normal… mais pour les autres. Quelques temps avant sa déclaration, M. Morelle s'était régulièrement présenté à des laboratoires danois, mais aussi chez Sanofi et Servier. Vous avez bien lu Servier, le laboratoire produisant le Médiator.

Ce qui désastreux, c'est qu'on apprend également que lors de l'affaire Cahuzac, les relations pour le moins ambiguës d'Aquilino Morelle avaient été rendues publiques, le forçant à s'enfoncer un peu plus dans l'ombre. Mais Hollande l'avait maintenu, contre ses objectifs de campagne ; n'avait-il pas dit : « Moi président de la République, il y aura un code de déontologie pour les ministres, qui ne pourraient pas rentrer dans un conflit d'intérêts ? ».

Médiapart ne fait aucun doute sur la connaissance de ses activités par des hommes politiques de premier rang : Marisol Touraine et Jean-Marie Le Guen sont visés. Tout est bon pour faire le lit des votes extrémistes et contestataires lors des législatives, approchant à grands pas. L'imaginaire qui sous-entend que dans les hautes sphères du pouvoir, on se mélange et on manigance contre le petit peuple, persiste. L'électorat fragile va continuer de penser que des choses se trament là-haut, des choses qui nous échappent.

Un cireur particulier venu du Bon Marché pour rendre comme neuves des chaussures au prix inavouable, quand un plan drastique de 50 milliards d'euros est sur la table, c'est normal. Cela résonne étonnamment en écho avec l'image des hommes politiques véhiculée dans le récent film Quai d'Orsay. Le premier conseil que reçoit Arthur Vlaminck (Raphaël Personnaz) est de partager l'obsession des pointes de chaussures soigneusement huilées, brillant sur le marbre des salles de conférences et lambris élyséens. Et surtout pas boueuses, vieillies ou abîmées. Cette affaire est évidemment humoristique : le pauvre cireur de chaussures expliquait au Petit Journal être constamment harcelé. Pour le coup, il paraît lui aussi complètement à côté de ses pompes, il ne se serait pas rendu compte de l'importance de son client, qui le recevait hôtel de Marigny.

La comparaison avec Jérôme Cahuzac est évidente mais ne nous inquiétons pas pour Aquilino Morelle, il n'a pas décidé de rester cloîtré dans la maison familiale, lui. Il est déjà de retour à l'IGAS où il a posé des congés, vous avez dit normal ?

- Marion Bothorel

PIERRE GATTAZ
EN FAVEUR D'UN SALAIRE EN DESSOUS DU SMIC

Mardi 15 avril, Pierre Gattaz s'est prononcé pour l'instauration transitoire d'un salaire en dessous du SMIC qui conditionnerait la réussite du pacte de responsabilité proposé par le gouvernement. Une proposition retentissante qui a fait beaucoup de bruit lors de l'annonce du patron du Medef, mais qui s'inspire pourtant du modèle et du marché du travail allemand existant. Le modèle allemand a en effet la caractéristique d'être très flexible par rapport au modèle français.



AFP

La proposition a fait du bruit, mardi 15 avril, lors de l'annonce par Pierre Gattaz d'une possible mise en place d'un salaire en dessous du SMIC. Selon le patron des patrons "le niveau élevé du SMIC est une marche d'escalier à franchir en France" pour trouver du travail. La solution serait donc d' "avoir temporairement un système permettant la première année pour un jeune ou quelqu'un qui ne trouve pas de travail, de rentrer dans l'entreprise de façon transitoire avec un salaire adapté, qui ne serait pas forcément le salaire du SMIC". Ainsi cette proposition "permettrait de mettre le pied à l'étrier". "Il vaut mieux quelqu'un qui travaille dans l'entreprise avec un salaire un peu moins élevé que le SMIC, de façon temporaire et transitoire, plutôt que de le laisser au chômage" a annoncé Mr Gattaz lors de son point presse mensuel.

"Avec un niveau de chômage à 11%, cela fait partie des pistes à explorer", a estimé M. Gattaz qui souhaite en débattre "avec le gouvernement et les partenaires sociaux". L'annonce d'une telle proposition a provoqué l'émoi chez les politiques : Force Ouvrière a rapidement répondu en affirmant dans un communiqué que M. Gattaz "entend ressusciter un SMIC jeunes". "Une telle proposition est indécente et sera combattue par Force Ouvrière". Najat Vallaud-Belkacem, ministre du Droit des femmes, de la Ville, de la Jeunesse et des Sports a aussi réagi sur Twitter : "SMIC Jeunes: nous y sommes bien sûr fermement opposés. Le sujet de l'emploi des jeunes mérite mieux. Je verrai P. Gattaz pour lui en parler."

L'ancienne patronne du Medef, Laurence Parisot, n'a pas tardé non plus à manifester sur le réseau social son désaccord : "Ceux qui préconisent un salaire en-dessous du SMIC pour favoriser l'emploi font une erreur d'analyse sur les véritables causes du chômage", et ajoute que "proposer un salaire en dessous du SMIC s'apparente à une logique esclavagiste."

L'exemple du modèle Allemand

Pierre Gattaz s'est expliqué sur les raisons de ses propositions salariales "Oui, il faut (la) pratiquer tout simplement parce que depuis une douzaine d'années nous avons augmenté les salaires au-delà de la productivité et au-delà de l'inflation", a-t-il déclaré. "La différence de coût du travail que nous avons avec les Allemands est expliquée aux deux tiers par une non modération salariale en France", a poursuivi M. Gattaz. De hauts responsables patronaux parlent en privé d'une "responsabilité" du patronat dans la baisse de compétitivité des entreprises françaises du fait des hausses de salaires négociées en France. "Nous sommes trois partenaires pour cette modération salariale en France: le gouvernement, le patronat et nos partenaires sociaux" qui doivent tous être "très vigilants". Notons que lors du détail du plan de 50 milliards d'économies, dévoilé mercredi 16 avril, Manuel Valls a réaffirmé l'intention du gouvernement de ne pas toucher au SMIC, tout en affirmant vouloir donner du souffle aux entreprises.

- David Di San Bonifacio

APL
SUPPRESSION POUR LES ÉTUDIANTS NON BOURSIERS ?


MAXPPP

Afin d'atteindre les objectifs de 50 milliards d'euros d'économie fixé par François Hollande, le Cour des comptes a notamment recommandé de supprimer les aides au logement (APL) pour les étudiants non boursiers. Cette mesure avait déjà été envisagée par Nicolas Sarkozy en 2010. Qu'en est-il ?

Manuel Valls, sur les recommandations de la Cour des comptes, pourrait supprimer les aides au logement (APL) pour les étudiants non boursier. Cette mesure pourrait permettre d'économiser 800 millions d'euros. L'Aide Personnalisée au Logement est actuellement versée à tous les étudiants boursiers ou non selon un certain plafond. En moyenne ce sont environ 6,1 millions de Français qui bénéficient de cette aide pour un montant moyen de 223 euros.

Dans son dernier rapport, la Cour des comptes préconisait de supprimer progressivement les « droits ouverts pour les aides au logement aux étudiants non boursiers ». Cette suppression des APL aurait ainsi pour effet de compenser les « effets inflationnistes sur les prix d'acquisition ou les loyers » d'après les Sages de la rue Cambon.

Les étudiants s'insurgent
L'annonce a fait l'effet d'une bombe auprès des étudiants. L'UNEF, syndicat étudiant, a rappelé son opposition à cette mesure dans un communiqué. "En supprimant brutalement un tiers de leur revenu, cette mesure empêchera des jeunes de rester dans leur logement, et donc de poursuivre leurs études dans l'enseignement supérieur", a précisé le texte du syndicat classé à gauche. "Une mesure antisociale, particulièrement difficile pour les étudiants issus des classes moyennes, qui s'attaque à l'autonomie des jeunes", a dénoncé l'organisation. L'organisation Promotion et Défense des Étudiants (PDE) s'est également émue de cette information. "Supprimer les APL, qui selon l'observatoire de la vie étudiante représentent en moyenne 10% des revenus d'un étudiant non-boursier, revient à sciemment faire le choix pour le gouvernement de ne plus soutenir 550.000 étudiants".

Selon le syndicat étudiant, les loyers des étudiants vont en moyenne de 380 euros par mois en province à 670 euros à Paris. Ces aides attribuées à tous les étudiants sans prendre en compte le revenu de leurs parents constituent un gros coup de pouce. Les premiers touchés par la mesure auraient été les classes moyennes, trop "riches" pour prétendre à une bourse, pas assez pour faire face au coût des études, en particulier s'ils ont plusieurs enfants. Le syndicat évoquait clairement un motif de "confrontation". Il a été rejoint par les autres syndicats étudiants. Une mobilisation naissante qui a porté ses fruits : le gouvernement a rapidement retiré cette hypothèse.

- David Di San Bonifacio

INDE : NARENDRA MODI
LE CRIMINEL QUI LEVAIT LES FOULES

Un simple coup d'œil à la carte des circonscriptions suffit pour comprendre l'ampleur incomparable des élections législatives indiennes. Avec 930.000 bureaux de vote, 12 millions de personnes dépêchées pour assurer la sécurité du vote, et surtout 830 millions de votants, les élections législatives organisées en ce moment en Inde ressemblent à un chantier titanesque. Ce scrutin, le plus important jamais réalisé, vise à élire les 543 membres de la Lok Sabha, la chambre basse du Parlement Indien.


AFP

Le contexte est relativement tendu en Inde. Le parti du Congrès National Indien, et le premier Ministre Manmohan Singh au pouvoir depuis 2004, sont régulièrement mis en cause dans des scandales de corruption. La statistique suivante ne fait que conforter cela : la fortune moyenne d'un parlementaire réélu triple pendant son mandat (Source : Association pour les réformes démocratiques (ADR) –J.Bouissou, Le Monde). De plus, la mauvaise gestion de l'économie du pays est régulièrement attribuée au parti en place : depuis les dernières élections de 2009, la croissance a été freinée de moitié, passant désormais à 4,4 %. Même si le FMI table sur une légère augmentation de 1 point par an de la croissance, l'économie indienne ne semble plus dans sa faste période. L'inflation, très élevée, est pour beaucoup dans ce recul des investissements.

Tous ces différents facteurs contribuent à discréditer le pouvoir en place et donc l'Alliance Progressiste Unie (UPA), la coalition principalement formée de membres du Congrès National Indien qui est actuellement majoritaire à la Lok Sabha, avec 262 sièges. Afin d'enrayer cette spirale négative, c'est Rahul Gandhi qui va incarner le « changement ». Arrière-petit-fils de Nehru, petit-fils d'Indira Gandhi et fils de Sonia Gandhi, Rahul Gandhi est l'héritier d'une dynastie politique très puissante en Inde. Mais, malgré son jeune âge (43 ans) et sa volonté de réforme du système social, Rahul Gandhi a du mal à convaincre la population indienne. En cause, sa faible présence sur les plateaux de TV pendant la campagne et son faible dynamisme plus largement, qui ne contribuent pas à sé-

duire les indiens. Alors qu'un sondage de mai 2013 le donnait vainqueur avec 37% des voix (sondage Headlines Today), les résultats d'une enquête datant de février 2014 confirmaient un brutal revirement, donnant seulement 24% des voix à l'UPA (sondage APB News).

Si la baisse de popularité de l'UPA est notable, la montée de la NDA est tout aussi importante. En effet, l'Alliance Démocratique Nationale, coalition d'opposition au régime en place, est actuellement donnée favorite. Les principaux partis de cette alliance sont le parti nationaliste hindou Bharatiya Janata Party, et le parti extrémiste Shiv Sena. A la tête de cette coalition, le très décrié Narendra Modi, ministre en chef du Gujarat depuis 2001, dont le passé communautaire ressort régulièrement. En effet, il a été mis en cause dans les violences communautaires de 2002 : après un incendie d'un train transportant des hindous, de graves émeutes suivirent entre la communauté hindoue et la communauté musulmane. Modi est accusé d'avoir laissé faire le massacre de presque 2.000 Musulmans, et Commission nationale des droits de l'homme l'accuse même d'y avoir participé.

Cependant, la réussite économique sans précédent de son État contribue à augmenter sa popularité. En effet, le Gujarat ne représente que 5 % de la population indienne, mais son dynamisme économique lui confère 16 % de la production industrielle nationale et 22 % de ses exportations totales (J.Bouissou, Le Monde). Les réseaux électriques denses et le maillage de communication plus développé ont permis à cet État de devenir un modèle que Narendra Modi entend bien appliquer à tout le pays une fois élu. Cependant, revers de la médaille, Modi est critiqué pour ne pas avoir assez contribué à la hausse du niveau de vie de son État, dont la population reste l'une des plus pauvres du pays.
Même favori, Modi ne fait pas l'unanimité. «Il est crucial de se rappeler le rôle joué par le gouvernement Narendra Modi dans les horribles événements du Gujarat en 2002» rappelle une lettre ouverte signée par des intellectuels indiens dans le Guardian récemment. Alors que certains de ses ministres, comme Maya Kodnani, ont frôlé la peine de mort pour leur implication dans ces massacres, Modi semble se diriger tout droit vers le pouvoir, inquiétant au passage les dirigeants occidentaux. Défenseur de l'hindutva, une idéologie extrémiste, Narendra Modi a néanmoins su mettre les gros investisseurs indiens dans sa poche, en prônant une économie ultralibérale.

Un troisième front, communiste, tentera d'empêcher Modi d'accéder au pouvoir. Leur slogan est clair : « Rejetez le Congrès, battez le BJP ». Alors qu'ils ont 25% des sièges à l'heure actuelle, les sondages leur prédisent une forte baisse à 5% (APB News).

Arvind Kejriwal, fondateur de l'organisation Parivartan (Le changement), incarne le quatrième courant majeur de ces élections législatives (en dehors des petits partis régionaux). Avec son parti Aam Aadmi Party (le Parti de l'homme ordinaire), il incarne le renouveau de la classe politique. Faisant partie des membres du mouvement anti-corruption, il a déjà révélé plusieurs scandales. Les liens troubles entre Modi et les milieux d'affaires et les soupçons de corruption pesants sur le gouvernement de Manmohan Singh pourraient lui permettre de gagner quelques sièges à la Lok Sabha.

La composition de la XVIe législature de la Lok Sabha devrait être connue le 16 mai prochain. D'ici là, Narendra Modi semble tracer son chemin. Malgré les critiques sur son passé et son penchant extrémiste, il est le favori pour remporter ce scrutin et devenir ainsi le Premier ministre indien. Dix ans après Atal Bihari Vajpayee, le BJP et plus largement la NDA retrouveront probablement le pouvoir. Mais il vaut mieux rester prudent avant la publication officielle de la composition de la Lok Sabha, qui pourraient– qui sait ?– rester aux mains de l'UPA, dans un dernier revirement républicain, 64 ans après la création de la « République d'Inde ».

- Thomas Philippe

LA DESCENTE BRUTALE DE SILVIO BERLUSCONI
ENTRE CARRIÈRE POLITIQUE DÉCHUE ET CURE DE PERSONNES ÂGÉES


DR

A 77 ans, Silvio Berlusconi n'a pas fini de faire parler de lui. Déjà engagé dans une affaire de drogue avec "La Dame Blanche", condamné pour fraude fiscale qui lui a valu une exclusion du Sénat, incarcéré pour prostitution de mineure et entendu pour corruption, le politique italien n'a, depuis peu, plus le droit d'exercer en politique pendant deux ans. Mais ce n'est pas tout, il doit aussi effectuer des travaux d'intérêt général en maison de retraite. Que reste-t-il réellement de Silvio Berlusconi ?

Une carrière politique bloquée pendant deux ans

Le 18 mars dernier, la Cour de Cassation a condamné l'ex-Premier Ministre à une interdiction de mandat public pendant une durée de deux ans et l'a privé du droit de vote. Le procès Mediaset, lui infligeant cette peine, complète la peine qu'avait appliquée la Cour d'Appel de Milan au mois d'octobre dernier et rappelle sa condamnation à quatre ans de prison, dont trois en sursis dû à "son âge avancé et son casier vierge". Le 10 avril, ses avocats et lui-même ont décidé de remplacer la peine d'un an d'emprisonnement par des travaux d'intérêt général... en maison de retraite. Des rumeurs couraient sur l'homme âgé de 77 ans quant à sa participation en tête de liste aux européennes. Son conseiller, Giovanni Toti, avait d'ailleurs déclaré que "empêcher Silvio Berlusconi d'être candidat serait une grave atteinte du droit des modérés italiens à être représentés" et "une violation de la démocratie". Si l'on en croit ses dires, les juridictions ont violé la démocratie en le privant de ce droit et en ne lui laissant que la possibilité de faire campagne en tant que président de la Forza Italia, parti du centre-droit italien. Il est donc possible de s'interroger sur le bien fondé de son conseiller politique, aussi rigoureux que le politique en lui-même. Le procès du 10 avril permettant à Berlusconi "de jouir de son bonheur des travaux d'intérêt général"

Le plus grand dilemme de la Cour fût de trancher entre la peine d'emprisonnement et les travaux d'intérêt général. Sans contester le caractère légitime de la décision, la juridiction statua qu'en raison de son âge, de son caractère inoffensif, et de son casier vierge, l'homme ne méritait pas la prison. Un de ses proches déclara que "s'il est condamné aux arrêts domiciliaires, la peine est appliquée immédiatement, pratiquement dès le lendemain, mais s'il obtient les TIG alors cela peut demander un ou deux mois de plus, le temps de décider où il ira, qui sera le responsable qui le suivra..."

Silvio Berlusconi chez les personnes âgées : "Cela me fait plaisir."

"Le tribunal de surveillance m'a obligé à consacrer une partie de mon temps aux personnes en diffi-

culté : cela me fait plaisir car dans ma vie j'ai toujours effectué des activités de soutien". Quelle belle phrase moralisatrice de l'ancien politique italien. Lors d'une conférence de presse pour le lancement de la campagne de son parti aux prochaines élections, l'homme de 77 ans a déclaré solennellement qu'il "chercherait à être utile" à la Fondation Sacra Famiglia. Ce centre, près de Milan, assiste plus de 2.000 handicapés et personnes âgées et aura le plaisir d'accueillir chaque samedi, au moins quatre heures d'affilée, Silvio Berlusconi.

Évidemment, ce n'est pas une première pour le politique qui, même avant sa peine, était le seul entrepreneur en Italie à n'avoir jamais eu un seul jour de grève de toute sa carrière. Il a même eu l'audace d'affirmer que, déjà auparavant, tous les samedis matins lorsqu'il était à la tête de Fininvest, il se rendait auprès des malades et des hospitalisés "recevant en retour une grande affection". Le tribunal a été plus que conciliant avec l'homme politique puisqu'il aura même le droit de se rendre à Rome deux fois par semaine pour assurer la campagne de son parti pour les européennes du 25 mai 2014.

"Pour les Allemands, les camps de concentration n'ont jamais existé."

Sa campagne pour la présidence de la Commission européenne s'est vue entachée par un sérieux dérapage verbal. En effet, Silvio Berlusconi s'en est pris directement au socialiste Martin Schulz en déclarant : "Pour les Allemands, les camps de concentration n'ont jamais existé."

Revenons à l'origine de ces propos. L'histoire débute il y a 11 ans, en 2003, lors d'une séance au parlement européen. L'ex-chef du gouvernement italien avait conseillé à Martin Schulz, député durant ce temps, de prendre le rôle du "kapo" (gardien en chef dans les films sur les camps de concentration nazis). Revenant sur sa phrase devant des militants le 27 avril 2004, il avait eu l'audace de déclarer : "Je ne voulais pas l'insulter, mais ça avait fait scandale, parce que pour les Allemands, les camps de concentration n'ont jamais existé. Ceux de Katyn oui, mais les camps allemands non."

A notre époque où certaines périodes de l'histoire sont encore tues et honteusement passées sous silence, établir une distinction entre les camps soviétiques d'extermination et les camps allemands de concentration est forcément mal reçu par l'opinion publique. Silvio Berlusconi a d'ailleurs terminé ses propos par une déclaration forte : "Il y a ce Monsieur qui s'appelle Schulz auquel j'avais fait involontairement une campagne extraordinaire, un Monsieur qui n'a en sympathie ni Berlusconi ni l'Italie, voter pour la gauche signifie voter pour lui".

Des réactions en chaîne

"Ces commentaires sont une insulte à l'ensemble du peuple allemand, pas seulement pour Martin Schulz. C'est aussi une tentative cynique pour distraire [les électeurs] des vrais problèmes qui sont la nécessité de davantage d'emploi et de croissance en Europe." Tels sont les propos de Sergueï Stanichev, président du Parti des socialistes européens. Les paroles de Silvio Berlusconi ont été immédiatement dénoncées par Stanichev, qui les a qualifiés de "méprisables". Il appelle tous les dirigeants du Parti Populaire Européen, dont fait partie Forza Italia (ainsi que leur candidat à la présidence de la Commission européenne Jean-Claude Juncker) à condamner ces phrases.

Une autre réaction est celle de David Sassoli, dirigeant du Parti démocrate au parlement européen. Le politique a en effet énoncé une constatation et une interrogation importante : "Après des déclarations aussi délirantes, comment feront les députés de Forza Italia pour être accueillis au sein du parlement européen et pour travailler avec les représentants de l'Allemagne démocratique née sur les cendres des camps de concentration nazis ?".

Tandis que certains pensent déjà le parti condamné aux élections, d'autres ne voient qu'en les phrases de Berlusconi, une analyse personnelle de faits historiques sans grande importance. C'est ainsi le cas de Giovanni Toti répliquant que "toute occasion est bonne pour attaquer Silvio Berlusconi. Il me semble peu correct de transformer une analyse historique faite par le président Berlusconi dans le cadre d'un raisonnement complexe et de l'instrumentaliser à des fins strictement électorales".

- Baptiste Erondel



MAZE + EUROPE - MAZEMAG.EU

TOUT CE QUE VOUS DEVEZ SAVOIR SUR LES ÉLECTIONS EUROPÉENNES

Du 22 au 25 mai prochains, 400 millions d'électeurs, citoyens des 28 pays qui composent l'Union Européenne sont appelés aux urnes pour désigner les 751 députés européens qui les représenteront lors des cinq années à venir. Mode d'emploi d'une élection qui est loin de déchainer les passions.

Quand a lieu cette élection ?

Chaque État membre dispose de ses propres lois électorales et chacun décide du jour où les citoyens se rendront aux urnes au cours de la période de quatre jours comprise entre le 22 et le 25 mai 2014. Les Britanniques et les Hollandais ouvriront le bal le 22 mai, suivis des Irlandais le 23, des Tchèques, Lettons, Slovaques et Maltais le 24. Le 25 mai, les Français éliront 74 députés. Les résultats des 28 pays seront annoncés au cours de la soirée du dimanche 25 mai.

Combien de députés européens ?

Depuis l'adhésion de la Croatie en juillet 2013, le Parlement européen se compose de 766 membres, mais ce nombre va être ramené à 751 à l'occasion des élections de 2014 et devrait rester inchangé à l'avenir. Ces députés représenteront plus de 500 millions de citoyens dans 28 États membres. Les sièges sont attribués par les traités aux différents États membres sur la base de la proportionnalité dégressive, à savoir que ceux dont la population est plus importante possèdent davantage de sièges que les pays dont la taille est plus modeste, mais que ces derniers ont plus de sièges que ne le permettrait la stricte application de la proportionnalité. Ainsi, l'Allemagne élira 96 députés, la France 74, l'Italie, le Royaume-Uni 73 chacun, les petits pays comme le Luxembourg, l'Estonie Malte et Chypre auront quand à eux 6 représentants à Strasbourg.

Pourquoi ces élections sont-elles différentes ?

Ces élections sont les premières depuis l'adoption du traité controversé de Lisbonne en 2009, traité qui donne de nouveaux pouvoirs au parlement européen. A l'heure où les politiques d'austérité à l'échelle européenne sont extrêmement visibles, la demande des peuples pour plus de démocratie et de représentation est pressante. L'une des principales nouveautés introduites par le traité est que, lorsque les États membres désigneront le prochain Président de la Commission européenne qui succèdera à José Manuel Barroso à l'automne 2014, ils devront, pour la première fois, tenir compte du résultat des élections européennes. La nomination de ce candidat devra être approuvée par le nouveau Parlement: le Président de la Commission est, aux termes mêmes du traité, "élu" par le Parlement. Cela signifie que les électeurs ont un véritable droit de regard en ce qui concerne la personnalité qui sera placée à la tête du gouvernement de l'Union. Cinq des treize partis politiques européens ont désigné un candidat pour succéder au Président actuel de la Commission. Les candidats pour chaque parti sont les suivants :

Parti Populaire Européen : Jean-Claude Juncker, ancien Premier ministre luxembourgeois et ancien Président de l'Eurogroupe ;
Parti Socialiste Européen : Martin Schulz, actuel Président du Parlement européen ;
Libéraux et Démocrates : Guy Verhofstadt, ancien Premier ministre belge et actuel président du groupe libéral au Parlement européen ;
Verts : le Français José Bové et l'Allemande Ska Keller ;
Gauche européenne : Alexis Tsipras, président du parti grec SYRIZA.

La nouvelle majorité politique issue des élections élaborera également la législation européenne au cours des cinq prochaines années, dans des domaines allant du marché unique aux libertés civiles. Le Parlement – la seule institution de l'Union directement élue – constitue désormais l'un des rouages essentiels du système décisionnel européen et sa voix pèse du même poids que celle des gouvernements nationaux en ce qui concerne la quasi-totalité de la législation de l'Union.

- Kevin Dufrêche

POURQUOI VOUS N'ÊTES PAS PRÊTS D'ARRÊTER D'ENTENDRE PARLER DE L'UKRAINE

Consacré durant toute une semaine lors du Petit journal du 14 au 18 avril, le feuilleton ukrainien ne cesse de gagner en audience. Lancé avec succès, il y a déjà un spin-off consacré à la Crimée qui a battu tous les records d'audience. Retour sur les raisons de son succès.


REUTERS/SERGEI KARPUKHIN

Parce que le suspense est maintenu

Comme dans toute bonne série qui se respecte, avec l'Ukraine, aucune certitude : place aux twists de dernier moment. Le 21 novembre dernier le gouvernement de Kiev s'apprête à signer les accords de Vilnius avec l'Europe, avant de faire marche arrière au dernier moment. Le 22 novembre le peuple est dans la rue. Après des mois de contestation, le 21 février, l'ex président Ianoukovitch signait un accord avec l'opposition, avant...de fuir le pays le lendemain. Enfin après la victoire des opposants de Kiev, le 16 mars la Crimée devenait Russe par référendum. Et depuis le 7 avril des bâtiments officiels ukrainiens sont occupés par des séparatistes russes, le tout parsemé d'affrontements armés. Les élections présidentielles anticipées du 25 mai auront-elles lieu ? Climax.

Parce que l'on introduit sans cesse de nouveaux personnages

Quel que soit le talent des comédiens, les personnages finissent toujours par s'essouffler et vient la nécessité d'un turn over. Demandez dans la rue qui se souvient encore de Vitali Klitschko figure emblématique de Maidan ? Oubliée la tête blonde de Ioulia Timochenko, principale opposante au pouvoir libérée le 22 février dernier. Quid de l'ex-président Ianoukovitch qui coule des jours paisibles malgré les 90 morts dont il est responsable lors de la répression des événements de Kiev ? Dans le show business politique les choses vont vite, très vite, place au neuf.

Désormais le public suit les aventures de Olexandre Tourtchinov ; président de l'Ukraine par intérim aujourd'hui, condamné à l'oubli dans deux mois ? Heureusement pour ne pas être complètement déboussolés Vladimir Poutine est confirmé dans le rôle du grand méchant russe jusqu'à 2018. Ouf.

Parce que certains sont des personnages mystères

Qui sont ces fameux « hommes verts » comme ils sont d'ores et déjà surnommés, qui poussent à minima pour une fédéralisation de l'Ukraine et donc un plus grand pouvoir des régions ? Les mêmes que ceux aperçus en Crimée pointant du doigt les experts occidentaux. Unités d'élites russes pour les occidentaux, avec la révélation de photos par la Maison Blanche, ou simples forces paramilitaires locales comme le soutient Poutine. Tel la fameuse "mother" d'How I met your mother, les spéculations vont bon train. Néanmoins il faudra attendre encore quelques saisons pour en avoir la preuve. En attendant ils n'en sont pas moins efficaces puisque leur intervention aura permis aux pro-russes de prendre le contrôle de six chars ukrainiens à Kramatorsk avant d'arrêter et de désarmer une autre colonne de blindés à Slaviansk.

Parce qu'il y a trop d'intérêts financiers en jeu

Ni l'Occident ni la Russie ne sont prêts à mettre fin à cette production digne des grandes heures de la Guerre Froide. Mardi 22 avril, le vice président américain Joe Biden annonçait le déblocage de 20 millions de dollars pour assurer la sécurité en Ukraine. Et la couverture médiatique marche du tonnerre. Qui connaissait la Crimée il y a encore 1 an ? Vous ? Vous mentez. Aujourd'hui les deux camps se renvoient des visuels qui sont de véritables bijoux de créativité. Dans cette guerre de propagande bien réelle, le spectateur est ainsi invité à choisir entre « La Russie ou les nazis » ou « Sébastopol est contre l'Otan », à voir et à revoir dans un lyrisme soviétique du plus bel effet.

- Fabien Randrianarisoa



TATOUEURS DU XXIe SIÈCLE

Casquette New Era, sweat à capuche et tatouages aux avants-bras. Soly est le manager, un peu particulier, d'une galerie d'art, un peu particulière, à Caen. Chez Fat Caps Tatoo, les pinceaux ont des aiguilles, la toile est épidermique, le support est vivant.

Maze : Avant toute chose, comment devient-on tatoueur ?
Soly : Devenir tatoueur ce n'est pas une histoire de formation, d'ailleurs le métier lui-même n'est toujours pas officiellement reconnu. Aujourd'hui il est répertorié comme auto-entrepreneur, au même titre que toiletteur canin, ou astrologue. Le tatouage a ses traditions, l'apprentissage ne se fait pas à l'école. A la base l'aspirant tatoueur est un bon dessinateur. Passionné de tatouage, ou souhaitant simplement vivre de son dessin, il lui faut par la suite trouver le tatoueur déjà expérimenté qui le prendra sous son aile. Autrefois les marins s'entraînaient sur les cadavres d'autres marins morts, voire directement sur eux mêmes, d'où les tatoueurs qui ont des tatouages un peu nazes aux mollets et aux cuisses... Heureusement aujourd'hui il existe des supports dédiés à l'entraînement. La nouvelle vague est de plus en plus issue de formations artistiques, avec une influence grandissante du graphisme. Quoi qu'il en soit, le tatoueur n'arrête jamais d'apprendre.

Maze : Le tatoueur est-il un commerçant comme un autre ?
Soly : Le tatoueur n'est pas un simple prestataire de service, tout tatouage a une base artistique. Même dans les années 50 avec les murs de « flash tatoos » qui voyaient des clients choisir des modèles pré-faits dans des catalogues, il fallait bien quelqu'un pour les dessiner. Bien sûr ça c'est encore accentué dans les années 70 avec l'apparition de la création personnalisée. Je pense que le tatoueur est plus proche de l'artiste. Au sujet de sa relation du tatouage à son travail c'est un peu comme celle du peintre à son tableau. La personne porte l'expression artistique de quelqu'un, mais l'œuvre reste la propriété de son créateur, d'ailleurs chacun d'eux garde une trace du tatouage, photos, dessins. Des mois, des années après, il aime à revoir ses œuvres. D'ailleurs le pourcentage est faible, mais certains tatouages sont signés et je trouve ça normal.

Maze : On entend beaucoup parler de "mode du tatouage", tu l'as constaté ?
Soly : Je n'aime pas trop le terme de "mode du tatouage", ça sous entendrait que c'est éphémère alors que depuis des siècles et partout sur le globe on rencontre des populations tatouées. En fait le plus vieux tatoué dont on ait des traces est un corps congelé appelé Ötzi retrouvé dans les Alpes Suisses et vieux de 3.300 ans ! Momies égyptiennes, incas, aztèques, paysans japonais qui par simple pudeur qui se faisaient tatouer des pièces camouflant leur nudité, samouraïs... La liste est longue. Pour la période moderne, les marins s'en servaient comme de carnets de voyages, avec des tatouages ethniques, des blasons de bateaux, etc… Puis au cours du XXe siècle les bikers sont passés sous le dermographe à leur tour. Ce à quoi nous assistons aujourd'hui c'est à la démocratisation du tatouage. On se fait tatouer de plus en plus jeune, pour autant la moyenne d'âge de la clientèle n'en est pas tellement affectée, car on se fait tatouer de plus en plus vieux aussi. On est passés d'une fourchette allant de 25 à 45 ans à une autre allant plutôt de 18 à 65 ans. Étudiants, ouvriers, banquiers, chefs d'entreprises, peu importe la catégorie socioprofessionnelle. On voit aussi de plus en plus de femmes.

Maze : Pourtant le tatouage est toujours réputé super douloureux non ?
Soly : En fait l'idée que se font les gens de la douleur est très démesurée. Quand il s'agit de la première fois d'un client on fait tout pour le rassurer. Généralement on commence par lui faire un petit trait, et souvent les gens nous disent "Ah ouais c'est que ça ?". En général la douleur ne survient que vers la fin du tatouage, le tatoueur peut alors marquer une pause, ou alors si le tatouage est assez volumineux, il peut s'attaquer à une autre partie pour tenter de déplacer la douleur. Bien sûr si le client se met à bouger sous le coup de la douleur le tatoueur ne peut pas travailler et doit mettre fin à la session, mais c'est quelque chose qui est très très très rare, vraiment... Après le degré de sensibilité varie selon les gens, mais c'est bien plus souvent la peur qui la sublime. Je pense qu'il faut essayer de comprendre la douleur.

Maze : Chez Fat Caps vous feriez n'importe quel tatouage à n'importe qui ?
Soly : Comme dans tous les arts il y a les bons et mauvais, mais quand le support est humain, chaque détail se doit d'être pris en compte. Chez Fat Caps, on ne tatoue pas les mineurs, pourtant la loi l'autorise à partir de 16 ans en France, mais ici on ne le fait plus. Chaque pièce doit nécessiter un certain niveau de réflexion, le tatouage ne s'improvise pas. Le client amène la base et à force de dialogue avec le tatoueur, en lui accordant sa confiance on arrive à un certain résultat. Au delà de l'âge on aura aussi tendance à refuser le projet de quelqu'un qui veut se faire tatouer le prénom de la copine qu'il a depuis trois mois. C'est pas du cynisme, seulement je pense que c'est de la responsabilité du tatoueur de mettre en garde les clients. Même si aujourd'hui avec l'effacement au laser le tatouage perd un peu en symbolique, il existait déjà des moyens de retirer un tatouage de manière plus ou moins agréables. Ça pouvait aller jusqu'à l'acide ou carrément se poncer la peau pour effacer d'anciennes appartenances compromettantes.

Maze : Etre dans le métier jusqu'à 60 ans c'est possible ?
Soly : Certains poursuivent leur quête artistique jusqu'à la retraite, mais comme dans tous les milieux d'art, le tatoueur est toujours amené à se remettre en question pour préserver la bonne réputation de son magasin et de sa dextérité. Certains craquent après 5 à 10 ans, condamnés par une mauvaise presse. On verra ce que l'avenir nous réserve !

- Propos recueillis par Fabien Randrianarisoa

Musique



INSTANT DÉCOUVERTE, KALI UCHIS


DR

Kali Uchis est un peu l'artiste la plus cool du moment, à seulement 20 ans et une mixtape à son compteur, elle est déjà convoitée par les plus grands et risque de faire grand bruit.
Vas" et son mélodieux "What They Say", impossible de ne pas tomber sous le charme.

Kali Uchis est un peu l'artiste la plus cool du moment, à seulement 20 ans et une mixtape à son compteur, elle est déjà convoitée par les plus grands et risque de faire grand bruit.

On est début 2013, Kali Uchis débarque de nul part et nous lâche une mixtape sur son site internet, «Drunken Babble» de 17 morceaux et depuis elle trace son chemin. Au style bien exotique et au look imparable, elle est un peu le mélange parfait entre Amy Winehouse, Iggy Azalea, Brooke Candy et Gwen Stefani. Mais elle n'a rien à envier à ses copines.

Originaire de Colombie, elle réside aujourd'hui en Virginie aux Etats-Unis mais ne renie néanmoins pas ses influences latinos. Sa première mixtape est une vraie réussite, mélangeant toutes les influences au possible, de la soul au rnb, d'un electro mielleux à un certain rock rappelant celui des années 50. Le tout avec un accent latino et un certain flow reconnaissable entre mille. Elle alterne chant et rap sur ses productions calibrées, un régal. Sa mixtape (dispo en téléchargement libre et gratuit) est parfaite pour chiller en voiture sous les palmiers, un vrai bain de soleil et une certaine idée du voyage aux nombreuses influences. On notera d'ailleurs sa splendide reprise sensuelle et à la cool du tube espagnol «Por Que Te Vas» et son mélodieux «What They Say», impossible de ne pas tomber sous le charme.

Sous ses airs d'innocente bimbo blonde elle revendique ouvertement sa culture, son mode de vie ultra posé dans ses clips qu'elle réalise et produit elle même. Chillant au volant de sa Cadillac Eldorado, avec ses copines, sous les palmiers, au soleil, l'air de rien. Elle se façonne un univers gangsta-bling bling hyper coloré, le tout restant super glamour et d'une certaine délicatesse. A la fois chanteuse, rappeuse, auteur-compositrice et productrice de ses clips, il semblerait qu'elle sache tout faire. Comptabilisant 300 000 vues sur You Tube et presque 2 500 j'aime sur sa page facebook, ouverte en février dernier, elle est presque inconnue du grand public mais elle commence déjà à faire parler d'elle. Fraîchement repérée par Snoop Dogg, elle collabore avec lui sur le morceau «On Edge» de sa dernière mixtape, rien que ça. Elle est notamment la cible de nombreuses éloges et compliments de la part de nombreux artistes influents de la scène musicale actuelle. Comme le leader du collectif de hip-hop américain Odd Future, Tyler The Creator et Diplo, dont ce dernier dans une récente interview confie que pour lui, Kali Uchis a quelque chose de spécial.

En conclusion, Kali Uchis est aujourd'hui l'artiste à suivre de près, il ne vous reste plus qu'à télécharger sa première mixtape, visionner ses clips et attendre que le charme opère.

- François Leclinche

FESTIVAL

PAPILLONS DE NUIT

6.7.8 JUIN 2014

SAINT-LAURENT-DE-CUVES [NORMANDIE]

DAVID GUETTA · -M- · STROMAE

FOALS · GESAFFELSTEIN · FAUVE

JULIEN DORE · GAETAN ROUSSEL

CASSEURS FLOWTERS · NAAMAN

CATS ON TREES · IRMA · ALEX HEPBURN

SKIP&DIE · NEW POLITICS · BOSCO DELREY

BRNS · ELI PAPERBOY REED · BIGA*RANX · DISIZ

ELEPHANZ · SHANTEL & BUCOVINA CLUB ORKESTAR

THE 1969 CLUB · BIRTH OF JOY · KANKA · GASPARD ROYANT · GABLE

CLOCKWORK OF THE MOON · TWO BUNNIES IN LOVE · MMMMM · DORIAN'S GRACE

Billets disponibles : 1 jour Samedi (38€) / 1 jour Dimanche (43€)
Chèques Culture, Spot 50 et Cart'@too acceptés (réductions cumulables)

10 € l'aller-retour au festival sur le réseau TER Basse-Normandie
(renseignements et réservations dans les gares concernées)

SUIVEZ-NOUS SUR /PAPILLONSDENUIT  @PAPILLONSDENUIT #P2N

BILLETTERIE SUR WWW.PAPILLONSDENUIT.COM

LIVE REPORT

SKIP THE USE À LA LAITERIE DE STRASBOURG

Carbon Airways et Skip The Use enflamment le festival Les Artefacts de Strasbourg ! Quelques heures à peine après notre rencontre avec le charismatique Mat Bastard (à retrouver dans les pages suivantes) nous voici de retour devant les portes de La Laiterie où le monde a déjà commencé à s'entasser en attendant l'ouverture, alors qu'à leur dernier passage il avait fallu attendre ce moment-là pour voir les gens arriver, montant d'un cran la notoriété du groupe qui a bien évolué depuis.



20h30, les lumières s'abaissent une première fois sur La Laiterie, la musique commençant à retentir dans nos oreilles face à une scène vacante, le jeune mais néanmoins talentueux duo Carbon Airways jouant avec nos nerfs, la foule les acclamant jusqu'à leur apparition sur scène pour un set plein d'entrain. Et visiblement, si les premières parties restent généralement dans l'ombre des artistes qu'ils viennent supporter, les deux frangins ont prouvé qu'il était encore possible d'emporter une salle, certains semblant être venus pour eux, quelques T-shirts fleurissant dans le public. Les titres s'enchaînent et les Carbon se déchaînent, le public suivant la cadence à un rythme effréné, les mains se levant tour à tour dans les airs, les chants résonnants eux-aussi, les plus fidèles

connaissant les paroles sur le bout des doigts, et ce même s'il s'agit de titres récents tel que You Walk Away, dont l'EP au titre éponyme est sorti le 21 Avril dernier. Vient alors l'heure des remerciements sans rappel malgré la demande du public qui s'est bien échauffé pour la suite. Et la suite venons-y justement ! Nos cinq ronchinois attaquent fort avec 30 years, laissant l'ambiance monter tout comme l'avaient fait les Carbon Airways précédemment, entrant sur scène chacun leur tour avant de lancer le morceau une bonne fois pour toute, les gens se déchaînant déjà dans la petite fosse de La Laiterie. S'en suit un tour dans le Nameless World réadapté pour l'occasion et rapidement repris de tous, le refrain transportant la foule pour un début de concert des plus chaud et qui s'avérera ne pas être de tout repos, la setlist étant parfaitement bien agencée. Le léger Lust For You prend la relève avant que l'entraînant Cup Of Coffee, dédié à ceux qui écoutaient l'album depuis Can Be Late (2012) ne retentisse, La Laiterie ne restant encore une fois pas de marbre face au groupe en participant activement. Un court arrêt se profile, le temps pour Mat Bastard de remercier les Carbon Airways d'avoir accepté l'invitation à jouer en première partie et lancer le morceau suivant dédié comme à l'habitude aux Shaka Ponk. La folie s'empare alors de la salle durant la courte durée du terrible et efficace P.I.L dont l'absence était inconcevable, les fans des premiers jours s'en voyant des plus ravis. Slams et autres pogos sont de la partie et ce n'est qu'un début, la seconde salve étant proche de s'abattre sur nous après The Taste puisque ce n'est autre que Give Me Your Life qui s'offrira à nous. Il n'y a pas à dire anciens et nouveaux titres se confondent pour un set électrique comme on les aime chez Skip The Use, ne nous laissant aucun réel répit, coups et blessures étant permis ce soir. Et alors que nous avions vu le morceau People In The Shadow - qui introduisait leur anciens concerts - disparaître lors du Chorus Festival le weekend précédent, c'est avec joie que nous avons pu le réentendre à Strasbourg, le public scandant le maintenant populaire «I want to know ! « tout en faisant s'élever la salle, nos pieds touchant à peine le sol. Et si le public se déchaîne, le groupe se montre dans une très grande forme, Mat Bastard ne pouvant évidemment pas s'empêcher d'accourir d'un côté à l'autre de la scène, délivrant ses paroles pour tout le monde alors que les autres membres se démènent tour à tour derrière leurs instruments, un sourire maintenu sur leur visage. Little Armageddon quant à lui permettra une mise en avant du bassiste, Jay Gimenez avec un solo énergique. L'homme n'a d'ailleurs en rien perdu de son humour et continuera à «jalouser» les solos du guitariste Yann Stefani lors des morceaux à venir, cherchant à jouer de la basse avec ses dents.

Notre tour d'horizon de Little Armageddon se poursuit avec The Wrong Man, The Story of Gods & Men - qui requiert d'ailleurs la participation du public pour les «love» - et ce jusqu'à ce que n'arrive un titre qui nous avait séduit lors de l'écoute de l'album, Gone Away, car oui, Skip The Use ne se cantonne pas à un style et nous le prouve avec la puissance de ce morceau dont les paroles semblent décriées à la fois par le chanteur et le public, la rendant plus appréciable encore. A elle se grefferont deux titres issus de leur premier album, Skip The Use (2010), You Are et Don't Want To Be A Star qui nous amèneront droit aux début du groupe sous cette formation nous proposant des titres des plus rock avant qu'un peu de répit ne nous soit donné avec Ghost qui a été retravaillée pour l'occasion, puis avec Etre Heureux, morceau extrêmement puissant et dont le message ne nous échappera pas.

L'heure du rappel sonne avec Second To None enchaîné à Birds Are Born To Fly, dont les «lalala» se verront rapidement repris par un public qui semble suivre la cadence au rythme de la chanson, les voix s'élevant à l'unisson chaque fois plus fort. Cette fois-ci, nous en sommes sûrs, l'objectif du groupe visant à réunir une foule fonctionne à merveille et on en redemande. Tout cela ne pouvant durer éternellement, Bullet et Bastard Song nous ramènent à la réalité en bouclant le set avec ce second titre devenu un hymne pour les fans. On regrettera seulement l'absence de titres comme We Are Bastards ou Hollywood qui aurait pu aisément trouver leur place au cours de cette soirée. Une fois encore Skip The Use n'a pas failli à sa réputation et nous a offert un show digne de leurs prestations habituelles, nous laissant sur les rotules et lessivés à la fin de leur concert. Vous pourrez les retrouver cet été à de nombreux festivals mais aussi pour une tournée automnale passant notamment par le Zénith de Paris le 10 Octobre et le Zénith de Lille le 11 Octobre.

Retrouvez toutes les photos d'Elise Verger sur mazemag.fr

- Elise Verger

RENCONTRE AVEC MAT BASTARD

A peine leur troisième album Little Armageddon dans les bacs, Skip The Use a retrouvé le chemin des routes de France, sillonnant le pays pour une première partie de tournée complète dans des salles de moyenne envergure. Maze a donc profité de leur passage à La Laiterie de Strasbourg le 4 Avril dernier pour aller à la rencontre du chanteur et leader Mat Bastard.


DR SLAMPHOTOGRAPHY

Maze : Tout comme c'était le cas avec Can Be Late (2012) tu as puisé ton inspiration dans des faits sociétaux et politiques très actuels. C'est une nécessité pour toi de vouloir aborder ces sujets ?

Mat Bastard : Nécessité je ne sais pas mais en tout cas nous, on se sent concernés par le monde qui tourne et on n'a pas envie d'être spectateurs de ça. Je pense que lorsqu'on est un groupe de rock, ça fait partie du rock de mettre en avant certaines choses. On n'a pas envie d'être un groupe vindicatif mais plutôt de susciter la prise de position ou d'opinion, surtout le débat… On préfère que les gens puissent en parler plutôt que de s'en foutre. On veut apporter certains angles différents, le tout dans une humeur agréable sans être des relous. Mais on aime écrire sur le monde donc on écrit sur ses conséquences et sur ce qui le fait tourner aussi.

Pour poursuivre dans les « faits sociétaux » le clip de Cup of Coffee nous laissait découvrir l'histoire d'un enfant adopté, ici tu nous propose la vision d'enfants dans les orphelinats avec The Taste. Est-ce une thématique qui te tient plus à cœur que le reste du fait que tu sois toi-même un enfant issu de l'adoption ?

Cup c'était pas trop ça.

Les paroles ne parlaient pas de ça effectivement, mais le clip oui.

C'est plutôt le fait qu'ils voulaient faire quelque chose sur ma vie quand j'étais petit, une image comme ça.

Après dans The Taste, c'est toujours la même chose. C'est un sujet qui est venu vraiment sur la table avec le mariage pour tous, etc. Il y avait tellement de gens qui parlaient de ça.

On a souvent ce sentiment-là avec les hommes politiques qui sont payés pour avoir des idées, une stratégie, ce que je respecte totalement. Mais souvent ils parlent de choses qui les dépassent et qu'ils ne connaissent pas. Et là, ça me faisait rire de voir Frigide Barjot parler de l'adoption ; mais qu'est-ce qu'elle y connait ? Mais surtout dire des choses très bizarres, notamment par rapport aux couples homosexuels pour en parler. Je pense que c'est surtout que j'avais envie d'en parler.

Dans ce texte on parle du rapport à des enfants adoptés ou en orphelinat avec l'amour. C'était de ça dont on devait parler dans ce débat et dont on a jamais parlé ! On a surtout parlé du soi-disant équilibre psychologique d'un enfant. Certains ont dit qu'un enfant qui vit dans sa merde dans un orphelinat au Laos, en Afrique ou en Chine, psychologiquement est mieux équilibré que dans un couple homosexuel qui l'aime. D'énormes débilités ont été sorties et j'avais envie de leur dire «Mais allez le dire aux enfants !». Tu peux avoir une vie. Tu peux avoir quelque chose mais je pense que vu que c'est deux garçons ou deux filles il vaut mieux que tu restes dans ta merde. A un moment donné il fallait donc un peu expliquer comment ça se passait et apporter un angle différent sur ça, expliquer d'autres choses qui se passent là-bas. Mais on ne s'est pas concentrés que sur ça parce que ce serait un peu réducteur.

Justement tu as écrit Être Heureux lors de la montée des extrêmes, des manifestations contre le mariage anti-gay, et on a pu voir qu'elle prenait une dimension encore plus «violente» en live. Quel est ton rapport à ce titre ?

Je sais pas si c'était violent. C'était plutôt…

Puissant ?

Ouais, c'est ça. Disons que les gens se mettent dedans. En plus c'est en français donc ils peuvent se mettre plus dans le texte. C'est juste ça je pense.

Il y a quelque chose qui se passe. Il y a une émotion et je pense que c'est aussi une chanson qui paraît très simple et très naïve à la base alors que lorsque tu rentres un peu dedans il y a différents sens, différentes interprétations. Et quand tu es en concert c'est beaucoup plus flagrant, du coup il y a des personnes qui se disent «Ah d'accord, c'est ça que veut dire cette phrase !», du coup il y a des réactions qui se passent, mais ça, c'est le concert puisque ça le fait aussi sur des chansons beaucoup plus légères.

Tu te permets de citer Marine Le Pen en live alors que ce n'est pas le cas dans le morceau initial.

C'est plutôt suggéré. Après on a été un peu plus frontaux on va dire. Le problème c'est que souvent on a tendance à prendre un caractère, un trait de personnalité ou un choix comme étant définitif de ce qu'on est alors qu'on est beaucoup plus que du cul ! Et moi je milite vraiment pour ça, pour arrêter !

Dans le clip de Nameless World on peut voir Pascal Nègre diabolisé, est-ce pour dénoncer ce qui se passe dans les maisons de disques par rapport au fait que l'on puisse prendre et jeter un artiste à son bon vouloir ?

Ça c'est depuis toujours ! Et c'est pas que dans les maisons de disques ! Tu vas dans n'importe quelle entreprise, si le mec veut s'acheter une nouvelle bagnole il va virer un ouvrier. C'est le capitalisme ! C'est surtout ça ! Et justement, c'est pour ça qu'on a fait ce clin d'œil un peu rigolo puisque tout le monde le voit comme le diable alors que le mec, il est pas mieux, pas pire que tous les autres, et il est un peu le symbole de quelque chose. Du coup, ça nous faisait rigoler de le mettre comme ça.

Je pense que pour les maisons de disques il y a un système de maison de disques major et un plus underground mais ça reste un système avec ce que ça a comme défauts et comme avantages. Si tu veux contrecarrer le système ça ne sert à rien d'attaquer une personne ; il n'est pas symbolisé par une personne. Nous on a plutôt choisi de rentrer dedans et faire ce qu'on veut plutôt que de l'attaquer frontalement. On sort les disques qu'on veut, on dit les textes que l'on veut et tout le monde est content.

Actuellement on a Mademoiselle K qui s'est fait renvoyer parce qu'elle voulait écrire en anglais alors que sa maison de disque voulait lui imposer le français.

Je pense qu'il faut assumer ses choix.

Finir dans l'indépendance parce que finalement


DR PIERRE SALOMÉ - OCEAN OF NOISE

on n'est jamais mieux servi que par soi-même en somme ?

C'est ça ! Il faut vraiment assumer ses choix et c'est pas un problème. Pour moi ça ne devrait même pas être mis sur la table. On m'a toujours dit : «Pourquoi tu ne parles pas du fait que tu es noir ?» ; mais pourquoi est-ce que je devrais en parler ? Qu'est-ce que ça change ? Les moments où tu en parles c'est que tu reconnais que c'est une différence alors que pour toi c'est la même chose.

C'est comme quand on parlait de la communauté homosexuelle tout à l'heure. Il y a un truc que je déteste là-dedans c'est tout ce qui est Gay Pride, les partis politiques gays… Attends on parle de cul quoi ! «J'aime bien me faire des mecs ! J'aime bien me faire des meufs», ça fait pas de toi un stratège politique ou une force, et justement qu'est-ce qu'on s'en tape de comment tu baises ? Ça fait pas de toi une personne différente ! Du moins pour moi ce n'en est pas une. Tu vois ce que tu kiffes ou pas et c'est pas pour ça que je vais voter pour toi. Tu peux être une très très grosse conne et être lesbienne, et c'est pas être homophobe que te dire que tu es conne. Je m'en fous que tu sois lesbienne. C'est comme pour toi, moi ma sœur elle est lesbienne, mon frère il est homo, et alors ? Ils ont leurs vies !

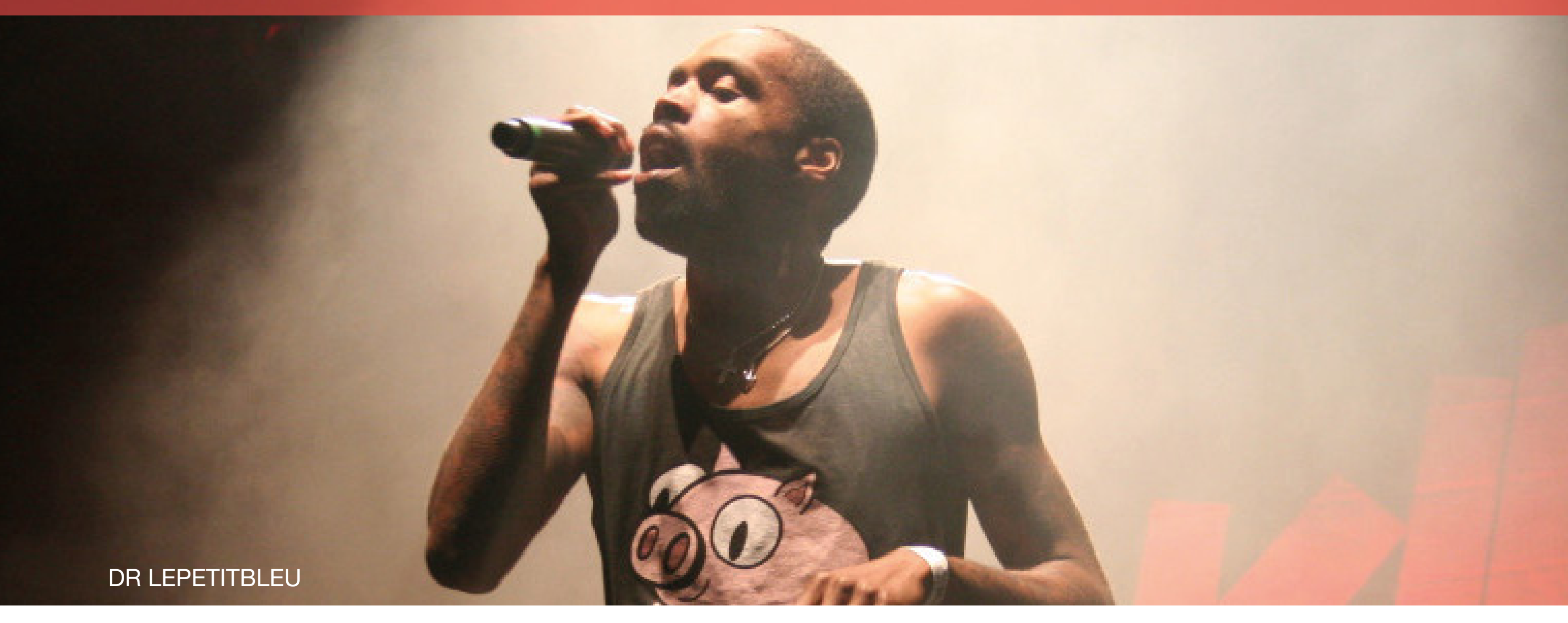
Le problème c'est que souvent on a tendance à prendre un caractère, un trait de personnalité ou un choix comme étant définitif de ce qu'on est alors qu'on est beaucoup plus que du cul ! Et moi je milite vraiment pour ça, pour arrêter ! Bertrand Delanoë il est pd, on s'en fout ! Il est [était, ndlr] maire de Paris, j'en ai rien à foutre ! Ce qui m'intéresse c'est son taff et je pense que c'est ça pour tout ! T'es black, tu peux être un gros con ou quelqu'un d'intéressant mais dans tous les cas que ça ne devienne pas quelque chose qui empêche de savoir qui tu es vraiment. Et moi de me protéger derrière ça, je serais complètement idiot.

C'est aussi dû au monde d'aujourd'hui où il y a une image qui est de plus en plus forte, et, à force de privilégier l'emballage on fait plus attention au contenu, alors que malgré tout c'est le contenu qui fait que c'est bon. C'est pas une belle pochette qui va faire les choses… Donc Mademoiselle K si elle veut chanter en anglais, elle se fait virer, elle chante en anglais et elle sort son disque toute seule. Nous on voulait faire du punk, on a jamais signé en maison de disque parce qu'on voulait faire du punk. Aujourd'hui on nous dit «Ouais vous comprenez… Ça vous fait quelque chose que ça marche maintenant ?» On a fait 16 ans de punk parce qu'on voulait faire du punk. On a fait ce qu'on voulait et dans ce qu'on faisait ça se passait très bien puisqu'on se réalisait à faire ce qu'on voulait. C'était ça notre but. On voulait pas passer chez Michel Drucker et rentrer dans un format. C'était un vrai choix personnel qu'on assume complètement donc il y a pas de souci, pourquoi on en parle ?

En parlant de Nameless World justement, comme vous avez collaboré avec Arthur de Pins serait-il possible que votre prochain clip soit confié à l'une de vos connaissances ?

Là avec Arthur on fait la musique de son long métrage donc ça ouvrait à une collaboration. C'est aussi un mec qu'on adore et sur le prochain clip, peut-être qu'on va re-collaborer avec des gens avec qui on avait travaillé au tout tout début du groupe parce qu'on aimait vraiment bien leur boulot. C'est pas encore fait mais on est en train de voir.

On a un peu mis de côté l'image dans le groupe et


DR LEPETITBLEU

c'est une erreur qu'on a fait parce qu'on a privilégié le contenu en se disant rien à foutre et finalement le contenu à un peu été fait à notre place sur certains trucs. On s'est dit qu'on se reconnaissait pas trop dedans donc là on a vraiment envie de s'impliquer un peu plus, d'où le fait qu'on travaille avec des gens qu'on choisit, même si du coup c'est un peu plus compliqué. Mais ouais, on aimerait bien faire plus !

On retrouve Dimitri Tikovoï à la réalisation et Adrian Bushby au mixage, pourquoi s'être dirigé vers eux ?

On aimait vraiment leur boulot, que ce soit Dimitri avec The Horrors, Ginzu, Alt-J ou Placebo en réal, et c'est vraiment quelqu'un qui nous a permis d'aller où on voulait aller. Au début tu y vas seul et après pour faire la dernière ligne droite et pour arriver à ton truc, parfois tu as besoin de quelqu'un, et lui, c'était la bonne personne. C'est la même chose pour Adrian avec son boulot sur Muse et les Foo Fighters qu'on aimait vraiment bien.

Dans l'album il y a un titre, We Are Bastards qui était nommé S.T.U sur les CDs promo, est-ce que le changement de nom est destiné à un clin d'œil au groupe sur facebook ?

Ah oui oui ! C'est parce qu'on ne savait pas comment on allait appeler la chanson. C'est notre plus gros problème de mettre un titre à la fin ! (rires) Donc je crois que sur les CDs promo on était encore à Skip The Use ! Mais c'est carrément ça !

C'était notre façon déjà, de les remercier de tout ce qu'ils font et aussi de dire que nous aussi on se considérait comme faisant partie de ce groupe, même si on est des fois un peu plus distants… Leur montrer que nous aussi on faisait partie de cette communauté-là, qu'on était très sensibles et très touchés par leurs attentions régulières vis-à-vis de notre projet. C'était cool !

Tout comme Jay s'occupe de la présidence du local de répètes de Ronchin, est-ce que vous vous investissez dans quelque chose en dehors du groupe ?

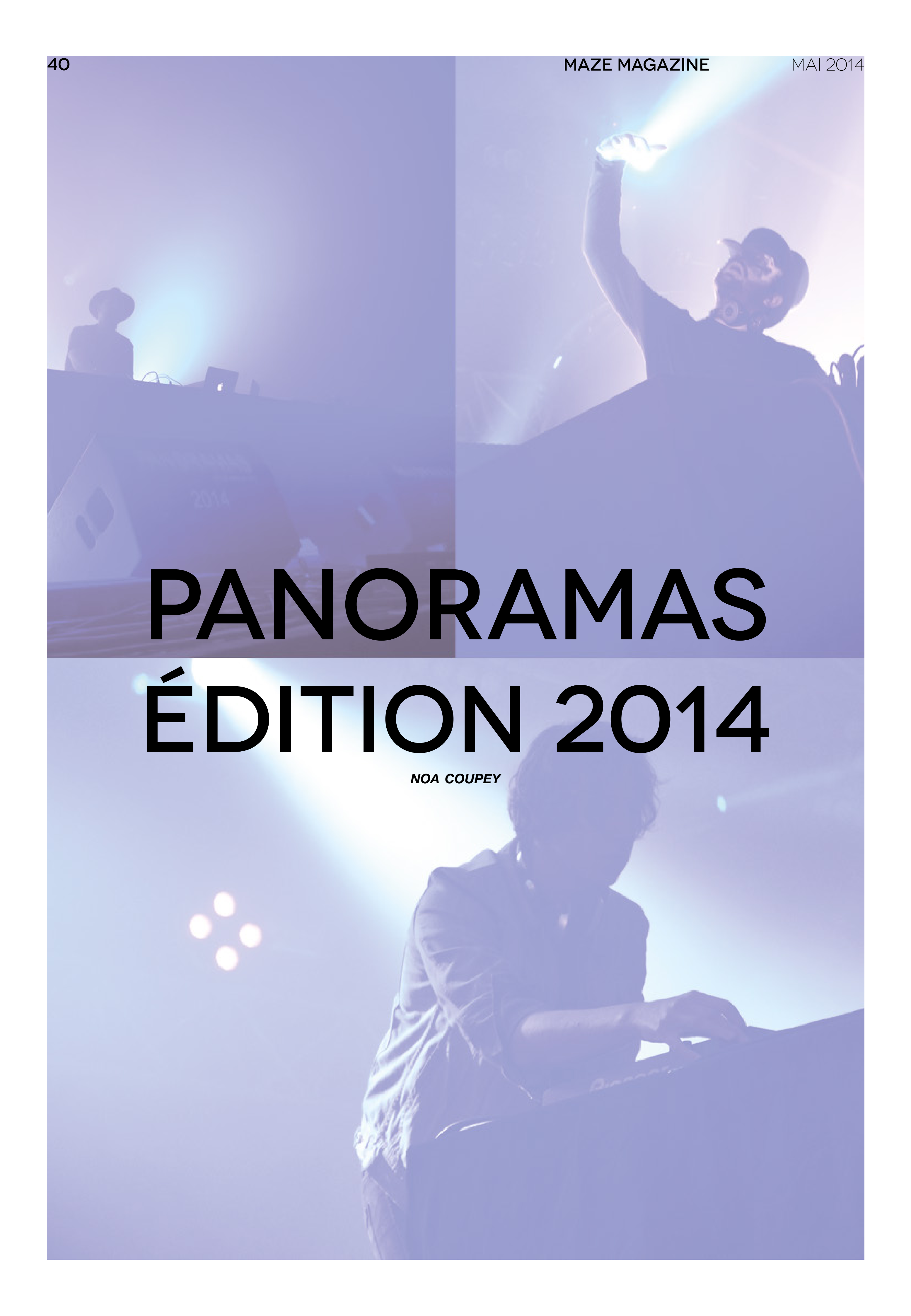
On fait beaucoup de choses ailleurs ! Ça dépend de qui, mais oui, Jay a Caz'Rock, Lio et Max ont une boite où ils font du son et de l'image pour des documentaires, des trucs comme ça... Moi je fais beaucoup de réal et je réalise beaucoup d'albums d'autres personnes [Sophie Tith notamment, ndlr]. Et dans Skip on fait la musique à deux avec Yann donc c'est très musical, comme le film d'Arthur par exemple où on est à deux. Et à côté Yann fait pas mal d'électro.

Depuis que tu as abordé la possibilité d'un nouvel album de Carving tout le monde semble impatient de pouvoir découvrir ou redécouvrir le groupe. Cependant comme ça avait été le cas sur la scène du Splendid lors de la dernière tournée, peut-on s'attendre à quelques morceaux joués sous Carving sur l'une des dates lilloises ?

Euh... (rires) C'est un peu compliqué parce que ça fait longtemps qu'on a pas fait ça mais Mike, le fondateur avec moi est juste à côté ! On va déjà faire le disque après on verra !

Là il faut qu'on monte une équipe et on est un peu éparpillés. Mike est à Lyon maintenant. Il y en a qui sont en Belgique, d'autres à Paris donc si on arrive à finir le disque ce sera déjà bien ! (rires)

- Propos recueillis par Elise Verger



PANORAMAS ÉDITION 2014

NOA COUPEY

PANORAMAS


LA DÉVIATION

26 000 : record battu pour le festival de musique électronique Panoramas à Morlaix ! Cette année, c'était complet tous les soirs : pas étonnant avec une programmation pareille sur les trois jours. Et la cerise sur le gâteau : pas de pluie jusqu'à dimanche matin !

Depuis plusieurs années, Panoramas marque son territoire. En effet, il est maintenant devenu un festival réputé. C'est avec ses artistes de qualité qu'il a su séduire le public et faire venir du monde de tous les coins de la France (un camping plus que bondé...). De Kölsch à Mr Oizo en passant par Rone, Boys Noize, Bakermat, Amine Edge et Goldfish le vendredi soir, le festival a accueilli Parov Stelar, Bondax, Claptone, Pan Pot, Daniel Avery et bien d'autres artistes formidables le samedi. Klingande et Bakermat ont contribué à ce que les places du vendredi partent très vite, en accueillant un nouveau public, pas forcément admirateur des artistes qui ne sont pas dans le même genre. On a pu écouter des morceaux inédits du nouvel EP de Rone, du nouvel album de Danton Eeprom, tous deux du label Infiné (qui étaient déjà venus à Panoramas) mais aussi vibrer sur la techno de Boys Noize (qui était également présent en 2007), de Mr Oizo auquel on doit le tube Flat Beat sorti en 1999 (15 ans déjà...) et de Kölsch, qui a su attirer la foule le vendredi.

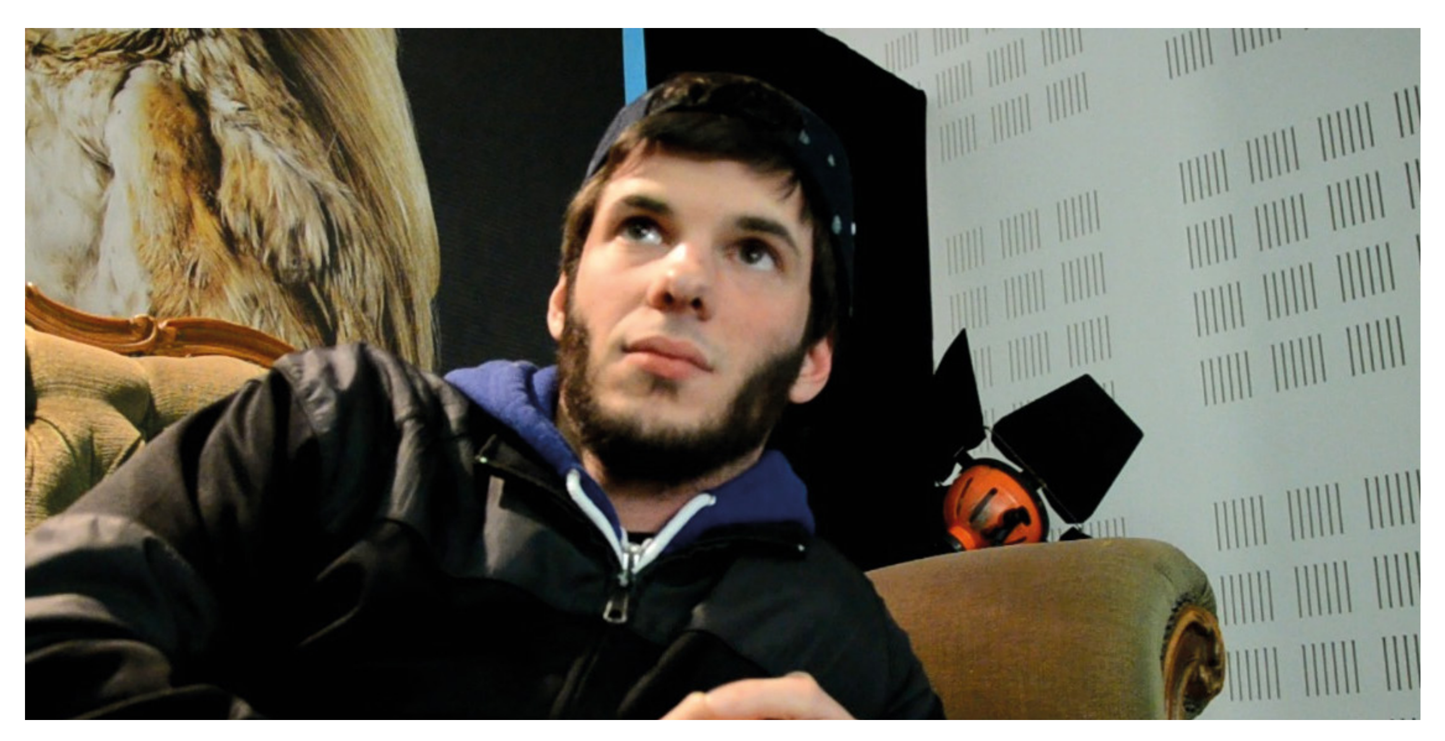
Parlons-en d'ailleurs, de Köslch, cet homme aux 4 noms de scène différents, à savoir Kölsch, Rune RK, Rune ou encore ENUR (à qui on doit le tube Calabria 2007). C'est le nom qu'il utilise pour le label Kompakt Records. Suivant les noms qu'il utilise, on ne retrouve pas du tout le même style de musique, et pour lui ça ne s'explique pas. Il aime tous les styles de musique et a même pu citer Jean Michel Jarre et d'autres Djs des années 80 l'ayant fasciné. Depuis 1995 (et même avant) celui-ci trouve son inspiration partout et juge tous les endroits où il mixe différemment, cela dit il n'en préfère pas un particulièrement. Après avoir été à Barcelone ou encore Miami, il revient d'une tournée au Royaume-Uni et se satisfait pleinement de l'accueil qu'il a reçu à Morlaix. On peut se réjouir : de prochaines collaborations sont à venir et Kölsch travaille déjà sur un nouvel album.

On peut dire que c’est une édition plus que réussie pour les Panoramas. On a vu le Club grandir (on y voyait avant les artistes moins connus), de par toutes les têtes d’affiches présentes cette année. 2014 accueillait même Acid Arab et Pfel de C2C le dimanche au club Coatelan pour la clôture du festival. Et pour ce qui est de l’espace média, un accueil plus qu’agréable. Merci à Julie et Patricia.

Maze a eu la chance d’interviewer en toute intimité rien que pour vous Fakear et Danton Eeprom !

PANORAMAS 2014

RENCONTRE AVEC FAKEAR



C'est un peu étrange de commencer par ça mais comment tu appréhendes le contact avec la scène et le public ce soir ?

En fait le cadre est tellement différent à chaque fois que je me dis pas ouais, c'est lié à un certain truc genre Panoramas c'est typé électro, le Nordik c'est typé electro... En fait chaque date est tellement unique que j'ai appris à me dire que quand tu montes sur scène t'oublies pourquoi t'es là. Y'a un lien unique qui se construit avec le public à chaque fois et qui dépend pas du nom du festival ou de l'étiquette qui se pose. C'est un truc qui se fait (imitation de bruit d'explosion) d'un seul coup. Le festival, ce qu'il apporte en tant que festival, c'est l'âme que tu vas avoir pendant la soirée, mais le concert c'est quelque chose qui est super fort et super unique. Tous les concerts sont vraiment complètement uniques, complètement différents à chaque fois.

Comment tu défends le concept live en temps que Fakear, compositeur de musique électronique, que certains comparent au statut de DJ ?

Pour moi le live c'est hyper important et ça fait partie du boulot musical qu'il y a derrière. Quand tu composes un morceau tu réfléchis aussi à comment est-ce que tu vas le faire partager aux gens et même si je respecte énormément le travail de tous ces Djs qui vont à la limite pousser des boutons et lancer des séquences sans trop se fouler, j'me dis que c'est quand même dommage parce qu'on peut offrir un truc aux gens en plus, en se donnant un peu plus et en s'impliquant plus dans sa propre musique pour la faire partager aux autres. Pour moi c'est essentiel en fait, je me suis jamais posé la question "Est-ce que j'en fais moins ou plus ?". Pour moi, si je sais pas jouer mes morceaux, je les joue pas. Faut savoir les jouer quoi. Le live et le studio c'est hyper différent. La création c'est quelque chose qu'est beaucoup plus proche des bas instincts. C'est pervers la création en fait. Tu crées un truc et puis t'en es pas content jusqu'au moment où t'en crées un autre. En fait tu crées un truc, et ce truc tu vas pas savoir le juger jusqu'au moment où tu vas en créer un autre après. C'est hyper compulsif, moi je compose deux morceaux par semaine ou un truc comme ça enfin ça va super vite. A la fin du mois j'en ai 20, et puis j'en jette quasiment 18 au final. Le live c'est une démarche complètement à côté, complètement différente. C'est vraiment l'échange avec les gens, le public. En fait, c'est Théo qui compose et c'est Fakear qui joue.

Est-ce que tu essaies de varier tes sets au maximum ou parfois il t'arrive de refaire les mêmes ?

Ça peut être sensiblement la même chose mais par contre y aura toujours quelque chose en plus, y aura toujours de toute façon un titre qui va foutre le camp parce que j'en compose tout le temps. Là mon dernier set c'était y a une semaine, et ce soir ça va pas du tout être le même parce que j'ai tout repensé. Mon set il bouge énormément. C'est peut être mon défaut parce qu'au final c'est fatiguant de tout le temps de réaménager son truc. C'est cool pour les gens, mais pour moi c'est assez fatiguant parce que du coup j'ai pas de réflexes, j'dois être concentré ; surtout

dans une date pareille où là je vais me retrouver devant autant de gens... J'vais pas réfléchir, j'vais juste vivre le truc. J'vais pouvoir me planter mais va falloir que je pense à des choses quand même, enfin ça va être compliqué, mais bon. De manière générale, ça bouge tout le temps.

L'électro c'est vaste, est-ce que tu peux attribuer un style spécifique à la musique que tu fais ?
Nan. Nan, franchement je sais pas, j'en sais rien. Pour moi je fais de la musique électronique assez basique qui se rapproche de la pop. Ce que je fais, c'est complètement spontané et j'me dis le plus longtemps je ne définirai pas ma musique, mieux ce sera, plus honnête ce sera.

Est-ce que tu as d'abord recherché l'originalité à tout prix ou bien tu as simplement fait ce qu'il te plaisait et l'originalité s'est avérée être un plus ?
J'ai pas du tout fait ce qu'il me plaisait dès le début en fait. Au début je me suis vachement cherché et j'ai fait beaucoup de choses différentes. Je me suis vraiment heurté à des murs et je suis tombé par hasard sur ce qui me plaisait. Morning in Japan, mon premier morceau qui a lancé le truc, c'est celui que j'ai vraiment composé dans cet esprit là et c'était vraiment un hasard. Je l'ai composé par hasard et je me suis dit ouah j'me sens trop bien là dedans, c'est trop bien, c'est ça quoi. Mais ça vient d'une recette pop. Au départ quand je l'ai fait, j'ai fait le riff de guitare, j'ai fait la rythmique et je voulais chanter dessus avec ma voix parce qu'en fait j'arrivais pas à me trouver dans l'électro et j'me suis dit que finalement c'était peut-être de la pop donc j'ai retenté. Et en fait j'y arrivais pas, j'assumais pas ma voix donc j'ai pris une autre voix, je l'ai découpée en mille morceaux et j'ai fait ça ; mais c'est une recette pop : y'a une voix, une guitare, une basse, une batterie, comme un groupe quoi et du coup c'est une originalité qui vient d'un truc qu'est pas du tout original. Ce que je fais c'est spontané, c'est toujours comme ça et faut que ça continue d'être comme ça.

Sur scène, tu dis que tu es quelqu'un d'autre, est-ce que c'était un besoin d'avoir cet alter ego pour pouvoir t'exprimer en live ?
Ouais. Parce qu'en fait quand tu composes en studio enfin quand c'est Théo compose, il compose avec ses tripes et il compose des trucs complètement intimes. Tu composes de la musique parce que tu sais pas parler en fait, c'est une autre forme de langage. C'est super intimiste ce qu'il dit Théo dans ses compositions, du coup je peux pas les présenter en temps que Théo parce que je me chialerais dessus. Ça serait horrible, je pourrais pas, et de toute façon personne peut faire ça. Personne peut se pointer face à 500 personnes et être soi-même. T'as toujours une couverture et Fakear c'est complètement ça, c'est complètement une armure.

Toi qui a beaucoup évolué en si peu de temps, est-ce que tu comptes faire des sets à l'étranger ?
J'aimerais bien ouais. Après, là, au mois de mai je pars à la Réunion, c'est cool, j'vais partir en Irlande aussi mais y'a pas vraiment de tournée qui s'inscrit réellement, qui s'organise pour l'étranger. Pour l'instant c'est des petites dates ponctuelles à droite à gauche comme ça mais j'me dis que ça serait cool une tournée, genre partir longtemps et loin... Enfin pour l'instant ça en est là et ça va déjà tellement vite !

Est-ce qu'il y aurait quelqu'un avec qui t'aimerais bosser en studio ? Ou tu la joues plutôt solo ?
Là j'ai trouvé quelqu'un avec qui bosser en studio. C'est une nana qui chante avec moi, qui sera là ce soir et elle, elle a vraiment pigé le délire Fakear, elle a vraiment compris là où je voulais en venir, ce qu'était que mon univers et on a réussi à bien bosser ensemble. Après, j'ai eu vachement de mal à partager mon univers. Théo il dit des trucs super intimes et du coup faut que cette personne là puisse rentrer dans ton intimité et là en l'occurrence, cette fille qui chante avec moi c'est devenue une pote, parce qu'avant d'avoir fait les morceaux on a passé des aprems et des soirées à parler, parler, parler de nos visions de la vie etc. On s'entendait bien, c'est vraiment devenue une amie et du coup, là je peux lui partager quelque chose, je peux partager quelque chose de Théo avec elle. Collaborer avec Fakear ça voudrait dire connaître Théo d'abord.

Mais au fait, pourquoi Fakear ?
Parce qu'avant je faisais du rock. Parce qu'en fait, quand je me suis mis à l'électro, tous mes potes m'ont regardé chelou et m'ont dit "Mais mec c'est quoi cette fausse musique ? Qu'est-ce que tu fais avec... pas d'instrument ?". Du coup c'est ça, je fais de la fausse musique avec ma fausse oreille. Fakear c'est "Fake ear" en fait.

Pour finir, est-ce qu'il y a un artiste que tu admires plus que les autres à Panoramas ?
Admirer, je sais pas si c'est le bon terme. Ça serait plus toucher. Un artiste qui me touche plus que les autres, ce soir c'est Cashmere Cat et hier c'était Rone. Rone, c'est aussi le bonhomme me touche. Je le connais pas bien, j'ai juste eu l'occasion de lui parler quelques fois mais c'est vraiment un mec qui m'a scotché de sincérité et de naturel.

- Propos recueillis par Noa Coupey

PANORAMAS 2014

RENCONTRE AVEC DANTON EEPROM



Danton Eeprom, ton nom de scène se réfère à l'informatique. Comment, de l'informatique qui était ta passion, tu en es arrivé à la musique ? Est-ce que ça a été un déclic ?

C'est intéressant parce que depuis très très jeune j'ai toujours dit qu'on pourrait faire de la musique avec les ordinateurs. J'étais pas du tout dans l'esprit d'acheter des synthétiseurs, enfin d'acheter du matériel dédié à la musique, je voulais absolument que ça passe par les ordinateurs, à une époque où on faisait pas encore grand chose avec les ordinateurs ; enfin y'avait des choses qu'on pouvait faire mais c'était quand même assez limité. L'évolution de la technologie m'a donné un petit peu raison parce que chaque année ça a progressé et aujourd'hui on est dans un monde où finalement y'a toujours des styles comme la pop, le rock, l'électronique, mais toute la musique est électronique au final. Elle passe forcément dans un ordinateur, que ce soit en musique piste, en bluetooth, en studio etc donc c'est assez intéressant et moi ça m'a toujours fasciné cette manière de travailler. Et la fascination continue aujourd'hui.

T'as débuté dans un groupe non ? Et t'as toujours eu cette envie d'ajouter ta touche électronique c'est ça ?

J'ai toujours aimé le travail de production. Dans mon groupe je jouais de la guitare, je chantais mais c'est moi qu'enregistrais les démos, les maquettes du groupe, qu'essayais d'apporter les rythmiques électroniques ou des sons de synthétiseurs en plus pour enrichir la production. J'ai toujours aimé cet aspect là des choses et chemin faisant je me suis retrouvé à travailler enfin à bidouiller un petit peu chez moi avec des appareils que j'avais utilisés pour le groupe et c'est comme ça que j'ai commencé à faire de la musique solo. Au départ c'était pour rire, mais finalement bidouiller avec les machines ça a pris le dessus sur le travail du groupe.

Tu t'es totalement redirigé vers un autre style de musique du coup ?

Ecoute oui, c'était un groupe de rock et j'en avais un petit peu marre de jouer dans des salles avec toujours les mêmes 15 potes, super cool les potes hein mais le rock en France à cette époque là c'était super compliqué, surtout en province, y'avait pas de scènes, y'avait pas d'encadrement... Ça va un petit peu mieux j'ai l'impression, en Bretagne y'a eu beaucoup de choses ces dernières années, y'a eu comme une sorte de pépinière de talents, y'a des artistes qui sont sortis et avec des structures pour les développer mais à l'époque moi ça n'existait pas et c'est vrai que ça m'a un petit peu découragé. Mais après ça a été très formateur, t'apprends la scène, t'apprends à occuper une scène, à oublier tes problèmes... Ça m'a apporté beaucoup de choses parce que beaucoup de gens dans la musique électronique ne connaissent que le studio et au final sur scène ils sont pas toujours à l'aise, ils savent pas comment occuper l'espace et les 7 ans que j'ai pas-

sés dans le groupe m'ont beaucoup aidé par rapport à ça et puis aujourd'hui j'intègre aussi de la guitare dans mes morceaux électroniques, de la batterie. J'ai toujours été tiraillé par la technologie pure (les ordinateurs, la synthèse) et l'énergie d'un trio basse batterie guitare parce que ça sonne, c'est vrai ; donc aujourd'hui sur mes disques électroniques y'a beaucoup d'instruments acoustiques. Dans mon groupe j'ai appris à jouer de la batterie, de la basse, de la guitare, à chanter donc finalement quand je suis en studio j'peux me créer mon mini groupe à moi tout seul et j'adore faire ça, c'est super cool.

Ça serait quoi ta marque de fabrique alors ?

C'est intéressant ça. Euh quand tu fais un album tu inventes un dispositif pour créer et je pense qu'il faut s'y tenir. Là par exemple j'ai utilisé beaucoup d'iPads et les programmes que j'ai utilisé sur ces iPads ont créés une espèce de palette sonore en fait que j'allais utiliser partout. Donc ces iPads là ont été centraux à la création et au son final, mais y'a eu aussi le fait que je vais aller mettre des guitares, de la batterie acoustique, chanter... Y'a la voix qu'est un fil conducteur aussi, j'ai jamais mis autant de voix dans un album ! Mais c'est pas que je voulais en mettre particulièrement, ça s'est fait naturellement. Donc y'a pas mal de styles différents mais on retrouve toujours la même façon de faire. Ce qui veut pas dire que je vais faire la même chose pour le prochain ! J'ai envie de le faire assez vite là et je pense que je vais me diriger vers quelque chose de beaucoup plus organique, de beaucoup plus simple, beaucoup plus primaire et le faire en 3 semaine 1 mois bim bim bim pour avoir la spontanéité.

Cela veut dire que le dernier album n'était pas spontané ? Combien de temps as-tu mis à le réaliser ?

J'ai mis 2 ans. D'habitude je suis pas comme ça. Je suis plus à faire un morceau en 3 jours, et si le 4ème jour il est pas fini, y'a un problème, du coup je le jette et je recommence. Cette fois-ci j'ai bossé avec le directeur artistique d'Infiné et on a décidé d'aller au bout des morceaux, d'aller au bout des idées, d'épargner aucun détail, d'être vraiment exigeant. C'est une manière de faire que j'avais jamais expérimenté et qui est très intéressante. C'était parfois super dur mais au final le résultat j'en suis content parce qu'on est vraiment allés au bout des choses.

Un thème qui revient dans l'album, c'est l'apparence. D'où ça te vient ?

C'est pas à moi que ça vient, c'est à la société. «Il faut croire que c'est la société...». Donc ouais l'apparence est devenue centrale à toute chose quitte à cannibaliser d'autres domaines qui sont plus intéressants et c'est vraiment un choix de thème par rapport à un ressenti de la société que j'ai aujourd'hui. C'est quelque chose qui me fascine, que j'aime bien étudier parce que c'est super intéressant. Mais la mode c'est un danger aussi parce qu'il y a beaucoup de nanas qui voient des canons de la mode qui sont complètement fausses, qui sont retouchées sur photoshop et qui essaient de se conformer à ces canons en devenant anorexiques... Enfin on est arrivés à des extrêmes assez incroyables quoi. C'est pas du tout que j'attache une importance particulière à ces choses là, mais c'était vraiment pour moi la manière d'amener le focus sur un sujet de société qui me paraît important ; et faut arrêter la passivité, faut arrêter d'accepter de se faire bombarder de publicités, de prendre ça pour la réalité, de rien dire et de juste se conformer. Il faut que les gens aient une réflexion par rapport à eux mêmes. L'apparence c'est un thème qui fait un petit peu fil conducteur sur mon album c'est vrai, sur les paroles etc. Du coup j'en profite pour raconter des histoires, par exemple l'histoire de ce mec de trente ans qui tombe amoureux d'une nana qu'a surement seize ans, mais il le sait pas au départ, qui s'habille en American Apparel, les fringues d'aérobic, mais qui n'en sont pas en fait, les fringues d'aérobic pour aller en boîte enfin y'a plein de paradoxes comme ça que je trouve assez intéressants et c'est la société dans laquelle on vit quoi.

Et pour finir, plutôt scène ou plutôt être en studio, toi qui est minutieux ?

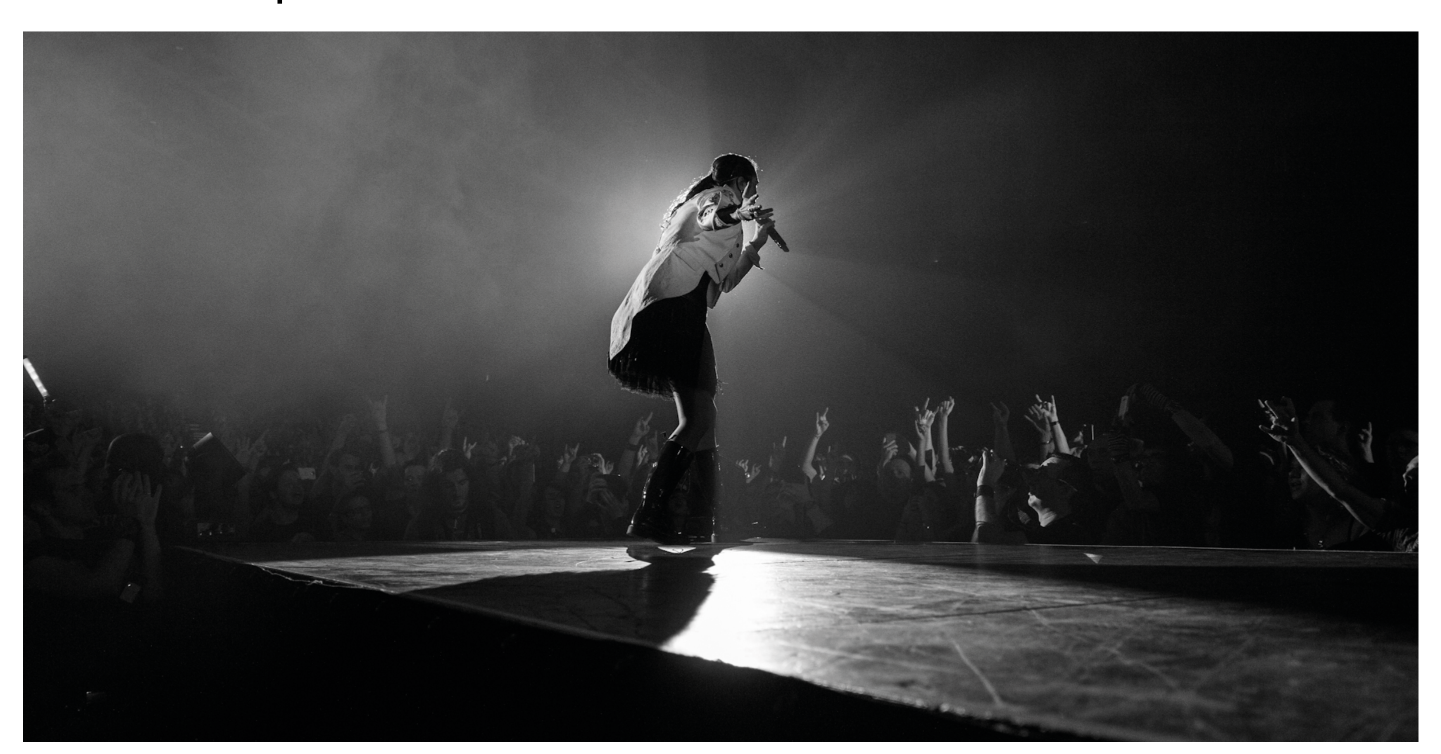
Honnêtement, j'aime beaucoup le studio. Si je pouvais rester toute ma vie en studio avec mes machines je le ferais MAIS sur scène on se nourrit vraiment de l'énergie des gens. Y'a l'adrénaline, et tout ce qu'on reçoit du public c'est incroyable. Quand j'y vais, j'y vais pour tout donner. L'alchimie sur scène ça marche pas toujours, parfois la mayonnaise prend pas avec les gens, avec le lieu, toi t'es pas dans le truc... Mais par contre quand ça marche y'a rien qui surpasse ça. C'est vraiment magique. Ça vaut le coup d'essayer, de faire tout ce studio, et de faire tous ces kilomètres parfois pour aller quelque part parce que tu te dis je suis content de vivre et de faire ce que je fais.

Retrouvez l'intégralité de cette interview très complète sur la version web (mazemag.fr)

- Propos recueillis par Noa Coupey

WITHIN TEMPTATION
HYDRA TOUR ÉDITION 2014 DE LYON

Les FrontGirls sont à l'honneur ! D'abord annoncé au Radian (environ 1.200 places), le concert a rapidement dû être déplacé vers la Halle Tony Garnier, salle plus adaptée pour recevoir un public venu en masse ce soir.



Within Temptation fait partie de la vague de groupes de métal symphonique tels que Epica (prochainement en tournée), Delain et bien entendu Nightwish, le groupe référence dans le domaine. Créé en 1996, le groupe va rapidement gravir les étapes pour aujourd'hui compter 8 albums dont deux disques d'or et deux disques de platine. Autant dire que le groupe n'a plus vraiment rien à prouver dans ce milieu. Il s'offre même sur son dernier album (Hydra) quelques morceaux avec des grosses pointures de la scène métal tels que Tarja Turunen (ex chanteuse de Nightwish) et Howard Jones (Ex chanteur de Killswitch Engage).

Le groupe Delain - fondé par l'ancien pianiste de Within Temptation - assure la première partie de la soirée, et c'est avec une énergie débordante que le groupe arrive rapidement à capter l'énergie du public. Avec un métal symphonique puissant Delain joue dans le même registre que Within Temptation, ce qui est certainement un atout pour conquérir ce public Lyonnais. Avec un set de 45 min bien rodé le groupe quitte la scène de la halle Tony Garnier sous les applaudissements du public en leur proposant de les rencontrer après le show sur leur stand merchandising.

Après un changement de scène éclair le rideau tombe, nous laissant découvrir une magnifique scène aux effets visuels plus qu'efficaces.

Le premier titre du nouvel album « Hydra » se fait entendre : « Let us Burn », tout le monde est unanime pour affirmer que ce morceau est celui qu'il fallait pour entamer cette prestation. Occupant tout l'espace de la scène, le groupe ne laisse pas le public se refroidir, bien au contraire. Enchainant les morceaux avec une fluidité remarquable on sent que le groupe a l'expérience de la scène.

Expert pour réinterpréter des morceaux d'artistes complètement différents comme dans leur album de reprise (The Q-music Sessions) tels que Imagine Dragons ou encore One Republic, le groupe nous offre nous offre ce soir une reprise de la chanteuse Lana Del Rey suivi d'un titre acoustique Sinead. Le concert se termine sous les applaudissements d'un public très varié tant par les âges que par les styles, ce qui nous prouve encore une fois que le rock nous rassemble autant qu'il nous fait vibrer.

Toutes les photos de Mickael Marino sur mazemag.fr

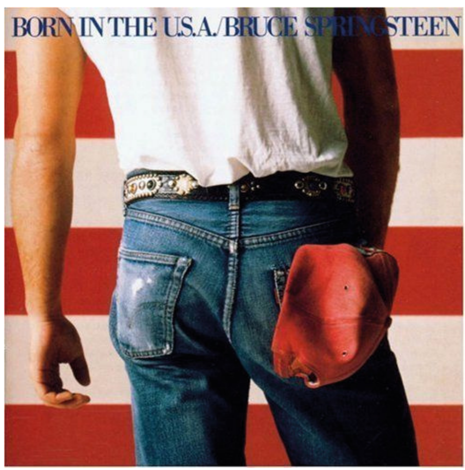
- Sur place, Mickael Marino

PLAYLIST ENGAGÉE

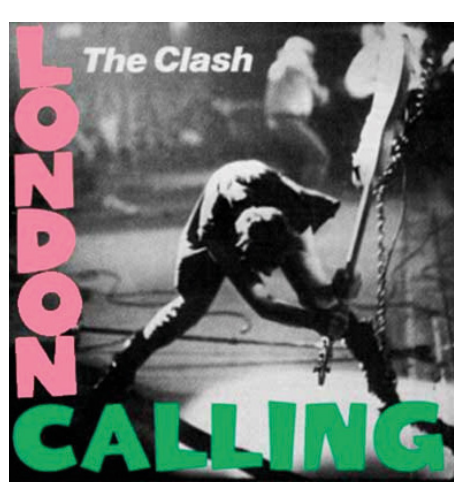
La playlist revient ce mois ci avec pour thème l'engagement. Au fil des années, des artistes ont écrit des chansons et les ont interprétées pour contester, s'offusquer, s'engager pour une cause, lui donner une voix. Ils n'ont pas hésité à se lever pour ce qu'ils croyaient juste, parfois bravant les autorités. Cela peut paraître dérisoire parfois : que peut-on faire face à un pouvoir établi, ou face à quelque chose qui nous dépasse ? Quel est le pouvoir des mots ? Retrouvez cette playlist complète sur le compte Spotify de Maze !



Zebda - Le bruit et l'odeur (1996)



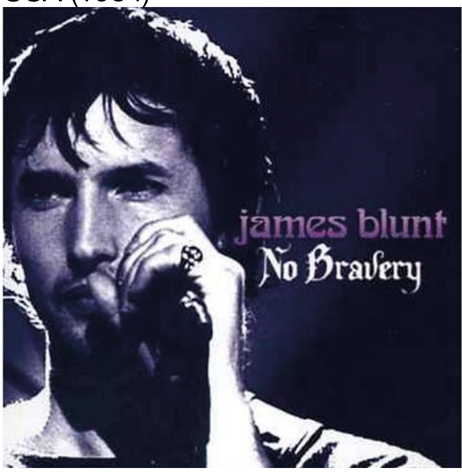
Bruce Springsteen - Born in the USA (1984)



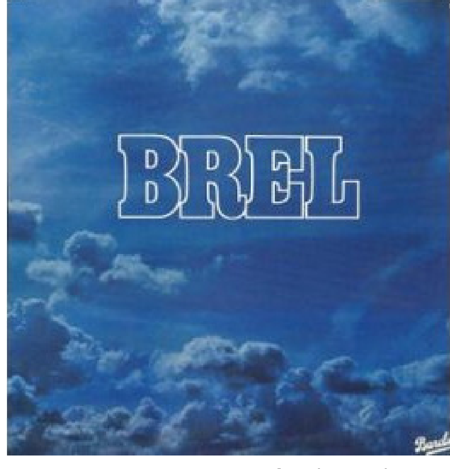
The Clash - London Calling (1979)



Trust - Antisocial (1980)



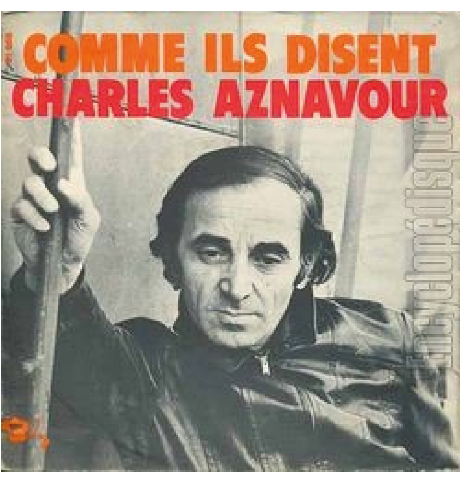
James Blunt - No Bravery (2004)



Jacques Brel - Jaurès (1977)



Bob Marley - So much troubles in the world (1979)



Charles Aznavour - Comme ils disent (1972)

Alors le thème de cette playlist vous a-t-il plu ? Ces chansons sont des bons exemples de l'art au service de causes politiques, sociales, environnementales... A vous de tenter à votre tour ! N'hésitez pas à nous envoyer vos réalisations ou vos coups de cœurs engagés à la rédaction, nous serons heureux de les découvrir ! Au mois prochain pour une autre sélection !

- Julia Coutant

Cinéma



VUES D'EN FACE – 14ÈME ÉDITION

Sur les murs de Grenoble, des affiches avec des yeux aux iris gaypride. Au Club, cinéma à la programmation généralement ouverte et éclectique, une troupe de joyeux lurons règnent dans la salle 6, repère de tous les événements. Dans les rues, des spectateurs gambergent, heureux et des étoiles plein les yeux, un ticket de cinéma dans la main.


DR

Ce qui se trame derrière tout ça a un nom : vues d'en face, 14ème édition du festival international du film LGBT. Tout commence il y a 13 ans, en mars 2001, lorsque quelques cinéphiles en déroute se disent que ce serait chouette d'avoir enfin un festival représentant le cinéma gay, lesbien, bisexuel et transsexuel. Ils créent donc une association pour représenter le festival. Ça n'a pas été très facile, il faut dire que dans les années 2000 en France, on parlait très peu des questions de sexualité et surtout, les films l'abordant trouvaient très difficilement des cinémas pour être diffusés. Mais pendant 14 ans et aujourd'hui encore, les bénévoles de vues d'en face n'ont cessé d'y croire et de se battre, travaillant pour l'organisation du festival de décembre à avril chaque année. Alors pour vous donner le La de cette partition orchestrée avec minutie, j'ai rencontré David, bénévole tout sourire et aux bras grand comme le monde pour nous accueillir.

Salle 6 du club. Petit refuge, c'est là que les organisateurs de vues d'en face se regroupent pour la pose café, la vente des billets, les réceptions... A l'entrée, le parvis est décoré d'un "Bienvenue" enfantin à la craie. Entre quelques affiches, beaucoup de capotes prévention sida et surtout des rires et des sourires, David m'accueille.

UN COMBAT POUR LA DIFFUSION DU CINÉMA LGBT

Comment décidez-vous de votre programmation ?

DAVID - Alors ce sont des bénévoles qui la font...Nous commençons par voir quelques minutes de chaque film proposé puis, nous demandons à revoir ceux qui ont été préférés en entier et puis il y a encore une sélection... C'est assez long mais nous voulons que les spectateurs voient des films d'autres pays, d'autres cultures. Qu'ils comprennent l'universalité des questions sur l'orientation sexuelle.

Les mots de David sont fort. En plus d'être une association militante LGBT, vues d'en face diffuse aussi un grand nombre de films étrangers. Cette année, il a été présenté des films bollywoodiens, iraniens, suédois... D'ici ou d'ailleurs, plus ou moins appréciés, plus ou moins réussis, la diffusion de ces films prouve aussi l'envie des réalisateurs de ces pays de contourner les barrières et entraves de leur liberté d'expression. En diffusant leurs films, vues d'en face leur apporte une grande aide et une belle preuve de solidarité.

DES SPECTATEURS PEU DIVERSIFIÉS

Non seulement en tant que membre de vues d'en face mais aussi en tant que personne, avez vous remarqué un changement, une avancée vers plus de compréhension ?

Malheureusement et malgré la nouvelle loi qui nous protège, le climat reste hostile, les gens acerbes voire virulents : ceux qui étaient pour se battaient déjà auparavant mais les «contres» mariage pour tous ne se sont réveillés que maintenant, finalement, les mentalités n'ont pas tant changées.


VIC+FLO ONT VU UN OURS - DR

En effet, très peu de bénévoles sont hétéros. Le constat est triste à faire : peu de gens s'engagent pour une cause dont ils ne se sentent pas victimes. Un phénomène déploré par vues d'en face ? Je ne crois pas. Tous en ont bavé : pour s'accepter, pour s'intégrer et ils ne sont pas près de lâcher. Loin de ne pas avoir les pieds sur terre, vues d'en face est conscient des batailles qui reste encore à mener et sont près, pellicules en mains et poing levé, à les gagner.

UN FESTIVAL CINÉMA, MAIS PAS QUE

A la base 100% cinéma, vues d'en face se diversifie organisant désormais des concerts à la Bastille de Grenoble, au Drak Art, boîte électro, et des piques niques lorsque le temps le permet. Ces moments ouvrent à l'échange, aux débats sur les films vus ou sur des thèmes plus larges. Plus qu'un festival de cinéma, vues d'en face est donc réellement un lieu de discussion et de liberté d'être.

Vues d'en face arrive à présenter des films aux divers objectifs : non seulement de pays variés (voire un combat pour la diffusion du cinéma LGBT) mais aussi différentes manière d'exprimer son engagement. Sébastien Lifshitz, brillant réalisateur qui nous avait offert Les invisibles en 2012, nous présente Bambi. Comme à son habitude, il mêle l'interview de Bambi, célèbre travesti des cabarets parisiens, et images d'archives pour donner un témoignage touchant sur les souffrances que font endurer les codes de la société. Ode au courage et à la liberté, Sébastien Lifshitz nous livre, une nouvelle fois, bien des choses à méditer.

A contrario, La naissance des pieuvres, drame flou et perturbant sur une adolescente de 15 ans amoureuse de la leader de l'équipe d'aquagym. L'héroïne aurait pu tomber amoureuse d'un homme, cela n'aurait rien changé au film. Peu engagé ou militant, La naissance des pieuvres relate plutôt un amour de jeunesse, un amour qui fait mal.

Toute cette diversité, cette recherche de différence et cette tolérance font réellement de vues d'en face un festival où les gens vivent comme ils sont, sans tabous ni préjugés.

- Emma Pellegrino

RETOURS SUR LE FESTIVAL DE CINÉMA D'ALÈS ITINÉRANCES

Qu'il est frustrant d'être en pleine révisions de ses partiels lorsque se tient dans votre ville l'un des plus gros événements culturels de votre région, quand durant dix jours, Alès, la sous-préfecture du Gard vit au rythme d'Itinérances, l'un des meilleurs festivals de cinéma du pays ! Pour sa trente-deuxième édition, Itinérances a accueilli du 28 mars au 06 avril quarante-sept mille festivaliers. Entre deux révisions, j'étais des leurs. Retour sur dix jours de festival intenses.



DR

Si Itinérances compte plusieurs rendez-vous qu'attendent toute l'année durant les habitués, l'un des moments les plus courus du festival demeure la compétition de courts-métrages, qui sont au cinéma ce que la nouvelle est à la littérature : une porte sur l'idée et l'expérimentation. Cette année, une fois encore, le choix était difficile pour le public, invité à se prononcer sur son film préféré, tant la qualité et la diversité étaient au rendez-vous. Dur de se prononcer en effet entre l'hilarant « Peuple de Mylonesse, pleurons la Reine Naphus » d'Éric le Roch ou le dérangeant mais non moins réussi « Skin » de Cédric Prévost ! Le choix du jury s'est porté sur « Où je mets ma pudeur » de Sébastien Bailly avec Hafsia Herzi qu'on avait déjà pu voir l'année passée sur les écrans d'Itinérances en tant que personnage principal du beau film « Le Sac de Farine » de Kadija Leclere. Dans « Où je mets ma pudeur » une étudiante en histoire de l'Art doit retirer son hijab lors d'un examen oral sur La Grande Odalisque d'Ingres. Outre les couleurs et la qualité de l'image du court-métrage, c'est sans doute la manière dont le sujet est traité, sans tomber dans les clichés ou les stéréotypes douteux d'une France schizophrène du port du voile, qui a séduit le jury. Un court-métrage audacieux, porté par le décor du Musée du Louvre et par le jeu de ses acteurs, qui mérite amplement son prix.

Mais ce n'est pas Hafsia Herzi qui a obtenu le prix Bernadette Lafont de la meilleure comédienne. Le prix, créé en hommage à la très regrettée actrice cévenole et ancienne invitée du festival, a été remis à Agathe Schencker, pour son jeu poignant dans « Canada » de Sophie Thouvenin et Nicolas Leborgne. Elle y interprète la copine d'un prisonnier contrainte à la prostitution pour protéger son amoureux des coups d'autres prisonniers, aux ordres de sa maquerelle. Un prix amplement mérité, pour un rôle difficile

à jouer. Itinérances, ce n'est pas que les courts-métrages, c'est aussi, entre autres, des avants-premières qui font du public les ambassadeurs des films qu'ils ont aimés. Voici quelques impressions sur celles qui m'ont marquées.

Gros coup de cœur tout d'abord pour le film islandais « Of Horses and Men » de Benedikt Erlingsson, qui n'a hélas pas encore à cette heure de date de sortie française officiellement arrêtée. Cela n'enlève en rien le prestige de cette comédie sur les rapports qu'entretiennent les hommes et les femmes d'Islande avec les chevaux, qu'ils leur appartiennent ou qu'ils soient sauvages. En présentant son film, son producteur, qui est aussi son réalisateur, Fridrik Thor Fridriksson nous prévient : « Les animaux n'ont pas été blessés durant le tournage. Pour ce qui est de nos personnages, on ne peut pas vous le confirmer. ». Dans les magnifiques et reculés paysages islandais, les relations humaines se tissent et se nouent autour des chevaux, pour le meilleur comme pour le pire.

Si vous aimez le sang et la vengeance, « Blue ruin » de Jeremy Saulnier, qui sortira ce neuf juillet, peut devenir votre film culte : ou comment un homme brisé par le meurtre de ses parents décide de tuer l'assassin, dont les proches décident à leur tour de se venger. Et si l'embrouille entre les deux familles était plus profonde que ce que notre vengeur solitaire ne le pensait ? Dans le cadre de sa carte blanche à Agnès b., que beaucoup d'entre vous connaissent comme styliste, son dernier film « Je m'appelle Hmmm... », un road-movie qui s'attaque au sujet de l'inceste, était projeté en avant-première. Céline, onze ans, profite d'une sortie scolaire pour s'échapper de son père incestueux en montant dans le camion d'un routier écossais. Un scénario sombre mais prometteur, conforté par le jeu des acteurs, parmi lesquels on retrouve Sylvie Testud et Jacques Bonnaffé. Les fashion victims comme les cinéphiles peuvent donc maintenant trouver leur compte dans l'œuvre d'Agnès b. !

Un festival digne de ce nom ne serait pas un festival sans avant-première surprise, et Itinérances a mis la barre haute cette année avec « Dans la cour » de Pierre Salvadori. On y retrouve, tous deux en grande forme, Catherine Deneuve, en co-propriétaire d'un immeuble parisien, et Gustave Kervern, venu sur le festival, en concierge intérimaire toxico. Tout semble les opposer et c'est pourtant l'incompréhension de leur entourage qui va les unir dans une amitié sincère. Un film drôle et émouvant, toujours dans les salles à l'heure de la sortie de ce numéro. Enfin le dernier film inédit projeté à Itinérances, la comédie sociale franco-roumaine, « Des escargots et des hommes », de Tudor Giurgiu, frappe par l'humour et l'intelligence par laquelle le sujet est traité. Si le titre rappelle John Steinbeck, c'est sans doute parce que, comme dans un roman de l'écrivain californien, les hommes sont décrits face au monde qui bouge autour d'eux, au cœur de leurs sentiments et des relations qui les unissent les uns aux autres. Ici, des ouvriers roumains doivent s'unir pour contrer la menace de la fermeture de leur usine, rachetée par des Français désireux d'en faire un élevage d'escargots. Et si la meilleure des solutions, quitte à se fâcher avec leurs compagnes, était de vendre leur sperme à un institut américain de procréation médicalement assistée ? Un beau coup de cœur du festival, à une heure où le sujet des luttes sociales sont d'actualité.

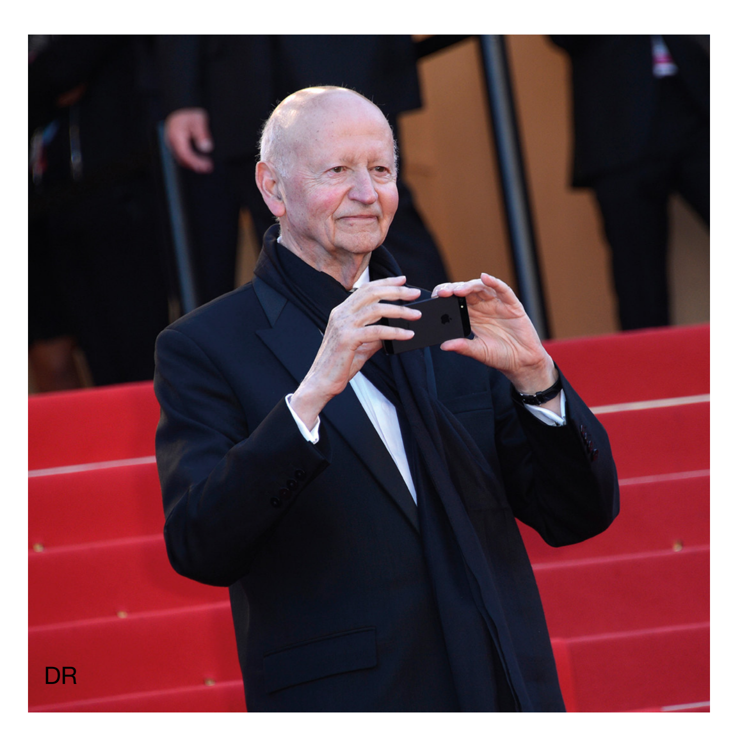
On retrouve la lutte dans le combat écolo que mènent les trois « terroristes verts » de « Night Moves », film de Kelly Reichardt projeté en avant-première, qui décident de faire sauter un barrage, sans se douter que leur plan nocturne conduirait à la mort d'un promeneur. On suit les préparatifs, et le retour à la vie normale des activistes. Le militantisme doit-il se radicaliser ? Jusqu'où peut-on aller pour défendre ses idées ? Un film fort, puissant, comme on les aime, qui nous amène, dès que le générique commence à défiler, à nous poser des questions sur l'engagement. Hélas, je n'ai pas pu parler de tout, comme de « Framboise Sagan 2.0 », le cocktail culte des backstages ou la chaleur des salles de cinéma qui se remplissent. Pas assez de lignes pour vous parler de la carte blanche au chanteur Piers Faccini ou de la venue de Michel Gondry à qui le festival consacrait une rétrospective.

Mention finale spéciale au véritable festival dans le festival « la Méditerranée dans un fauteuil », qui chaque année propose une programmation de fictions et documentaires de qualité autour de cette mer riche d'Histoire. Merci à Julie pour le pass presse. Amies et amis du cinéma, rendez-vous l'année prochaine, pour la trente-troisième édition du festival Itinérances !

- Basile Imbert

GILLES JACOB, LE PRÉSIDENT

Mon nom est Gilles Jacob. Petit, je rêvais d'être capitaine de pompier. Ado, j'ai été projectionniste au festival de Cannes, c'est moi qui passais les films en tombant amoureux des belles actrices dans ce palais où l'on célèbre les réalisateurs du monde entier. Voilà comment se présente Gilles Jacob dans Une journée particulière, documentaire présenté à Cannes en 2012. Modeste, il omet ouvertement de dire qu'il est le Président de l'un des plus grands festivals cinématographiques du monde.


DR

Voilà, c'est fini. Après 36 années passées à Cannes, il s'est finalement décidé à quitter définitivement le festival. La 67e édition sera la dernière de celui qui a contribué à sa renommée. La Croisette doit énormément à Gilles Jacob. Il a fait d'un petit festival un événement cinématographique majeur, d'une ville d'Alpes-Maritimes le centre du monde pendant 15 jours, chaque année en mai. Il a fait construire un nouveau palais, qu'il trouve d'ailleurs lui-même « laid ». Il a réussi la combinaison des quatre piliers du festival que Thierry Frémaux rappelait encore lors de la dernière conférence de presse : glamour, auteurs, professionnels et presse. Et puis bien sûr, il a fait de Cannes un rendez-vous économique fondamental pour le cinéma avec le Marché du film.

Cette grande fête qu'est Cannes aujourd'hui, c'est grâce à lui. Paradoxalement, c'est cet homme de l'ombre, plutôt discret et modeste qui a bâti cet événement médiatique où les plus grandes stars se bousculent sur le tapis rouge. C'est lui que vous retrouvez en haut des marches, observant d'un regard malicieux le bal des égos qui se joue devant les photographes. Mais sa place ici est logique. C'est une personnalité du cinéma. Après une enfance difficile – juif, il a du se cacher pendant la guerre, on le retrouve régulièrement arpentant les couloirs de la cinémathèque à Paris. Khâgneux à Louis Le Grand, il crée la revue Raccords, qui publiera les premiers articles de François Truffaut. En 1964, il assiste à son premier festival de Cannes. Il intègre ensuite Cinéma 64, Les nouvelles littéraires en 1968 puis L'express en 1972. Il sera obligé de quitter la rédaction après une critique virulente d'Histoire d' O, que Jean-Jacques Servan Schreiber, fondateur de l'hebdomadaire, défend bec et ongles. Il présente alors Le Masque et la plume sur France 3 puis il est nommé délégué général du Festival en 1977.

Il doit visionner un nombre impressionnant de films et valider la sélection officielle. Audacieux, il n'a pas peur de présenter Apocalypse Now en 79, malgré toutes les complications de son montage. Il crée la "Caméra d'Or" et l'autre grande compétition "Un certain regard". Son objectif est de mettre en avant les réalisateurs et les acteurs, Cannes devient alors une vitrine du cinéma mondial. Il permet aussi l'accroissement de la présence journalistique, ce qui offre une dimension internationale à la manifestation cinématographique. Vient alors la consécration en 2001 lorsqu'il est élu à la présidence du festival de Cannes. S'il n'a plus la charge de la sélection officielle, à laquelle il participe tout de même, c'est lui qui gère les relations avec les partenaires et qui fixe la ligne éditoriale.

Vous l'aurez compris, Gilles Jacob est lié au cinéma. Il écrit un film, en produit un autre, en réalise quelques-uns et apparaît dans plusieurs autres. Mais plus que cela, Gilles Jacob est lié à Cannes. Il a bâti pierre après pierre le festival. Il y a lié sa vie. Claude Lelouch décrivait Cannes comme « un escalier facile à monter… difficile à descendre ». Après avoir passé de nombreuses années en haut des marches, Gilles Jacob peut redescendre, lentement, la tête haute, en étant fier du travail accompli.

- Philippe Husson

DANS LA COUR



Wild Bunch Distribution

Une bonne comédie avec une Catherine Deneuve impériale et un Gustave Kervern au sommet.

Antoine est un chanteur qui ne trouve plus goût à la vie. Il a des petites tendances dépressives et il est plutôt bien porté sur la boisson. Au chômage, il trouve un job de gardien d'immeuble. C'est par ce prisme que l'on observe différentes vies, que différents portraits sont réalisés. C'est ainsi que née la relation entre Antoine et Mathilde, maniaco-dépressive et délicieusement folle. Intelligemment le film traite de la dépression quotidienne, qu'elle soit plus ou moins grave et du sentiment de solitude que peut entraîner le quotidien. Il aborde les problèmes de M. Toutlemonde, qui se focalise sur un petit quelque chose de stupide pour changer sa routine. Il fait cela habilement, de manière subtile et avec beaucoup d'humour. Mais sa grande force est de mêler à cet humour de chaque instant un zeste de dramatique. On ne fait pas que rire de ce problème, on est aussi ému car on voit qu'il touche énormément de personnes, de manière de plus ou moins prononcée. Et puis bien sûr, même si les personnages sont caricaturaux pour nous amuser, on se retrouve par moments chez eux (ce qui peut être assez inquiétant !).

Derrière cette comédie, se cache aussi un film plein de références cinématographiques. On retrouve derrière ce couple étonnant Deneuve-Kervern celui de Fenêtre sur cour, avec Grace Kelly et James Stewartt. Dans le film d'Hitchcock c'est pour l'enquête que l'on observe l'immeuble. Ici on observe aussi le fonctionnement et le quotidien des habitants mais d'un œil plus sociologique. L'autre grande référence vient du personnage de Mathilde. Elle est obnubilée par la fissure qui orne le mur de son appartement. Et dans Répulsion, de Roman Polanski toujours avec Deneuve, elle devenait totalement folle à cause d'une fissure. Sauf qu'ici on en rigole alors que dans Répulsion, cela prend un tour psychologique bien plus déstabilisant. Que dire justement du duo improbable Kervern-Deneuve. Entre celui qui vient de Groland, qui a tout de l'apparence clichée du cinquantenaire gauchiste et celle que l'on considère comme la grande dame du cinéma français, symbole mythique de l'élégance à la française, se lie une complicité étonnante. Ils sont tous les deux impeccables dans leurs rôles et épaulés par une très bonne flopée de seconds rôles.

Dans la cour s'inscrit dans la lignée des bonnes comédies française, à la réalisation classique mais propre et aux dialogues jubilatoires. Elle n'est pas exempt de tout reproche, ce n'est évidemment pas le film de l'année mais avec ce film une chose est sûre : le cinéma français va bien.

- Philippe Husson

MY SWEET PEPPER LAND
IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'EST


DR

Saddam Hussein est tombé. Les résistants ont pris le pouvoir et tentent de reconstruire le pays.

Dans une cour emplie d'un soleil cauchemardesque, un militaire prononce quelques mots sur la justice à des hommes aux allures de rois du pétrole, assis sur des chaises en plastique. En guise de clôture à son discours, un corps titubant arrive, les yeux bandés de noir et entouré par deux soldats. Il doit être pendu mais la potence n'est même pas installée. Une fois les réprimandes passées et le nœud du pendu effectué, le coupable monte sur l'urne des élections faisant office d'estrade et la corde se ressert autour de son cou. Mais ses pieds touchent le sol et la corde rompt. Alors, inlassablement, les soldats vont renouer le nœud, remettre en place l'estrade et tenter de tuer l'accusé à nouveau.
Un des spectateurs assiste à cela avec un air de réprimande et le lendemain, annonce que la révolution étant finie, il n'a plus rien à faire ici : il démissionne. Baran retourne donc chez sa mère mais craque au bout de quelques jours, lassé des entretiens organisés par cette dernière dans l'espoir qu'il trouve une femme. Il reprend donc du service et se retrouve commissaire dans un village où les règles sont régies par une bande qui sévit depuis des années. Dès son arrivée le chef Aziz Aga propose de le prendre sous son aile mais Baran n'accepte pas. Il n'est pas le seul résistant, quelqu'un d'autre refuse ces lois ancestrales : la nouvelle institutrice, Govend, belle femme cultivée aux valeurs profondes. Alors, tous deux vont lutter pour sauver le village de cette mafia.

My sweet pepper land commence par un cynisme à mourir, mêlant à l'absurdité un engagement marqué de la part du réalisateur. L'image est forte : ce dîner-spectacle assassin avec pour excuse la démocratie à construire choque. Mais plus qu'une simple anecdote, cette scène dénonce un manque d'Etat et de justice flagrante en Irak. En contraste et de manière parfaitement orchestré, le retour au foyer de Baran adoucit l'histoire et nous apaise. Cette mère, extrêmement touchante avec son fils, est un magnifique portrait des relations parents-enfants. Plus léger, le spectateur tend à nouveau les oreilles, un peu maso, pour se replonger dans les abysses tortueuses du film. Malheureusement il va vite déchanter. Ensuite, l'histoire continue et le film, lui se dégrade. Notre beau résistant et l'institutrice se plaisent. Ils vivent les mêmes choses, partagent les mêmes goûts et ont des valeurs similaires. Ils vont


DR

se chercher, paraîtrons se trouver pour finalement s'écarter. Dès lors, plus aucune surprise, tout paraît déjà vu : il était une fois, un prince et une princesse. Bien trop niais, le film engagé prend des allures de comédie à l'eau de rose.

Pourtant, il y avait de bonnes intentions à la base. Les chapeaux de cowboys et l'ambiance «il était une fois dans l'ouest» auraient été une bonne manière de prendre du recul face à la situation des kurdes tout en gardant un certain humour. Mais ce filon n'a pas été assez exploité : l'influence tourne à la pâle parodie, n'exprimant plus rien, sans fond, ni intérêt.
L'accessoiriste aura bien profité du budget (2 600 000 euros) pour vêtir ses personnages de beaux atours, donner un étui d'instrument super design et des sacs de voyage ultra tendance. Sauf qu'autour de toutes ces merveilles, les maisons n'ont pas de fenêtres, le mode de vie est plutôt pauvre et loin de la ville. Alors pourquoi ? L'esthétisme n'a rien à y voir puisque toute la beauté du film réside dans la nature. Dans ces paysages abrupts, rocailleux, vastes et enivrants. C'est là qu'est le point fort de my sweet pepper land. Cette nature est la véritable paix dans le film. C'est là que tout se passe, là que les femmes, des Lara Croft plus belles les unes que les autres d'ailleurs, résistent, là que l'on fuit et là que l'on aperçoit le village pour la première fois. Le lieu des émotions fortes. Cette sensation est magnifiée lorsque Govend joue de l'instrument local au creux des roches. Une mélodie profonde, mêlant finesse et passion dans un film aux traits trop grossiers.
Il faut donc vous attendre à 1h30 de superficialité. Les relations entre les personnages auraient pu être intéressantes si plus approfondies, les frères de l'actrice sont l'archétype de tant de relations familiales qu'ils auraient pu entraîner de belles réflexions. Mais le film n'est constitué que de cela : de bonnes idées survolées.
Des choix incompris, un scénario déjà vu et une originalité absente, My sweet pepper land est l'espoir d'un cinéma irakien plus présent mais n'en est aucunement la preuve.

- Emma Pellegrino

QU'EST CE QU'ON A FAIT AU BON DIEU ?
LE NOUVEAU BIENVENUE CHEZ LES CH'TIS ?

Le scénariste de Neuilly sa mère et le réalisateur de l'Élève Ducobu et des vacances de Ducobu, Philippe de Chauveron, revient sur le devant de la scène avec une nouvelle comédie : Qu'est ce qu'on a fait au bon dieu ? Cette comédie légère, au ton simple, traite en fait de problèmes sociaux comme le racisme ou la différence. Avec Christian Clavier, en papa gaulliste et conservateur, et Chantal Lauby, en maman poule dépressive, on partait déjà sur une bonne base.


DR

Claude et Marie sont donc les parents de quatre jolies filles, dont ils sont très fiers. Dans leur vie rangée et bourgeoise, le mariage de leurs filles devrait être un jour exquis. Pourtant il y a une ombre au tableau quand leur première fille décide d'épouser un juif. Déçus mais diplomates, les parents Verneuil ne se laissent pas abattre et applaudissent. Mais quand la deuxième épouse un arabe et la troisième un chinois, c'en est trop ! Tant bien que mal, ils essayent de faire abstraction. Mais quand les parents vont découvrir que Laure, leur dernière enfant chérie, et leur dernier espoir, est amoureuse d'un congolais, quelle sera leur réaction ? Facile : Mais qu'est-ce qu'on a fait au bon dieu ?

Auto-dérison convenue

A l'image de la bande annonce (qui dévoile déjà beaucoup de choses), l'humour est simple. Malgré un thème qui se veut sérieux, le film n'est pas très subtil. C'est l'idéal pour un divertissement familial. Cela part du principe qu'un film sur le racisme serait trop barbant, que les français veulent rire. Alors en veux-tu, en voilà, stéréotypes assumés et auto-dérision à gogo.

Mais parfois les rires des spectateurs dépassent la blague, elle-même. On rit parfois au dépend des acteurs plus qu'à leur plaisanterie. Bien qu'il y ait une belle brochette d'acteurs, le casting ne rend pas forcement très bien. On voit un Christian Clavier moins en forme, même s'il reste très drôle dans ce registre, et des jeunes acteurs pas très convaincants. Chantal Lauby reste très drôle dans son rôle de maman torturée. Elle essaye de faire au mieux quitte à faire n'importe quoi, ce qui nous fait franchement sourire.

On se laisse emporter dans l'histoire de cette famille qui a l'impression que le ciel lui tombe sur la tête.

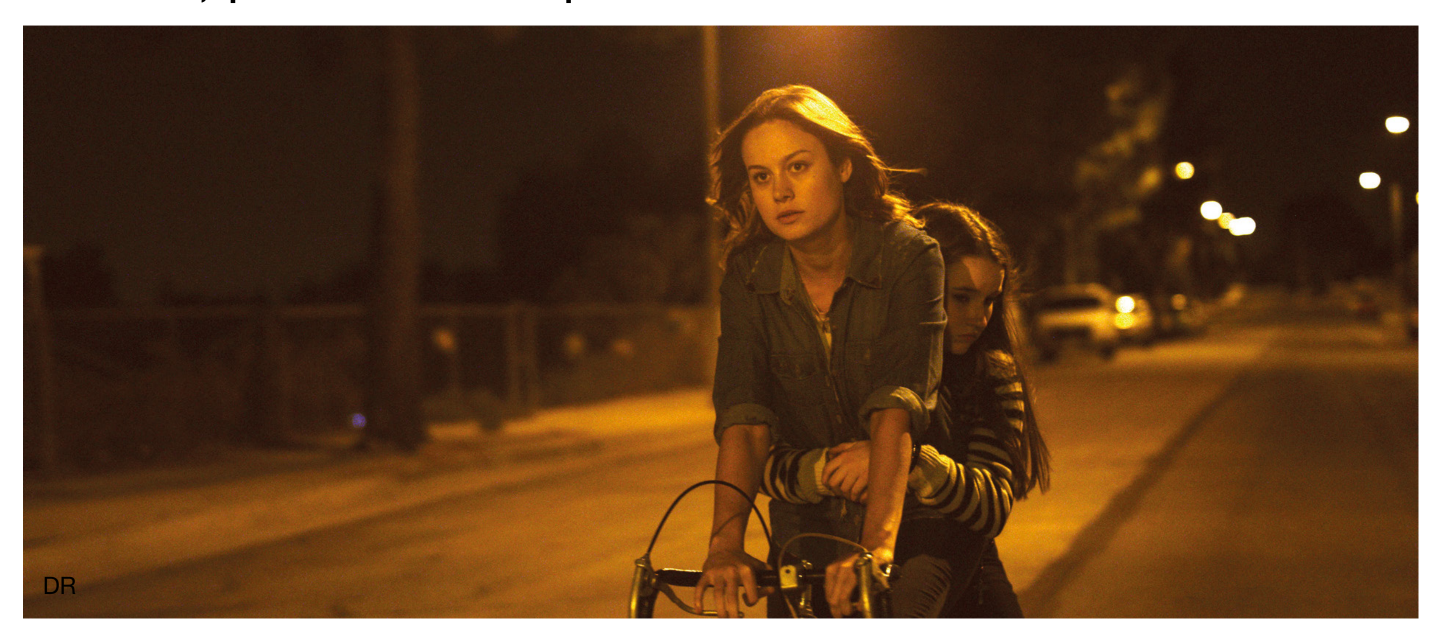
Structure simple et efficace

Certains diront que la réalisation n'est pas très originale et même plutôt simpliste, mais elle fonctionne ! Le film est en deux temps. D'abord, on voit les trois mariages en cinq minutes, cette ellipse se joue sur le visage de Christian Clavier et de Chantal Lauby, qui se désagrègent peu à peu. Ensuite va suivre tous les stéréotypes sur les différents peuples, cultures, les rites arabes, juifs ou chinois. Les français chrétiens en prennent aussi pour leur grades, pas de jaloux ! Ce sont les moments un peu creux du film. Les répliques sont dites sans trop de convictions, juste parce que niveau scénario il fallait montrer le racisme. Arrive ensuite le pivot, très bien huilé. On apprend la nouvelle pour Laure et son petit ami noir. Et pendant que les généralités sur les français et les « étrangers » font rage, on observe des plans d'accolades, de couples « mixtes » réussis et heureux ou des pieds noirs et blancs qui s'entrelacent sous la couette. Et puis sans surprise à la fin, on se sent mieux. C'est un film qui fait du bien, qui montre la tolérance après les généralités. Mais ce qui est intéressant ici, c'est que tous étaient racistes envers quelqu'un, et que c'est ça qui les a rassemblé et non le contraire ! Alors après Intouchables et les Ch'tis, les comédies aux stéréotypes assumés vont-elles toujours devenir cultes ? Qu'est-ce qu'on a fait au bon dieu ? a fait plus d'entrée qu'Intouchables à sa sortie, on risque donc d'en entendre encore parler !

- Anne-Flore Roulette

STATES OF GRACE
DE DESTIN CRETTON

Ayant été très bien accueilli par la critique où même l'Humanité disait : «[States of Grace],l'un des plus beaux films de ce printemps», States of Grace est un film indépendant réalisé par Destin Cretton. Nominé par le Festival du Cinéma Américain de Deauville et celui du Film de Locarno, le film a réussit à obtenir à ce dernier la mention spéciale du jury. Ce film nous livre un témoignage frappant d'un foyer pour enfants défavorisés, qui fait référence à l'expérience vécue du réalisateur.


DR

Grace s'occupe avec son compagnon et deux autres assistants d'un foyer d'enfants défavorisés et maltraités. Ce foyer n'est qu'un endroit de passage, où les adolescents ne restent que quelques mois, voire quelques années. Un jour, on confie au foyer une jeune fille qui ne peut plus vivre avec son père. Cette dernière va faire ressortir des émotions, des souvenirs que Grace avait enfouis bien profondément dans sa mémoire. Cette jeune fille fera écho à son propre vécu.

Ce film est mené tambour battant par l'incroyable Brie Larson, qui nous livre un spectacle magique. La sensibilité qu'elle dégage tout au long de ce film nous transperce. Elle arrive à capter quelque chose chez le spectateur, à lui faire vivre ce qu'elle est censée vivre. Les jeunes adolescents qui s'initient à l'écran sont superbes : un présence totale, un jeu parfait. Le scénario ne sert donc que de toile de fond et de cadre pour l'excellence de tous ces acteurs. Et même, en voyant le film, on en viendrait presque à se demander si ce n'est pas un documentaire que l'on est en train de voir. La réalisation assurée par Destin Cretton ne démérite pas, mais est quelque peu ennuyante sur certains aspects. Avec un cadrage parfois hésitant, le film marche cependant à merveille. Le spectateur à devant ses yeux, la sensibilité à l'américaine qui fait de ce film une histoire puissante et profonde. Les arrangements musicaux marchent bien et rendent une valeur ajoutée à ce film. Le scénario est quelque peu fouilli, mais je pense que le réalisateur a voulu nous montrer que le quotidien de ces enfants n'est jamais régulier : il peut toujours y avoir des événements inattendus. De plus, le film est conçu sur un schéma un peu particulier : le début et le même que la fin ce qui laisse supposer que le réalisateur a voulu faire passer un message. Que quoi que l'on fasse, ces enfants auront toujours leurs problèmes, mais le foyer est là pour leur amener un peu de réconfort, qu'ils se sentent bien, au moins le temps d'un instant. Cette vision très réelle, je suppose, de ces enfances maltraitées, réside dans l'expérience de ces foyers de Destin Cretton.

States of Grace est le film qu'il faut aller voir. Entre la sensibilité de Brie Larson et la brillance des jeunes acteurs, ce film nous offre une expérience auprès des enfants défavorisés et maltraités. Cet univers nous tend les bras tout au long du film, à tel point que l'on se le demande : ai-je vu un film ou un documentaire ?

- Thibaut Galis



CANNES 20
67e FESTIVAL DE CANNES
14–25 MAI
MAZE EST À CANNES !


CANNES.MAZEMAG.FR

FESTIVAL HALLUCINATIONS COLLECTIVES
PSYCHOTROPES CINÉMATOGRAPHIQUES


Le locataire - Roman Polanski

A l'ouverture de la porte du Comoedia, cinéma adoré des cinéphiles lyonnais, un souffle d'air chaud nous ébouriffe : la foule se presse, les tickets s'arrachent, le brouhaha insupporte, nous venons d'entrer dans un monde parallèle, celui du cinéma de genre. Le Festival Hallucinations Collectives, comme son nom l'indique, c'est cinq journées d'état second sur les écrans, dans les cerveaux et sur les rétines. Retour sur cette 7ème édition, aussi déroutante que sympathique.

L'édition précédente avait vu la présence de Nicolas Boukhrief, le remake du Salaire de la peur par Friedkin, le film maudit Possession de Andrzej Zulawski et Assassin(s) de Kassovitz. Ces découvertes ne donnaient qu'une envie : revenir au festival. Dans la continuité de l'Edition 2013 et de la fameuse « carte blanche » à un réalisateur, Pascal Laugier est venu présenter L'Exorciste 2 : l'Hérétique, Le Locataire de Roman Polanski, et Ces Garçons qui venaient du Brésil en deuxième partie de soirée. Pascal Laugier, c'est le jeune cinéaste et cinéphile du genre, intarissable sur des anecdotes plus croustillantes les unes que les autres. Il présente trois films « importants » avec lesquels il entretient des « relations particulières, ambigües ». Il commence par la copie VO non sous-titrée de l'Hérétique de John Boorman, une copie aussi possédée et abîmée que le film lui-même. Le lendemain, c'est au tour d'un film culte de Roman Polanski avec Le Locataire, qui pour Pascal Laugier est « un emblème de ce que c'est […] qu'un film fantastique totalement réussi ». Le dernier sera un film du réalisateur de la Planète des singes et de Papillon, contant les aventures d'un chasseur de nazis : Ces garçons qui venaient du Brésil de Schaffner, comme un bouquet final « rugueux, adulte et violent ».
En parallèle de cette carte blanche plutôt sombre, nous avions le choix entre les longs-métrages en compétition du festival et de beaux bijoux extraits du monde mystérieux où fantastique et épouvante se côtoient. Revenons sur quelques films de la compétition.

Aux yeux des vivants - Julien Maury et Alexandre Bustillo

Avant de partir en vacances, trois jeunes garçons décident de ne pas aller supporter un après-midi de cours en plus. Une clope vogue et un incendie de grange plus tard, ils se rendent dans un studio de cinéma abandonné ; évidemment, ils sont témoins


The Babadook - Jennifer Kent

d'un évènement qui les met dans une situation peu confortable. Si le monstre rappelle agréablement le personnage principal d'Insensibles de Juan Carlos Medina et que la présence d'Anne Marivin surprend, les personnages des jeunes sont tranchés et les acteurs débutants, le scénario est bancal et parfois facile ; ce qui aurait pu être un film remarquable tombe dans le slasher où l'histoire ne devient qu'une excuse à l'ultra-violence vue et revue.

The Babadook - Jennifer Kent

Les vitres craquèlent, la carrosserie se compresse dans la force du choc. Samuel n'a plus de père depuis 6 ans. Samuel fait des cauchemars. Il y a un monstre dans sa chambre, dans le placard, il en est persuadé. Jusqu'ici tout va bien. Mais un bouquin apparaît dans sa bibliothèque : Mister Babadook. La névrose atteint sa mère, Amélia. Une descente aux enfers commence et les gros plans sur les visages façon Requiem For A Dream de Darren Aronovsky se multiplient. Les qualités visuelles frappent tout de suite, les codes du genre sont maîtrisés : la peur est là, hantant les allées de nos sièges rouges. Si The Babadook aborde des sujets complexes avec finesse, Jennifer Kent se perd dans des références trop appuyées à Shining de Stanley Kubrick et son œuvre se désarticule complètement sur la fin. Un premier film à saluer quand même et qui plaira bien plus aux néophytes qu'aux initiés du genre.

The Double - Richard Ayoade

Métro-boulot-dodo, heures précises, régularité, pointage à l'entrée, ponctualité, assiduité ; Simon James, jeune solitaire et voyeur nocturne, personnifie cette routine et n'a que la malchance en guise de meilleure amie. Dès les premières minutes de son histoire, il coince son attaché-case entre deux portes du métro. A partir de là, c'est la fin des haricots. Il n'existe plus dans les registres, son badge n'est plus valable. Cet archétype du anti-héros verra son existence basculer à l'instant où son double devient le nouvel employé de la firme où il travaille. Ce double, qu'il est le seul à reconnaître, devient le favori du patron et des femmes, celui qui allie performance et connaissance, relationnel et intellect.
Richard Ayoade, après le décalé Submarine, nous offre une adaptation du « Double » de Dostoyevsky ; il choisit Jesse Eisenberg pour un double rôle qu'il interprète à la perfection, se sert d'anachronismes et de lumières jaunes pour créer des ambiances à la fois glauques et exquises. Une œuvre riche que nous aurions pu voir à Cannes cette année : il faudra


R100 – Hitoshi Matsumoto

attendre aout pour la voir et la revoir.

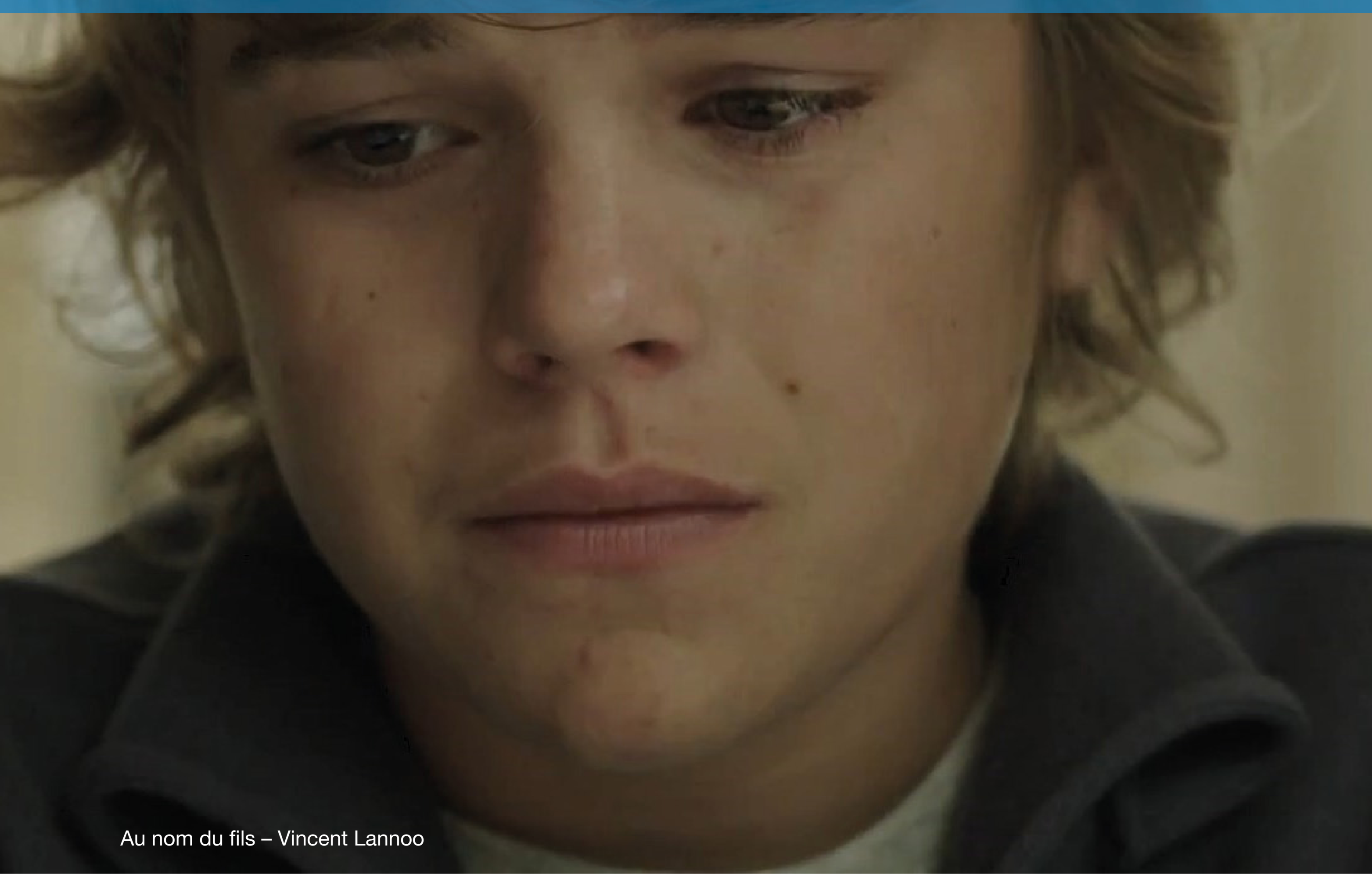
R100 – Hitoshi Matsumoto

R100, R100, R100 … il est vrai que le titre n'apportait au spectateur – ou du moins pour les moins nippons d'entre nous - se rendant à la représentation en aveugle, qu'un voile d'informations supplémentaire. Voile par la suite levé par l'agréable rédacteur en chef de MadMovies, nous expliquant la codification japonaise pour les niveaux de restrictions quant aux âges. Un film qui ne devrait être visionné que par les centenaires ? Un film déjà étrange avant qu'il n'ait commencé donc. Et il est vrai que le film ne fait par la suite que se complaire dans la profondeur d'un quasi-absurde hilarant, nous racontant l'histoire d'un cadre japonais moyen qui pour pimenter sa vie s'inscrit dans un club nommé « Bondage », se laissant passer à tabac par diverses « reines » à n'importe quels moments et lieux de sa vie. Mais bien évidemment, l'aventure va pour trop loin pour le personnage …

Sans ne jamais tomber dans un voyeurisme et sachant garder une certaine légèreté malgré une réalisation esthétique assez sombre, Histoshi a su parler sur grand écran d'un sujet délicat tout en rire et en sourire, finissant son œuvre de façon quasi-surréaliste, et n'hésitant par exemple pas à briser à de nombreuses reprises le 4° mur, ou encore à utiliser l'autodérision, pour le plus grand plaisir des spectateurs : une véritable onde de plaisir.

Au nom du fils – Vincent Lannoo

Elisabeth est mère de famille, catholique convaincue. Elle met sa foi au service des autres, anime une émission sur Radio espoir chrétien pour dialoguer avec des auditeurs « en perte de repères ». Sa famille décide d'héberger le Père Achille et s'engage dans toutes les actions pour reconstruire la paroisse. Après avoir annoncé dans l'émission radio de sa mère qu'il est amoureux du Père Achille et face à la réaction de sa mère, Jean-Charles se suicide avec le fusil de son père. La visite d'un camp d'entraînement extrémiste va être comme la pleine lune sur le loup-garou : à partir de cet instant, le personnage se transforme. Elisabeth oublie le doute, la compassion, l'écoute ou le pardon : elle entre dans une folie vengeresse dans le but d'éliminer les prêtres du diocèse accusés de pédophilie. Chaque homme n'est qu'un nom sur une liste. Il n'y a plus de dialogue, plus de justice, uniquement des armes et des munitions. Si le film du réalisateur belge est vendu comme une comédie fantastique et 100% humour noir, il met réellement mal à l'aise. Le cinéaste créé


Au nom du fils – Vincent Lannoo

un personnage réaliste de toute pièce, faisant en sorte qu'il nous soit familier ; ni excentricité, ni folie tarantinesque, juste de la froideur. Quand ce sont les éclats de rire et des applaudissements qui résonnent dans la salle lorsqu'un évêque est massacré froidement, cela pose question. « Un film qui réveille des pulsions » d'après son réalisateur mais Au nom du fils se perd dans ses partis pris, frôle le manichéisme et joue avec le feu. Heureusement, Vincent Lannoo avait amené des chocolats pour nous aider à encaisser la baffe.
Seulement un complexe cinéma distribue le film à Paris : pourtant récompensé en Belgique, le film et son affiche connaissent une véritable censure, il va falloir fouiller un peu pour le dénicher. Un film à voir mais à ne surtout pas prendre au premier degré.

Une compétition de long-métrages passionnante et surprenante. Les sujets abordés sont nombreux, intéressants, déroutants et tellement inhabituels que cette sélection est un plaisir pur. Après le triomphe de The Sound Barbarian Studio en 2013, c'est The Double qui obtient le prix cette année.

Aux Hallu', les séances sont quasi-pleines à chaque fois, le public féminin est de plus en plus présent. Les spectateurs se souviendront des présentations de Fausto Fasulo, rédacteur en chef de Mad Movies, de la passion frénétique de Pascal Laugier ou encore de l'effervescence des débats après le film Au Nom du Fils etc.

Un festival de films alternatifs, de films étranges, de films « maudits ». Du frisson, de l'hallucination mais surtout de la rencontre. Celle de simples spectateurs, de journalistes, de spécialistes. De la discussion à la délectation de muffins de la cafétéria d'à côté, de la panique générale à l'accès aux salles, de l'admiration d'affiches miniatures du festival collées sur les vitres tous ensemble aux dernières secondes de lumière dans la salle où on entend notre voisin dire qu'il a peur d'avoir peur, les choses se font ensemble. Retrouver toujours les mêmes têtes, ces « marathoniens » du festival, qui te disent avec des cernes inimaginables qu'ils en sont à leur 5ème film de la journée et être au milieu de ce public cinéphile, geek, sanguin, no-life, professionnel du t-shirt collector ou tout simplement cool, c'est peut-être ça la vraie force d'Hallucinations Collectives.

- Benoit Michaely et Victor Jayet--Besnard

LES CINÉ-CRITIQUES D'AVRIL

Comme prévu, ce mois d'avril n'aura pas été très riche sur nos écrans. A coté d'un Tom à la ferme (de Xavier Dolan, critiqué le mois dernier sur Maze) où il aura fallu courir après les petites salles de cinéma pour le voir ou encore de Nebraska qui avait été nominé aux Oscars, nous avons eu un film d'animation, un péplum et un blockbuster, mais pas beaucoup plus. Retour sur ces trois films du mois.



RIO 2 (SORTI LE 09/04)

Suite des aventures de Blu, Perla et leur famille d'aras bleus, les derniers oiseaux de leur espèce ! Alors que leurs propriétaires tournent un reportage en Amazonie, ils découvrent que leurs oiseaux ne sont justement peut être pas les derniers. Toute la famille de Blu va alors partir à leur recherche, mais c'est sans compter sur Hector, le méchant perroquet au désir de vengeance et sur les humains qui déforestent l'Amazonie. Dans la veine du premier, Rio 2 n'est pas du réchauffé. Des oiseaux, du fun, des chansons et toujours de la samba brésilienne, la recette est là. Et il y a même un petit plus, le nouveau personnage qu'est la grenouille venimeuse, Gabi, qui forme avec Hector un couple à l'amour impossible très inspiré de Shakespeare, d'un fun presque digne des scènes avec Scrat dans l'Age De Glace (du même studio Blue Sky). Rio 2 est un film d'animation amusant qui reste assez original et bénéficie d'une 3D correcte. Et pour ceux qui le regarderaient en VO, sachez que vous pourrez reconnaître les voix de Will.I.Am en Pedro l'oiseau imprésario, chanteur et directeur du club de samba, de Jesse Eisenberg sur Blu, de Anne Hathaway en Jewel ou encore de Jamie Foxx en Nico. Bref, de quoi rire et passer un bon moment !



NOÉ (SORTI LE 09/04)

C'est bien évidemment l'histoire de l'arche de Noé, l'un des descendants direct d'Adam. Alors que les hommes détruisent la Terre et ne vivent que de violence, Dieu annonce à Noé qu'il va détruire la Terre, la laver de tous les hommes par l'eau. Noé va alors être chargé de construire une arche pour un couple de chaque espèce animale et aussi pour sa famille, afin de repeupler la Terre une fois le déluge passé. Mais Noé ne va pas pas entendre les choses comme ça, devant l'horreur des hommes, il va refuser que ses fils puissent redonner vie à l'humanité. Mais jusqu'où ? Autant Russel Crowe (qui joue Noé) voulait que le Pape voit ce film pour sa dimension biblique, autant Darren Aronofsky (Requiem For A Dream, Black Swann, Pi,...) a réussi à réaliser un pur péplum avec sa bonne dose d'action typé d'un blockbuster américain. On en oublie vraiment que l'histoire est de base religieuse, même si elle la met bien en scène et en explique bien toutes les origines et descendances. Noé rassemble aussi un bon casting, avec Russel Crowe dans le rôle-titre, on retrouve un peu ses airs de Gladiator. Il est entouré de Jennifer Connelly (Un homme d'exception, Requiem For A Dream), Logan Lerman (Percy Jackson, Le Monde de Charlie), celle que vous connaissez tous Emma Watson (Harry Potter, The Bling Ring) et l'indétrônable Anthony Hopkins. Malgré quelques longueurs sur la fin, Noé nous présente une belle esthétique du film biblique tout en étant un bon divertissement.



DIVERGENTE (SORTI LE 09/04)

Dans un genre de dictature, la société est divisée en cinq factions (Érudits, Fraternels, Audacieux, Altruistes et Sincères). Beatrice Prior, une jeune fille de la faction Altruiste, découvre qu'elle est une divergente et peut ainsi choisir la faction qu'elle désire tout en gardant son statut secret, les cas divergents étant traqués par le gouvernement. Elle décide alors de rejoindre les Audacieux, malgré le danger qu'elle va devoir affronter dans cette faction brutale... Adapté des romans de Veronica Roth, Divergente a quand même un scénario bien élaboré et une bonne dynamique, fait pour avoir ses suites à l'écran, et aborde des sujets qui marchent, tels que la dictature et la division de la société. Mais, comme souvent, ces sujets ne sont pas assez poussés, on s'éloigne un peu des romans afin de coller aux films pour ados avec sa dose de romance et son manque de profondeur. Avec un casting de quasi-inconnus dans les rôles principaux (Shailene Woodley qu'on avait vu dans The Descendants de George Clooney ; Theo James ; etc) on comprend bien que ce film a voulu propulser des jeunes au rang des stars, un peu comme une certaine Jennifer Lawrence… Malgré tout, Divergente est un film de science-fiction et d'action avec du potentiel mais pas aussi spectaculaire et entraînant que la mythique série des Hunger Games avec qui on ne peut que faire la comparaison tant les sujets sont proches.

Mai est par contre bien plus prometteur que ce mois d'avril. En effet il y aura le Disney du coté des méchants avec Maléfique, jouée par Angelina Jolie, mais aussi le grand retour des X-Men dans Days Of Future Past avec son casting de folie (regroupant les anciens et les nouveaux X-Men), sans oublier Godzilla qui envahira à nouveaux nos écrans. Cannes oblige, le film qui fait l'ouverture du festival, Grace de Monaco avec Nicole Kidman.

- Laurie Montagner

Littérature



À LA RENCONTRE DE CAT CLARKE

Cat Clarke est une auteur britanique qui aime lire et écrire depuis longtemps. Depuis 2011, elle a publié quatre romans de Young-Adult, dont trois sont actuellement disponibles en France : Confusion, Cruelles et Revanche. Pour Maze, elle a accepté de revenir sur ses deux derniers romans, dont A Kiss In The Dark qui vient tout juste de paraître au Royaume-Uni.


DR

Revanche nous raconte l'histoire de Jem Halliday. Son meilleur ami, Kai, s'est suicidé à cause d'une vidéo postée sur internet, où il était en compagnie d'un autre garçon. Jem est donc décidée à retrouver les responsables de sa mort et de se venger...

Dans A Kiss In The Dark, nous entrons dans la vie d'Alex et de Kate. Une histoire de premier amour qui pourrait sembler banale, mais un des deux personnages cache un secret qui menace de ruiner leur relation...

Alors, où êtes-vous en ce moment ?

Malheureusement, je suis dans le bus. Je vais dîner !

Revanche est un livre très intense. Comment en avez-vous eu l'idée ?

L'idée de Revanche est venue d'un reportage sur un jeune garçon, Tyler Clementi, qui s'est suicidé après que son homosexualité soit révélée en ligne. Le suicide et les tentatives de suicide sont bien trop courants parmi les jeunes LGBT. Je voulais explorer ce thème et montrer qu'heureusement, le suicide n'est pas la réponse. Peu importe à quel point les choses semblent mauvaises, ça s'améliore.

Savez-vous si ce livre a aidé des lecteurs à se sentir mieux par rapport à eux-mêmes ?

J'ai reçu un grand nombre de mails d'adolescents, me disant que le livre les a fait réfléchir à deux fois quand ils se sont sentis suicidaires. Heureusement, le livre montre aussi bien l'impact sur les personnes laissées derrière que la tragédie d'une vie perdue si jeune.

Est-ce pour cette raison que vous avez commencé le livre après la mort de Kai ?

Je savais que le livre allait être sur le chagrin et la vengance donc j'allais commencer le livre après la mort de Kai. J'aime la façon dont le lecteur apprend quand même à le connaître à travers les lettres qu'il laisse à Jem. Même s'il est mort, il est un personnage important du livre.

Oui, c'est un de mes personages préférés... Je ne crois pas avoir aimé un personnage de livre autant que lui !

Merci beaucoup ! Je suis très heureuse que tu aimes Kai.

Saviez-vous dès le début quelle histoire vous vouliez écrire ? Saviez-vous déjà la fin du livre ?

J'avais une assez bonne idée de l'histoire que je voulais raconter. En revanche je ne pars jamais avec un plan approfondi, ce qui veut dire que je peux être

flexible quand les personnages me surprennent (ils le font souvent !). Je connaissais aussi la fin, mais au moment de l'écrire j'ai eu des doutes. Je n'étais pas sûre de la direction dans laquelle ça allait mais dès que les mots ont été posés, je savais que j'avais la bonne fin pour l'histoire de Jem.

En France, votre nouveau livre A Kiss In The Dark sera publié en juin. Que pouvez-vous nous en dire ?

C'est une romance ! Je pense que c'est un peu différent des mes autres livres - d'une bonne façon, heureusement. Qu'est-ce que je peux dire d'autre sans spoiler ? Il se déroule à Edinbourg, ma ville natale. Il y a une narration avec deux points de vue, ce qui est quelque chose que je n'ai jamais fait auparavant. Je pense que c'est tout ce que je peux dire pour l'instant.

Pourquoi avez-vous choisi d'écrire avec deux points de vue ? Était-ce difficile pour vous ?

Ce n'était pas vraiment une décision consciente. Une histoire dans les journaux m'a initialement donnée l'idée pour le livre et j'ai senti qu'on aurait à voir les deux côtés de l'histoire. C'est la première fois que j'essaie d'écrire avec deux points de vue et j'ai beaucoup aimé, bien que ça ait été un challenge. En voyant les réponses des lecteurs, je ne peux pas m'empêcher de me demander ce qu'ils auraient pensé d'Alex et Kate si ils l'avaient lu uniquement du point de vue de Kate.

Je pense que le livre aurait été très différent, mais je pense que ce que vous avez fait est une bonne chose. Dans le livre, vous expliquez le secret au lecteur dès le début. Était-ce votre choix de ne pas l'écrire sur la quatrième de couverture et de garder le futur lecteur dans l'ignorance de ce qui est la chose la plus importante du livre, même si il va l'apprendre dès qu'il commencera à lire ?

J'en ai parlé avec mon éditeur et nous nous sommes tous les deux mis d'accord. Nous voulions que les lecteurs entrent dans le livre l'esprit ouvert, sans idées préconçues. D'une certaine manière, cela met le lecteur dans la même position qu'un des personnages, dans le sens où vous ignorez le secret de l'autre personnage.

Pensez-vous que quelque chose a changé dans votre écriture ou dans votre manière d'écrire depuis la publication de votre premier livre ?

Je pense que mon écriture s'est probablement améliorée depuis l'écriture de mon premier libre. C'est comme tout - faire du sport ou d'un instrument de musique, vous vous améliorez avec la pratique. Je lis aussi plus que quand j'ai commencé à écrire Confusion et je pense que ça aide aussi.

Êtes-vous déjà en train d'écrire un autre livre ? Quels sont vos projets pour l'avenir ?

J'ai déjà terminé mon prochain livre. C'est un thriller psychologique nommé Safe & Soud, et c'était tellement amusant à écrire. Il sera publié l'année prochaine au Royaume-Uni et en France aussi (je pense). Je travaille aussi sur un autre projet très différent... Mais je ne peux rien en dire maintenant. Désolée !

Ce sont de bonnes nouvelles ! Une dernière chose pour terminer cette interview... Pouvez vous donner aux futurs lecteurs cinq raisons de ne pas lire vos livres ?

Ha ! Et bien...

1. Il n'y a pas de vampires.
2. Il peuvent vous faire pleurer. Pleurer peut vous donner une migraine.
3. Il y a des jurons dedans. Jurer est vilain.
4. Il y a des scènes de sexe. Vous pouvez rougir.
5. Vous pouvez être si absorbés en lisant un de mes livres en marchant dans la rue que vous oubliez de regarder des deux côtés avant de traverser la route et vous êtes écrasés par un bus. Lire est dangereux !

- Par Clémentine Coquio-Lebresne

UNE PRINCESSE CLASSIQUE
LA BELLE ET LA BÊTE DE MADAME DE VILLENEUVE

Le mois prochain, le film La Belle et la Bête de Christophe Gans, avec Léa Seydoux dans les robes d'une des plus célèbres princesses de contes de fées, sortira en DVD. Un conte universel qui a marqué notre histoire cinématographique bien plus que littéraire. La Belle reste dans notre imaginaire collectif sous les traits de Josette Day dans le film de Cocteau ou de la princesse brune de Disney. Cependant, avant d'être sur nos écrans La Belle et la Bête est d'encre. Retour sur l'origine méconnue d'un conte populaire.


Josette Day et Jean Marais dans le film de Jean Cocteau, 1946

Madame de Villeneuve, une romancière de l'ombre.

Née Gabrielle-Suzanne Barbot à La Rochelle en 1685, Madame de Villeneuve est celle qui composa, au XVIIIème siècle, la première version moderne de La Belle et la Bête. De sa vie, on sait très peu de choses hormis qu'elle fut mariée au seigneur de Villeneuve avec lequel elle eut une fille, Marie Louise Suzanne. Elle se lance dans l'écriture assez tard : son premier livre, Le Phœnix conjugal, nouvelle du temps, est publié en 1734 alors qu'elle a quarante-neuf ans. La plupart de ses romans sont parus anonymement, signés "par Madame de V***" voire même "par M. D. V***". Ses ouvrages comme La jeune Américaine et les contes marins (1740) ou La jardinière de Vincennes (1753) comptent parmi les plus célèbres.

La véritable histoire

Le conte la Belle et la Bête apparaît pour la première fois en France dans le livre de Gabrielle-Suzanne de Villeneuve, La jeune Américaine et les contes marins. Cependant, c'est la version abrégée de Madame Leprince de Beaumont qui, publiée à Londres en 1756, connaît réellement le succès. Intéressons-nous alors à la version originale de cette histoire d'amour hors du commun.

Comme tous les contes de fées, l'histoire de La Belle et la Bête commence aussi mal qu'elle finit bien. Un marchand qui a fait fortune grâce à ses navires de commerce perd du jour au lendemain toute sa richesse. Par conséquent, lui, ses six fils et ses six filles, doivent quitter la ville et ses amusements pour la vie rustique de la campagne. Ce changement est violent, notamment pour les filles de ce marchand ; en effet, imaginez-vous déménager du centre de Paris au fin fond de l'Auvergne ou du Limousin. Et bien, c'est plus ou moins ce que ces demoiselles ont vécu. Cependant, l'une d'entre elles, évidemment la plus jeune et la plus jolie, se démarque par sa force morale face à la crise et son caractère doux et attentif. Bien sûr, il s'agit de notre héroïne, on l'appelle la

Belle, son père l'aime plus que tout, ses frères l'entourent et ses sœurs en sont jalouses. Tout bascule (encore) et l'espoir renaît lorsque l'un des bateaux du marchand est retrouvé. Seulement, le voyage de l'homme à la ville est inutile et c'est lors de son trajet de retour qu'il pénètre le somptueux palais de la Bête. Le marchand est accueilli avec hospitalité et personne ne se montre jusqu'à ce qu'il cueille sans autorisation une rose pour sa chère fille, la Belle. Le monstre apparaît alors et donne à l'homme un mois pour convaincre l'une de ses filles de venir de son plein gré ou revenir seul et mourir. Bien sûr, seule la Belle accepte ce sacrifice pour son père et elle rejoint la demeure de la Bête. Elle vit sans manquer de rien, entourée de petits animaux et de belles robes, et son hôte se montre chaque soir à l'heure du repas, posant toujours, avec tact et délicatesse, la même question : "Voulez-vous que je couche avec vous ?". La réponse de la Belle est toujours négative d'autant plus que la jeune fille est tombée amoureuse d'un très beau et mystérieux jeune homme qui lui demande, en rêves, de le libérer de sa prison. Au bout d'un certain temps, la Belle souhaite revoir sa famille, la créature accepte de la laisser partir deux mois. Les semaines s'écoulent et la jeune fille réussit finalement a quitter sa famille, avec quelques jours de retard, elle retrouve la Bête presque morte de chagrin, se rend compte qu'elle tient à elle et va accepter de passer la nuit avec le monstre qui sera transformé comme par magie en prince charmant au petit matin.

Finalement, le conte se termine sur un long dénouement sur le mode «Mariage de Figaro». La Belle est aussi une princesse, fille biologique du roi de l'Île heureuse et d'une fée. Le mariage des deux tourtereaux (également cousins germains) est célébré en présence de toute la famille, y compris la famille adoptive de la Belle. On pleure, on s'enlace. Enfin, vous connaissez le Happy End.

La Belle, la plus parfaite des princesses ?

«Une beauté parfaite ornait sa jeunesse, une égalité d'humeur le rendait adorable.» Ainsi est présentée, dans la première partie de l'œuvre, la Belle. A la fin du conte, le lecteur apprendra, sans surprise, qu'elle est en fait mi-princesse mi-fée. Mais alors, la Belle serait-elle l'incarnation de la perfection ? La princesse que toutes les petites filles rêvent de devenir ?

D'abord, critère essentiel, elle est jeune et belle. D'une telle beauté d'ailleurs qu'on en oublie son nom pour l'appeler modestement la Belle. Elle aime son père et ses frères mais aussi ses sœurs qui pourtant la détestent tant. Son mérite surpasse de loin celui de Cendrillon ; en effet, ce n'est pas deux mais cinq sœurs jalouses et aigries que la Belle supporte au quotidien. Le lecteur est ensuite subjugué par son dévouement : ses sœurs réclament à leur père robes, bijoux et bien d'autres articles aussi chers qu'ostentatoires tandis que la Belle, elle, ne désire qu'une simple rose. Elle accepte ensuite de se sacrifier pour ce père menacé par le monstre, et n'oublie pas d'envoyer depuis le palais de la Bête des cadeaux à toute sa famille, y compris ses méchantes sœurs. Par la suite, les animaux l'écoutent et la suivent comme si elle était Blanche-neige, mais en plus ses petits singes particuliers lui jouent des pièces de théâtre et d'opéra. la Belle est également curieuse et cultivée, elle lit beaucoup et montre déjà un raffinement royal. De retour chez elle pour deux mois, tous les fiancés de ses sœurs tombent éperdument amoureux de la cadette, mais vertueuse, elle les repousse toujours. Enfin, emplie de gratitude envers son hôte elle lui sauve la vie comme la petite sirène l'a fait pour son prince. Cependant, son prince à elle est une bête et elle l'accepte et l'aime malgré son apparence à travers laquelle elle sait voir, et grâce à elle, tout un royaume est délivré.

Les vertus de la Belle la placent donc définitivement au-dessus de toutes les princesses et de toutes les fées de nos plus beaux contes, et pour celles et ceux qui ne seraient toujours pas convaincus, souvenez-vous simplement que la Belle est Française. Cocorico !

- Anaïs Alle

NOUVELLE

SOUVENIRS ROUGES

L'homme m'avait donné rendez-vous dans un espèce de milkbar, au cœur de la ville, m'attendant accoudé, rigide, au comptoir. Le teint aussi ridé que la peau qu'il avait un peu jaune et creusée par le temps en milliers de canyons épidermiques, l'homme me lança :

« Vous voilà enfin ! J'ai cru attendre tout l'après-midi !

- Les embouteillages dans Suzan Anaphory Street, veuillez m'excuser.

- L'important est que vous soyez là. Commandez vous quelque chose à boire, mais j'imagine que c'est votre journal qui va vous le payer, tant ce que j'ai à vous raconter va vous sembler intéressant. »

Je commandai un lait-Perrier-Grenadine-Vodka, bien serré. La serveuse, une fille dont les cheveux semblaient avoir pris la couleur des sodas autour de nous, mâchant un chewing-gum, m'apporta ma commande tandis que je sortais une tablette de mon sac. L'homme s'alarma soudain, les bras frénétiques au-dessus de sa tête chauve couverte d'un vieux béret poussiéreux.

« Non ! Pas d'écran ! Prenez du papier ! Ce que j'ai à vous dire est si important pour votre feuille de choux que je ne peux pas me permettre de le laisser disparaître avant la publication ! Prenez un papier et un crayon ! Il n'y a pas de risques de mouchard qu'on aurait inséré dans votre tablette, avec le papier ! »

Comme je n'avais pas de quoi écrire, j'ai dû me contenter de la serviette au-dessous de ma boisson, qui une fois dépliée pouvait accueillir les paroles de l'homme étrange face à moi, et d'un vieux crayon qui par miracle traînait dans ma besace.

« Quel est votre nom ? Sachez que je suis pressé, j'ai d'autres interviews qui m'attendent aujourd'hui, des interviews dont les réponses peuvent être enregistrées sur ma tablette ! »

L'homme eut un sourire étrange, qui au mieux n'était qu'un simple sourire de paranoïaque en manque de reconnaissance qui aurait invité un journaliste en balançant un mytho au téléphone, ou au pire en disait long sur la véracité des propos qu'il comptait me tenir.

« Je suis Sandy MacLaüne, et comme je vous l'ai dit au téléphone ce matin pour fixer cette entrevue, ce que je vais vous dire peut ébranler l'État. Si je vous ai contacté, Monsieur Zilba Imb du Wallen Bay Street Journal, c'est parce que vous n'êtes pas encore très connu dans votre métier de journaliste, et parce que si en plus de me rendre service à moi-même je peux faire votre réputation avec l'interview du satané siècle que nous vivons, c'est tout bénèf', n'est-ce pas ?

- Vous n'étiez pas sans ignorer non plus que seul un jeune journaliste inexpérimenté répondrait à votre appel, et viendrait à vous sans être retenu par quelque soupçon de folie.

- Il y a aussi de cela. Et vous êtes venu. N'est-ce pas là l'essentiel pour vous ? Comme pour moi. »

Il but une gorgée de son soda. J'en profitai pour l'imiter.

« Voyez vous, Monsieur Imb, je vous ai proposé cette rencontre dans l'idée de partager avec vous quelques souvenirs, que j'ai coutume de qualifier dans ma vieillesse de « souvenirs rouges ».

- Pourquoi une telle couleur ?

- La mémoire, voyez-vous, est la forme fixe de souvenirs changeants, que l'on aurait enfin réussis à capturer du haut du promontoire de notre âge. J'ai quatre-vingt-dix-sept ans, vous en avez à peine trente, aussi je me permets de vous donner mes impressions quant à la mémoire. Les souvenirs sont flous, toujours. La mémoire, elle, n'est que précision et ordre. On ne se rappelle jamais d'un instant tel qu'il nous est réellement apparu, tel que nous l'avons exactement vécu. On ne se souvient en réalité que de bribes, que de gestes qui se sont ralentis ou accélérés dans nos souvenirs, que d'une lumière qui s'est obscurcie ou qui s'est atténuée avec les années écoulées. Les souvenirs sont toujours faux, car concis. La période que je vais vous évoquer, je l'ai en mémoire autour d'une seule et même couleur : le rouge. J'ai vécu mes « souvenirs rouges » lorsque j'avais votre âge. Depuis, tout ce qui est rouge, de la vision d'une coccinelle à celle de mon propre sang, en passant par le camion des pompiers ou le coucher du soleil, me rappelle ce moment de ma vie, ces « souvenirs rouges » qu'il me faut maintenant vous dévoiler. »

Sandy MacLaüne poussa un soupir, avant de se relancer dans une narration que je retranscrivais presque fidèlement, sur la serviette.

« Je devais avoir vingt-quatre ans. Les années deux mille trente. On venait, il me semble, de changer de président. C'était l'époque des voyages spatiaux, et l'on était nombreux à rêver de partir dans l'espace, à bord des engins que concevaient nos ingénieurs. Une seule destination, une seule idée en tête : Mars, notre proche voisine. On ne parlait que d'elle. Il était toujours question à la télé, à la radio, sur internet d'y établir une colonie pour en exploiter les ressources. Lorsque les premières fusées furent prêtes, mon frère Achkim fut sélectionné parmi des dizaines de milliers d'autres volontaires – le mot « candidats » est bien trop faible – pour s'envoler sur Mars, lors de l'expédition qui devait fonder la première colonie européenne. On était tous deux issus d'une famille aussi nombreuse qu'elle était prolétaire, des rues de la capitale. Se faire une nouvelle vie pleine de ressources et de richesses sur Mars était un beau rêve, pour sûr ! Et les salaires des compagnies minières étaient fort gras, le moins qu'on puisse dire ! J'étais tellement fier de savoir que mon frère allait être de ceux qui auraient le privilège de poser leurs orteils sur une nouvelle frontière, sur ce monde vierge, rouge et inconnu ! J'ignorai alors que Mars allait devenir mon pire cauchemar... Tu as déjà été sur la Rouge, mon petit ? »

Je notai que Sandy MacLaüne avait changé de ton, m'avait tutoyé, et avait utilisé l'expression « la Rouge », par laquelle les vieux loups de l'espace ont coutume d'appeler la planète Mars.

« Non. Rares sont ceux qui ont eu ce privilège. Et les Nations Unies ont commencé à réglementer les vols.

- C'est en effet une planète d'une rare beauté, qu'on a hélas transformé en gruyère.

- En gruyère ? Pouvez-vous m'en dire plus ?

- Nous y venons ! Ce fut du moins comme un gruyère que je découvrais Mars, lorsque mon frère me pistonna pour rejoindre la société qui exploitait le sol martien. J'arrivai sur la Rouge le treize novembre 2037, exactement, excité et apeuré par la grandeur de cette planète. On devait être quatre mille sur la colonie. J'étais heureux. J'ignorai que j'allais y rester soixante-deux années. »

Le chiffre était énorme, aussi, je cherchai à en savoir plus. Face à moi, le vieux souriait bêtement, comme si les souvenirs tiraient machinalement ses lèvres gercées.

« Vous êtes restés six décennies sur Mars ?

- Ouep' et je m'y suis échappé !

- Vous vous êtes... échappé de Mars ? Qu'entendez-vous par là ?

- Qu'on m'y retenait prisonnier, pardi ! Toutes les lettres de mon frère qui me narraient les merveilles de la planète étaient des fausses ! On était sur Mars pour une seule raison, qui n'avait rien à voir avec l'exploration ou l'évangélisme : trimer était notre quotidien unique de condamnés à l'esclavage ! Je me souviens des miradors autour de notre camp de travail. Je me souviens des tempêtes de sable sur la gueule, tandis que les robots-gardiens nous obligeaient à continuer à travailler !

- Mais qui vous obligeait à travailler ?

- L'État ? Le gouvernement ? Les sociétés d'exploitations ? Les actionnaires ? Le capital ? L'humanité libre sur la planète Terre qui sans le savoir nous condamnait au travail forcé ? »

Les propos de Sandy MacLaüne me semblaient fumeux : j'avais passé mon enfance à lire les bandes-dessinées sur les héros de Mars, comme Saul le Rouge ou Pietr le gladiateur de l'espace, et il n'avait jamais été question d'esclavage forcé sur le sol martien. Ce vieux délirait.

« Je n'ai jamais entendu parler de cette histoire ! Vous êtes un fou et un mythomane. Les hommes et les femmes qui sont partis sur Mars étaient de fiers astronautes qui œuvraient pour la connaissance du cosmos et l'exploitation des ressources martiennes ! Pas des esclaves ! »

Calmement, le vieux continua son discours :

« J'ai des traces et des plaies plein le corps pour témoigner des sévices que j'ai subis lorsque, le souffle coupé et les poumons plein de sable du désert de la Rouge, je n'allais pas assez vite pour les robots-gardiens, qui avaient une cadence quotidienne à nous imposer, programmée dans leurs circuits.

- Et pourquoi vous et pas les robots pour exploiter le sol de Mars ? Votre histoire n'est pas crédible !

- Parce que les robots doivent être alimentés en pétrole ou en uranium pour travailler. Les hommes eux, un bol de soupe par jour pour un travail équivalent, ça suffit, quand seul compte le profit des actionnaires à la fin de l'année !

- Et vous avez survécu six décennies, sur Mars, avec un bol de soupe par jour ! Laissez-moi rire !

- Je me suis échappé au bout de huit ans. Le reste du temps, je l'ai passé sur la planète, seul. »

J'éclatai de rire.

« Seul sur Mars ! Et comment avez-vous survécu dans le désert pendant les décennies avant votre retour sur

Terre ?

- Les premiers jours, avant que les robots-traqueurs ne me considèrent comme définitivement perdu, j'avais bu au goulot de ma gourde. Quand elle fut vide, je songeai au désespoir. Au suicide. C'est là que j'eus l'idée de génie, sans doute la meilleure de ma vie. »

Il but encore une gorgée, la dernière, qu'il racla longtemps au fond du verre, comme pour illustrer ses propos sur l'aridité du désert martien.

« La colonie alimentait en eau une autre colonie. Tout passait par les tuyaux, qu'il me fallait trouver, sous le sol. Je me suis fabriqué un bâton de sourcier dans les bouts de bois que j'avais trouvé aux portes de la colonie en m'échappant, et j'ai cherché, cherché longtemps. Quatre jours sans boire, la peur d'être attrapé par les robots-traqueurs.

- Et vous avez fini par trouver?

- Le cinquième jour, oui ! Le bâton s'est affolé. J'ai creusé avec mes mains sur le sol dur jusqu'à les ensanglanter. Et j'ai percé avec une pierre le tuyau lorsqu'il fut à découvert. J'ai survécu ainsi pendant près de six décennies.

- Qu'en est-il de la nourriture ?

- Nous avions importé des lézards des déserts extrêmes, dans notre volonté, ou plutôt dans notre échec, de terraformer Mars. Ils s'y sont plutôt plu, augmentant ainsi mes chances de survie.

- Et comment êtes-vous revenus sur terre ? »

Sandy MacLaüne commanda une bière-saumon-gin-Vals qu'il but au premier tiers cul-sec. La barbe un peu mousseuse, il se tourna vers moi :

« Avant de parler de mon évasion, il faut que tu saches, petit, que la vie sur la Rouge était un enfer. Le désert était brûlant et les nuits glaciales. Il fallait être un lézard pour s'y plaire – ou alors un fugitif. Mais au moins, j'étais plus libre, en prisonnier que j'étais, que mes autres camarades, retenus en esclavage pour sauver la Terre, sans en profiter des bienfaits.

- En quoi sauvaient-ils la Terre ?

- Vous feriez mieux d'annuler vos interviews de l'après-midi, et de me suivre, Monsieur Imb. »

J'hallucinai, tout en refusant son invitation.

« Vous perdriez un gros scoop. »

Sandy MacLaüne se leva, et disparut dans la foule de la capitale, me laissant sa note à régler, et une invraisemblable histoire que Bathelvein, mon rédac' chef, n'accepterait jamais dans les colonnes de son journal. En réglant l'addition, je fus surpris de noter que le vieux avait écrit sur le ticket, d'une calligraphie serrée et minuscule. « Arès Beach 22 heures » pouvait-on lire. C'était un rendez-vous.

J'avais enchaîné les autres interviews toute l'après-midi, avant de me rendre sur la plus petite plage de la capitale,

d’ordinaire réservée à cette heure aux amoureux. Sandy MacLaüne tourné vers la mer m’y attendait.

« J’étais certain de votre présence.

- Vous avez attisé ma curiosité avec votre addition débile. »

- Marchons un peu, voulez-vous ? »

Je notai qu’il était repassé au vouvoiement, tandis que nos pas s’enfonçaient dans le sable.

« J’aime venir sur les plages. Savez-vous que les plages ont failli disparaître? Vous êtes trop jeune pour vous en douter. Mais ma génération a dû faire face au problème. Le sable a toujours été nécessaire dans les constructions humaines, dans le verre comme dans le béton : on s’en sert pour faire les routes et les immeubles. On en trouve même dans les ordinateurs et les tablettes ! On peut penser que le sable est immortel, mais c’est pourtant une ressource limitée, comme le pétrole ou l’uranium. »

Je ne comprenais pas où le vieux voulait en venir. Il semblait moins délirer que quelques heures plus tôt, lors du récit de son séjour sur Mars.

« Le sable se forme dans les montagnes avec l’érosion des roches. Puis il descend des parois jusque dans les cours d’eau avant de s’empiler par grains sur nos plages. Mais l’activité humaine l’a raréfié. Les barrages empêchent les grains de sable de s’écouler jusqu’à la mer. Les forages au large pour le béton et le verre le retirent de son écorce maritime. Tu sais quels sont les impacts petits ?

- Non, Monsieur MacLaüne.

- S’il n’y a plus de sable pour retenir les terres, les îles s’enfoncent, les plages disparaissent et nos villes au bord des littoraux se noient. Le sable est notre meilleur allié face au réchauffement climatique et à la montée des eaux. Mais il se fait rare, et la terre telle que nous la connaissons est menacée.

- Quel est le rapport avec Mars ? »

Le vieux MacLaüne se pencha difficilement et ramassa une poignée de sable gluante dans le creux de sa main.

« Sur Mars, le sable est un peu comme ça, dur. On a dû le tasser énormément, et le broyer pour arriver à ce résultat. Mais la rougeur a été partiellement conservée. Avant tous ces procédés de transformations, il nous a fallu le chercher dans le sol. C’est pour ça que la Rouge ressemble à un gruyère, parce que des milliers d’esclaves dont je faisais partie s’y tuent à creuser le sol, à la pioche, sous un soleil martien ardent. Le sable de la Terre est aujourd’hui celui de Mars. La Terre, petit, sous perfusion, est devenue Mars. Libre à toi de me croire ou pas, mais mes cicatrices et le sable parlent maintenant pour moi. »

À nos pieds, je portai un regard sur le sable : comme un souvenir du vieux, le grain s’étalait, s’imprégnant de la forme de nos pas. Il était rouge.

Basile Imbert

LES FAUSSES CONFIDENCES
DE MARIVAUX À LUC BONDY

DR

S'il y a une chose à ne pas oublier, c'est qu'avant d'être une œuvre écrite, le théâtre relève du spectacle vivant. Par l'interprétation, les mots se font voix et les didascalies prennent corps. Ce ne sont pas Les Fausses Confidences de Marivaux qui, intemporelles dans leur écriture, portent l'intérêt et la beauté de l'œuvre mais l'écho qu'elles trouvent dans les styles des différents metteurs en scène qui se les sont appropriées au fil du temps. L'histoire qu'a choisi de nous raconter Luc Bondy est à la fois semblable et tout autre que celle écrite autrefois par le dramaturge. Il nous propose une lecture moderne de cette intrigue galante universelle où sous nos yeux deux amants s'ignorent, s'évitent et se fuient pour mieux tomber dans les bras l'un de l'autre dans un final étincelant. Le Dorante interprété par Louis Garrel se nourrit de la figure du poète tourmenté née du romantisme du XIXème siècle, et dans un mouvement encore plus prononcé, Isabelle Huppert dépoussière une Araminte lessivée par des siècles de représentations. En effet, la bobo aussi nonchalante avec ses domestiques qu'affriolante avec l'homme convoité est bien loin de celle offerte par Marivaux aux spectateurs du siècle des Lumières. Le cœur de l'intrigue tient aux manigances démoniaques de Dubois qui tire les ficelles afin de pousser dans les bras d'une bourgeoise inaccessible son jeune ami aussi pauvre qu'amoureux. Au premier abord indifférente, Araminte se laisse peu à peu toucher par la dévotion de son bel intendant, jusqu'à mener dans une jouissance nouvelle ce jeu du chat et de la souris qui se tisse entre eux.

« ARAMINTE. (...) écrivez le billet que je vais vous dicter ; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.
DORANTE. Eh ! Pour qui, Madame ?
ARAMINTE. Pour le Comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréablement, par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom. (Dorante reste rêveur, et par distraction ne va point à la table.) Eh bien, vous n'allez pas à la table ? A quoi rêvez-vous ?
DORANTE, toujours distrait. Oui, Madame.
ARAMINTE, à part, pendant qu'il se place. Il ne sait pas ce qu'il fait. Voyons si cela continuera.
DORANTE, cherche du papier. Ah ! Dubois m'a trompé !
ARAMINTE, poursuit. Etes-vous prêt à écrire ?
DORANTE. Madame, je ne trouve point de papier.
ARAMINTE, allant elle-même. Vous n'en trouvez point ! En voilà devant vous.
DORANTE. Il est vrai.
ARAMINTE. Ecrivez. « Hâtez-vous de venir, Monsieur ; votre mariage est sûr... » Avez-vous écrit ?
DORANTE. Comment, Madame ? »

Dans cette scène de manipulation perverse, Araminte tente d'attiser la jalousie de son prétendant pour qu'enfin il fasse l'aveu de la nature de ses sentiments. Néanmoins, Dorante se dissimulant derrière le masque de la mauvaise foi, tente d'éviter ce mariage qui éloignerait de manière définitive et sans appel celle qu'il aime. Paradoxalement, c'est l'aveuglement même de Dorante face aux signes qu'Araminte sème sur son chemin qui menace l'aboutissement de ce jeu de provocation amoureuse. Se construisant tous deux un rôle fourbe et provocateur, les amants inavoués finiront se révéler l'un à l'autre lorsque les conventions bourgeoises viendront mettre en péril le couronnement de ce jeu où leurs limites sont testées. Les fausses confidences parviendront à faire pencher la balance du cœur en faveur de la déraison amoureuse contre l'argent et l'ordre social, et ce, pour notre plus grand plaisir. En tournée jusqu'en juin en France (à Rennes, Perpignan et Athens), Luc Bondy et ses comédiens méritent que l'on détourne son chemin jusqu'à leur scène.

- Anne-Charlotte Mesnier et Clara Griolet

JOHN GREEN
LE "PROPHÈTE" DES ADOLESCENTS

Lorsqu'en 2005 John Green publie Qui es-tu Alaska, il n'osait à peine espérer une publication en paperback (poche). Dix ans après, il est l'auteur de cinq romans, récompensés par divers prix, loués par la critique, et le dernier succès international bientôt adapté au cinéma. Mais qu'est-ce qui définit l'œuvre et le succès de cet auteur désormais référence dans la littérature Young Adult (jeunes adultes) ?


DR

Récompensé par de nombreux prix, traduit dans une trentaine de langues, Qui es-tu Alaska ? est un roman très fort, tant dans l'histoire que dans sa construction et son style. Miles est un jeune homme surprenant, qui semble rester un peu en marge de sa vie. Mais ce personnage contemplatif n'en reste pas moins mu par cet élan qui l'habite. L'envie de vivre. Se faire des amis. S'amuser. Etudier aussi. Tomber amoureux. Enfreindre les règles. Les jours tombent un à un. Se précipitent. Et on voit au bout de ce compte à rebours ingénieusement mené par la plume tendre et captivante de John Green s'effondrer tout un monde. Celui de Miles. Celui d'Alaska. Et de leur groupe d'amis. « Je pars en quête d'un Grand Peut-Être », dit Miles, reprenant les dernières paroles de Rabelais. Mais ce qu'il pourrait bien découvrir, c'est que c'est tout au long de notre vie que nous poursuivons un Grand Peut-Être. Elle reste un mystère qui nous surprendra toujours. Chaque instant est unique et peut venir bouleverser notre vie qu'il faudrait alors reconstruire. Toujours différemment. Le succès de ce roman initiatique qui se lit avec une facilité déconcertante est dans la profondeur des questions, l'identification du lecteur aux personnages, la force qui les porte et nous entraîne jusqu'au bout de cette histoire qui en commence une autre … car, parfois, les Peut-Être de la vie sont éternels. « Alors on a abandonné. J'en avais finalement assez de courir après un fantôme qui refusait d'être découvert. On avait peut-être échoué, mais certains mystères n'étaient pas faits pour être élucidés. »

L'amitié, pilier de ses personnages
Dans le prologue de Qui es-tu Alaska ?, si Miles affirme ne pas partir à cause de ce manque d'amitié avec ses camarades, on sent quand même un vide chez lui. Il a besoin d'aller vers les autres. « François Rabelais, le poète, a dit sur son lit de mort : « Je pars en quête d'un Grand Peut-Être. » Voilà ma raison, je ne veux pas attendre d'être mort avant de partir en quête d'un Grand Peut-Être.
Mais l'amitié est plus importante dans Le théorème des Katherine avec le duo improbable de Colin, surdoué plaqué 19 fois par des Katherine, et Hassan, musulman bien en chair hilarant.« Mon inspiration initiale est toujours ma réflexion à propos des personnages sur lesquels j'aimerais écrire, et j'ai commencé [ce livre] avec deux personnages : un jeune prodige éreinté et son meilleur ami délicieusement apathique. »
Dans Nos étoiles contraires, Hazel refuse d'abord d'aimer Augustus puisqu'ils sont malades. Et ce groupe de soutien où elle le rencontre était l'idée de sa mère. « Il faut que tu te fasses des amis. » Sans oublier le tendre lien qui unit Isaac à Augustus : « Je refuse de voir le monde si [tu] n'y es pas ». Dans Flocons d'amour où il a écrit Un miracle de Noël à pompons il raconte l'histoire de deux amis qui sont tombés amoureux l'un de l'autre… Où se situe la frontière de l'amitié et de l'amour ? On est parfois perdu au cœur de ce no man's land. La question revient dans Will & Will, écrit avec David

Levithan, qui aborde avec beaucoup d'humour et de délicatesse l'amour entre amis. Jusqu'où va-t-il ? « Je pense que cet incessant intérêt pour un tel amour, lorsqu'il implique un baiser, nous a rendu dingues et j'ai peut-être voulu écrire contre ça, même inconsciemment. Consciemment, j'ai juste voulu écrire une histoire à propos de deux meilleurs amis. » Enfin, dans La face cachée de Margo, c'est un thème fondamental. Bien sûr Quentin aime Margo. Mais l'essence du roman réside dans ce message : une personne existe par les autres. « Le plaisir était de constater que nos cordes se croisaient, se séparaient et se retrouvaient. »

Une ouverture au monde et à la vie

S'élancer vers les autres, vivre … les personnages de John Green sont mus par cette envie de s'ouvrir au monde. L'art, par exemple. Miles adore connaître les dernières paroles des célébrités. Alaska a ce mur cette bibliothèque qu'elle aura lue toute entière, un jour. Colin se passionne pour les maths mais toutes sortes d'anecdotes historiques, culturelles parcourent le roman. Hazel adore « Une impériale affliction » et ira rencontrer l'auteur, de l'autre côté de l'Atlantique. Et Margo ? Margo guide Quentin avec de la poésie. « Je suis un routard de l'errance perpétuelle » (Whitman). Car ce qui fait vraiment danser les mots de John Green, c'est le voyage. Même si dans son premier roman, il reste effacé, c'est pourtant les kilomètres parcourus ou la distance que prend Miles qui vont le construire. Dans Nos étoiles contraires, Hazel et Gus partent pour Amsterdam. Et ils goûtent le bonheur de tout leur être. « Certains pensent qu'Amsterdam est la ville du péché. En réalité, c'est la ville de la liberté. Et dans la liberté, la plupart des gens trouvent le péché. » Le théorème des Katherine est un road-trip où Colin laisse ses études d'été, ses parents et son chagrin d'amour pour partir. « - Pour aller où ? Et pourquoi ?- Ne le prenez pas mal, Mme Singleton, mais quelque chose vous échappe. Il n'y a pas de « où », ni de « pourquoi ». » La face cachée de Margo enfin ne prend toute sa beauté que lorsqu'un vent de liberté vient souffler dans l'histoire et qu'à son tour, elle se met dans les traces du road-trip palpitant, délirant, décoiffant. « Je ne sais pas à quoi je ressemble, mais je sais comment je me sens : jeune. Idiot. Eternel. »

Mais s'il y a l'amitié pour tout tenir, l'art pour un autre regard, le voyage pour la liberté… c'est l'amour la force qui anime ces personnages. Sans exception. Miles est fasciné par Alaska. C'est pour elle qu'il ose, espère, croit, vit. Pour la comprendre, élucider le mystère qu'elle est toute entière. Si Colin et Hassan finissent par repartir à l'assaut du monde, c'est parce que Lindsey dit « On pourrait continuer, on n'est pas obligés de s'arrêter. » Quentin, fasciné par Margo la poursuit, abandonne tout pour la chercher désespérément. Quant à Will et Will, tous deux poursuivent l'amour qui les fait se sentir mal ou bien ou débordant d'énergie ou complètement las. Les sentiments sont des montagnes russes et celles de Will & Will emportent avec intensité. Puis des Flocons d'amour tombent sur deux amis et réchauffent leur Noël glacial… et deux jeunes cancéreux tombent amoureux. Et alors le temps se déploie. « Gus, mon amour, je ne te dirai jamais assez combien je te suis reconnaissante de notre petite infinité. Je ne l'échangerais pas pour tout l'or du monde. Tu m'as offert une éternité dans un nombre de jours limités, et j'en suis heureuse. » Les personnages de John Green ont cette aspiration à l'ailleurs et la force de la liberté en eux.

« J'ai trouvé le dernier départ parfait. Pur. Une forme de libération ultra-raffinée. J'ai commencé à courir pour mettre plus de distance entre le lycée et moi. Il est si difficile de partir. Jusqu'à ce qu'on parte. Ensuite, c'est le truc le plus fastoche du monde. » (La face cachée de Margo) Mais les personnages ont aussi la force de grandir. Et pour cela, ils se heurtent à la vie. Affrontent la mort. Comprennent l'amour. Et surtout, espèrent. « Quelles sont vos raisons d'espérer ? » (Qui es-tu Alaska ?)« La vache. Ca a le goût de l'espoir. » (La face cachée de Margo)

Le phénomène John Green ne fait que commencer

Vlogger, vendu à des millions d'exemplaires dans le monde entier, parfois tendance Twitter6, dans la liste de best-sellers du NY Time et bientôt au cinéma pour Nos étoiles contraires, John Green fait fureur dans la littérature jeunes adultes. Nul doute que vous allez encore beaucoup entendre parler de lui. Et après ? On ne sait pas. Une chose est sûre cependant, il n'écrira pas pour les adultes. « C'est mon cinquième roman et le premier à avoir un très très grand succès commercial. (…) Ce ne serait jamais arrivé dans le monde de la fiction adulte. Vous ne verrez jamais un auteur voir son cinquième roman couronné de succès, parce qu'on ne lui laissera jamais cinq chances. »

Concluons avec quelques mots de Shailene Woodley (Hazel dans Nos étoiles contraires) :
« J'aimerais aller jusqu'à le qualifier de prophète. (…) Quel cadeau qu'être en vie en même temps que cet admirable leader. »

- ***Nathan Lévêque***

Mode

LES ANNÉES FOLLES
OU LA LIBÉRATION DU CORPS

En 1918, le monde sort d'une guerre mondiale dévastatrice. Durant celle-ci, les femmes ont remplacé les hommes, à la ville comme à la campagne, dans les usines et les bureaux. Cette première émancipation leur a donné le goût de la liberté, alors quoi de plus naturel que la mode s'adapte à ce nouveau mode de vie ?



L'émergence d'un nouveau courant au sortir de la guerre

Elsa Schiaparelli, Madeleine Vionnet, Gabrielle Chanel, Paul Poiret ou encore Charles Pollen, le fondateur de la Redoute, tous ces hommes et femmes ont été les piliers de ce courant. Mais quelles ont été ses influences ? Eh bien, elles furent nombreuses. Tout d'abord, les influences architecturales : les robes sont parsemées de motifs géométriques qui les structurent. L'art Déco (et le mouvement cubiste) a aussi sa place dans cette liste. En effet, l'Art Déco a beaucoup inspiré les créateurs de bijoux pour les pendants d'oreilles, les bijoux-tableaux et les bijoux-sculptures. La mode a aussi des influences historiques : les réticules très en vogue à cette période l'étaient aussi au 18e siècle sous le directoire. Enfin, les dernières influences majeures de cette période sont les influences exotiques, l'Orient étant une source d'inspiration majeure pour ce courant de mode. On retrouve dans les habits traditionnels japonais et chinois les lignes verticales et angulaires tant aimées des créateurs, tandis que le graphisme des hiéroglyphes a inspiré beaucoup d'accessoires. Les parements de fourrures typiquement russes se retrouvent comme bordures sur les ourlets des robes, et les soieries et broderies asiatiques habillent robes du soir et manteaux.

Les années folles sont un vaste sujet en matière de mode et il y aurait beaucoup de choses à en dire. Je vais donc vous présenter les grandes lignes de l'esprit de ce courant en omettant l'émergence du sportswear ainsi que la mode kinétique.

Abordons maintenant le vêtement en lui-même : la ligne devient tubulaire après une décennie favorisant la « ligne tonneau ». Cette silhouette androgyne repose sur l'adoption de certains attributs masculins : le buste des femmes est remodelé pour ne pas dire aplati, la ligne de la taille s'abaisse au niveau des hanches ou encore l'adoption du pantalon dans certaines occasions particulières comme la pratique du sport. Pour la première fois depuis l'Antiquité, le



corps se dénude. À partir de 1919, exit les corsets, les corps de baleine ! Avec leur émancipation, les femmes gagnent des vêtements adaptés à leur nouveau statut. Les robes chemises ont la côte : ce sont des robes taillées d'une seule pièce dont la ligne de la taille est basse, très pratiques. Les coquettes raffolent aussi d'ensembles qui sont très simples à mettre comme à enlever. Enfin, une même tenue peut s'adapter à plusieurs moments de la journée en l'accessoirisant selon les circonstances. La coiffure de mode est la coupe à la garçonne et c'est une nouvelle libération pour les femmes car celle-ci ne nécessite pas de savants coiffages.

La naissance de deux musts : la maille et la petite robe noire

Gabrielle Chanel commercialise en 1926 la petite robe qui à l'époque permet aux femmes de garder la même tenue toute la journée, faisant juste varier les accessoires. Cette fameuse petite robe noire est maintenant un must et est considérée comme un modèle à part entière que toutes les femmes se doivent d'avoir dans leur garde-robe.

À cette époque, on assiste à la naissance d'un autre must : la maille. Chanel lance en 1916 ses ensembles en maille sans se douter du succès que cela aura et en 1922 Charles Pollet fonde La Redoute où la maille est prépondérante. C'est aujourd'hui l'une des matières les plus portées et pour cause les créateurs font tout pour nous rendre addict à cette tendance. Depuis les années 50, Missoni et Sonia Rykel ne cessent de revisiter les Années folles avec leurs créations en maille. Le japonais Issey Miyake nous a livré à son tour sa vision propre de la maille avec l'invention de A-Poc. Aujourd'hui encore les créateurs présentent des vêtements qui semblent tout droit sortis des années 20 et le film The Great Gatsby, sorti l'année dernière, est aussi un parfait exemple de la mode durant cette époque. Cette période ne cessera jamais d'inspirer et de faire rêver : le conte de fées continue.

- Marie Puzenat



REMARQUE

LOVE FROM : SPRING / SUMMER 2014 COLLECTION

La trêve estivale marque souvent une coupure technologique. Une fois face à l'océan plongeant dans l'horizon, smartphone éteint, loin des écrans, les vacances peuvent commencer. Remarque, la technologie nous rattrape bien trop vite. Un coucher de soleil = une photo = un hashtag = un post instagram. De ce paradoxe est née REMARQUE, une marque qui puise son inspiration dans les recherches d'internautes. Comment les algorithmes informatiques délivrent une vision du monde…

Les beaux jours arrivent et REMARQUE revient avec sa collection printemps-été 2014 : LOVE FROM. La collection est une traversée du monde selon la page de recherche Google : l'image la plus vue au monde. Instantanés factices et extraordinaires, les imprimés de la marque sont les nouvelles cartes postales numériques. Sur des t-shirts, des sweats, des polos, ou même des sacs, la barre de recherche est détournée en un élément graphique, empreint d'humour et révélateur des grands sujets de recherche des internautes. Les propositions "intuitives" fournies par les algorithmes des moteurs de recherche posent la question de l'intuition humaine et de notre rapport au numérique.

Initiée en 2012 par deux parisiens, Caroline Brami (agrégée de lettres) et Ariel Kenig (écrivain et interprète) qui ne savent plus où ils se sont rencontrés, REMARQUE collabore avec de grands évènements, lieux et marques comme Colette Paris, l'hôtel Jules&Jim, ou encore le Grand Prix d'Amérique, et mène une expérience inédite : transformer le cadre Google en imprimé pop.

Voici ce que l'on peut lire sur un t-shirt :

"my ex*"

"my ex keeps calling"

my ex cheated on me"

"my ex wants me back what should i do"

"my ex deleted me from facebook"

"my ex is dating someone else"

Bomber le torse et arborer les travers de la technologie, une jolie façon de rire de ce qui nous rend addict aujourd'hui.

- Orlane Le Bouteiller

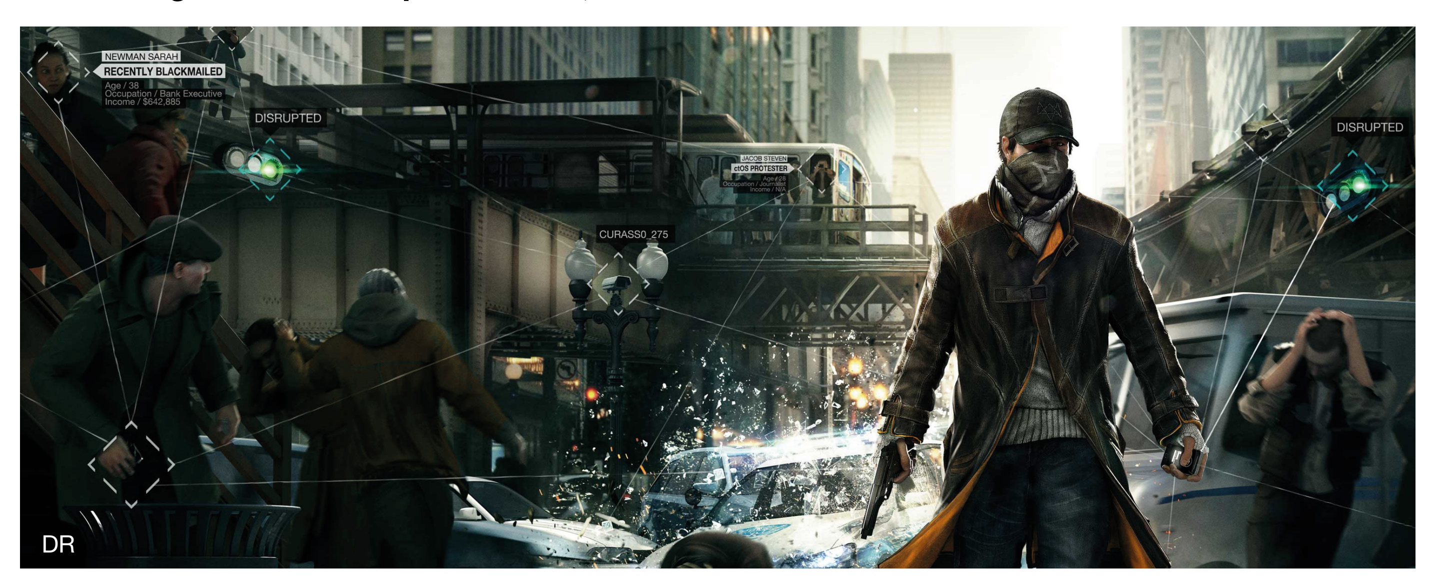

police
police nationale
police d'écriture
police scientifique
police academy
police des polices

Jeux Vidéo



WATCH DOGS, ENCORE DE L'ESPOIR ?

Qu'il est loin, le temps où le titre d'Ubisoft était le porte-étendard de la nouvelle génération de consoles. Souvent cité comme étant le jeu le plus attendu de la next gen et de 2014, les joueurs ont fondé des espoirs parfois incongrus, quand on sait la réputation d'Ubisoft en termes de AAA. E3 2012, la next gen semble encore appartenir à un futur lointain. Alors que Sony vient d'impressionner son public avec une première vidéo de gameplay de Last of Us, Ubisoft sort de son chapeau la surprise du salon ; Watch Dogs. Une vidéo de 7 minutes plus tard, la presse comme les joueurs sont acquis à la cause du géant français. Car le titre est en effet le premier jeu officiellement « next gen » et vendu comme tel. Des détails à foison, des effets de lumières magnifiques, un concept intéressant, Watch Dogs fait très vite parler de lui, et en bien.



DR

La provocation de la honte pour Ubisoft

S'en suivent des mois de communication intensive. Ubisoft est clair dans ses objectifs. Il veut faire de « WD » sa nouvelle licence phare et le digne successeur d'un certain Assassin's Creed.

Mais justement, cette communication est peut être trop prononcée, avec en point d'orgue cette fameuse image publiée sur la page facebook des développeurs, s'en prenant directement au roi GTA V. Un affront qu'Ubisoft paiera très cher.

En effet quelques jours seulement après cette image et la sortie de GTA V, sans doute par gêne face au résultat final du titre de Rockstar, Ubisoft repousse son jeu jusqu'à une sortie définitive le 27 mai, alors que ce dernier était prévu au lancement des consoles next gen.

Une comparaison qui se passe de commentaires

Les joueurs, encore capables d'être exigeants, attendent désormais Ubisoft au tournant. Et l'éditeur ne répond guère de la bonne manière, car les dernières vidéos de gameplay font parfois hontes à celle, fameuse, présentée un soir de juin 2012. C'est un downgrade remarquable qu'Ubisoft justifie par les consoles next gen. Ainsi, si les joueurs PC devaient jouir, à condition d'avoir la config' nécessaire, de graphismes semblables à ceux présentés initiaux, les joueurs consoles devraient avoir une version minimale. Ce qui est triste et injustifié pour des personnes venant d'investir 400 ou 500 euros dans une machine.

Si la pilule par rapport au downgrade peine à être digérée, parlons du jeu en lui-même. Car le problème est bien là. Les joueurs n'arrivent guère à en parler, tant celui-ci manque de saveur à travers ses différentes vidéos promotionnelles. A peine six mois après l'ouragan GTA, la charge est peut être trop lourde pour les épaules d'Ubisoft. Mais force est de constater que Watch Dogs s'apprête à n'être qu'un open world de plus, couplé aux mécaniques bien connues d'Assassin's Creed.

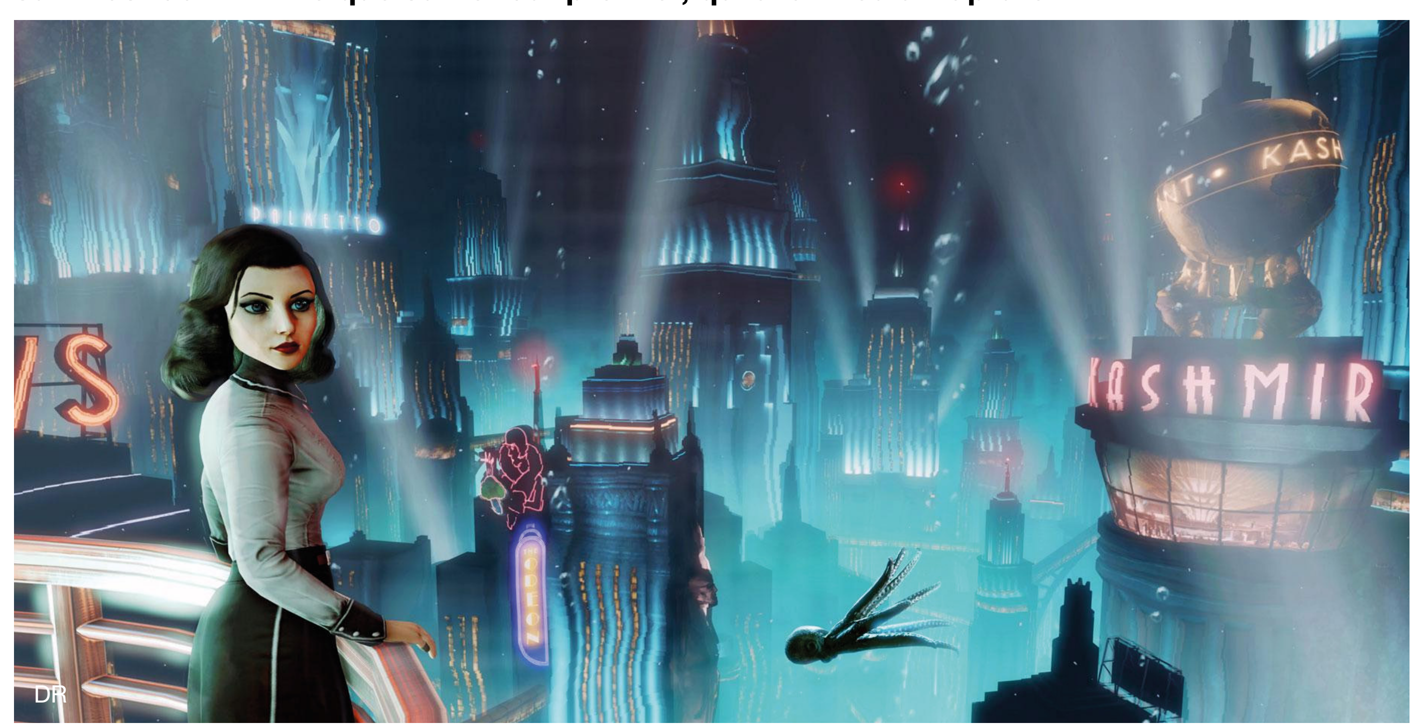
Un blockbuster de plus, et puis s'en va.

Il n'est pas question d'enterrer le jeu pour autant. Les précommandes frôlent les records et les joueurs répondront présents, quoi qu'il arrive, le jour de la sortie du soft. Mais il est dommage que la magie autour de ce titre se soit éteinte de la sorte. Un symbole de ce début d'année 2014, bien morose dans le champ vidéoludique.

- Sullivan Lepetit

BIOSHOCK INFINITE : BURIAL AT SEA ....
LES DLC QUE L'ON VEUT VOIR !

L'an dernier sortait à peu près à la même époque Bioshock Infinite. Surestimé à sa sortie, mésestimé après coup, il n'en reste pas moins un FPS (first person shooter) de qualité proposant un univers recherché et un scénario intéressant. Une expérience vidéoludique appréciable pour un titre à gros budget. Seulement voilà : Irrational Games, le studio qui a développé le jeu, a dû fermer ses portes, laissant Ken Levine, le célèbre créateur de la série, à des projets moins ambitieux. Mais comme pour boucler la boucle, Levine et ses développeurs ont décidés de sortir le Dlc (Downloadable Content) en deux parties. Un moyen de rentabiliser un peu plus le jeu et de répondre à quelques mystères tant sur Bioshock Infinite que sur le tout premier, qui avait lieu à Rapture.



DR

Rapture avant sa chute, quelle classe !

Quel plaisir donc de retrouver cette cité sous-marine en commençant la première partie de Burial At Sea ! Qui plus est, l'histoire se déroule avant la chute de la ville, et donc les événements de Bioshock premier du nom. Il est donc intéressant de contempler la population mondaine de Rapture et les prémices de sa folie. Cependant cette première partie accuse, malgré sa faible durée de vie (environ 2 heures), des longueurs dues à un manque de rythme et une répétitivité de l'action. Très vite, on en vient ainsi à parcourir des salles remplies d'ennemis, faire le ménage pour se diriger vers une autre salle, le tout sous couvert d'objectifs pas franchement grandioses. A la fin de cette partie du DLC, le scénario n'a pas vraiment avancé, et les mystères de la saga ne sont aucunement résolus. Mais alors qu'on commence à entrevoir une déception, la deuxième partie s'avère être la digne conclusion à cette saga qui aura marqué une génération de joueur. D'abord on s'émerveille de découvrir le Paris des années 50 lors d'une excellente introduction à l'image du dlc.

Découvrir Paris au sein d'un jeu Bioshock, finalement logique.

Ici, on se met à parcourir des environnements variés, que je me garderai de dévoiler afin de laisser la surprise, et le scénario avance enfin, permettant de résoudre les derniers mystères de l'univers tout en bouclant parfaitement la boucle entre l'épisode 1 et 3. Un travail scénaristique de qualité, magnifié par un gameplay évoluant enfin et lorgnant sur l'infiltration. Je préfère ne pas évoquer le jeu dans ses détails, Bioshock reposant sur une bonne multitude de cliffhangers, parfois grossiers, diront certains. Mais pour les fans de la saga ce DLC s'avère être une bonne affaire, sachant qu'il faudra compter 4 heures pour venir à bout de l'épisode 2. Pour une trentaine d'euros, on a donc 6 heures de jeu appréciables et permettant de conclure de la plus belle des manières une saga chère à nos cœurs.

- Sullivan Lepetit

ET VOICI TITANFALL

Après de longs mois d'attente, le voici enfin : Titanfall est sorti le 13 mars sur PC et Xbox One et un mois plus tard sur Xbox 360. Rappelons qu'il s'agit d'une exclusivité aux plateformes Microsoft, censée notamment être l'un des killers games de la One distancée par la PS4 de Sony. Alors, véritable nouveauté ou bien simple coup marketing ?

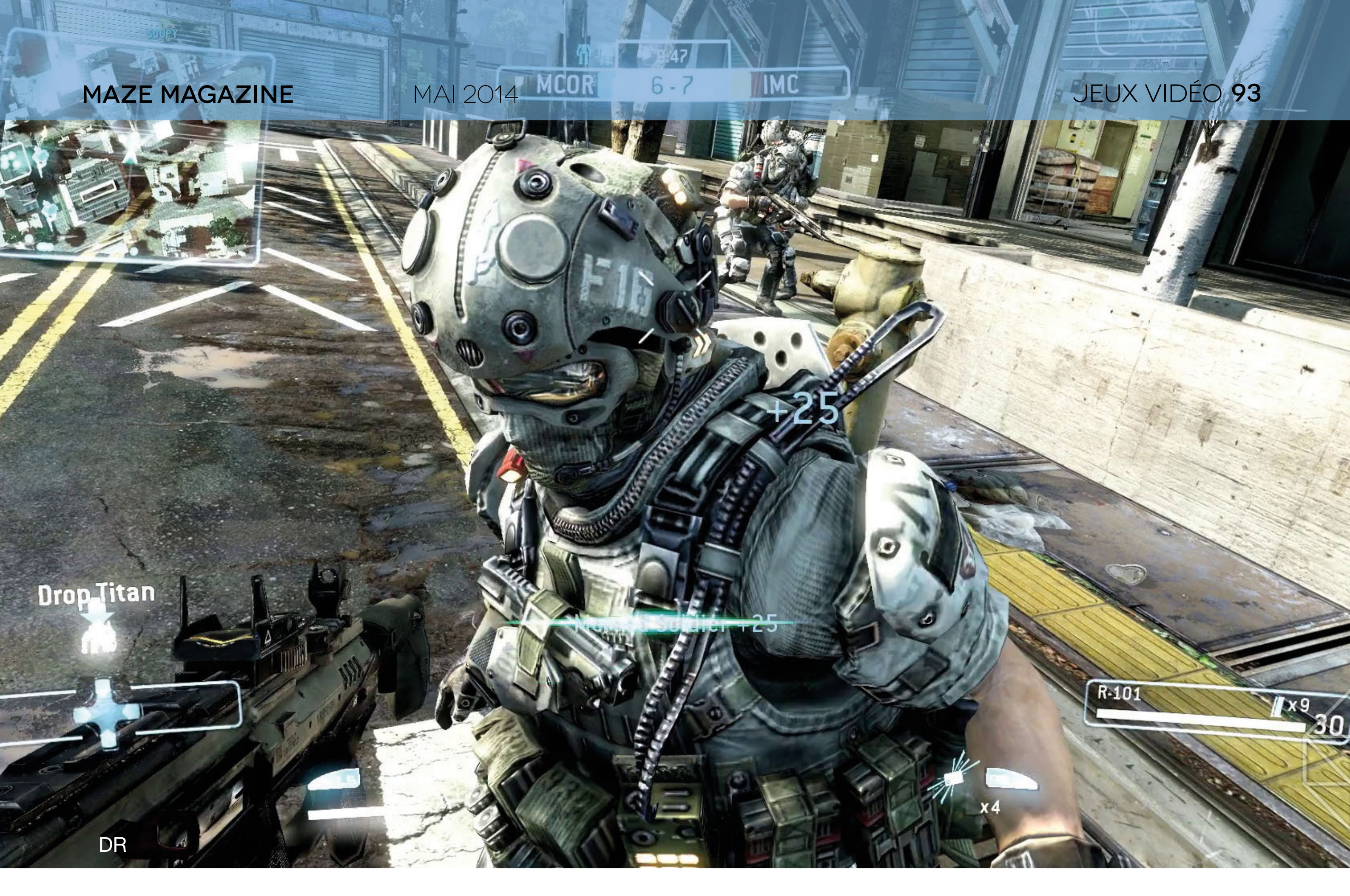


DR

Titanfall a été présenté en (très) grande pompe il y a près d'un an, à l'E3 2013. Le titre du studio Respawn Entertainment, fondé par des anciens d'Infinity Ward (saga des Call of Duty) s'annonçait alors comme un véritable blockbuster vidéoludique capable de révolutionner le FPS. Il y a presque deux mois, le jeu était enfin mis en vente et pris d'assaut par des joueurs alléchés par les aperçus qui leur avaient été donnés.

Un gameplay réussi

S'il y a bien un point sur lequel Titanfall n'a pas usurpé sa réputation avant même son lancement, c'est le gameplay. Il s'agit en effet d'une jouabilité à deux vitesses inédite dans le monde du FPS : d'un côté, on peut incarner son personnage « à pied », ce qui se rapproche d'un mode de jeu classique ; de l'autre, on peut jouer d'une façon radicalement différente lorsque l'on est dans un Titan, sorte de monture mécanique géante, dont il existe plusieurs types, résistants et/ou vulnérables à certaines stratégies d'attaque du ou des adversaire(s). La partie s'organise alors à coups d'armes de destruction massive futuristes, en étant peut-être un peu plus violente. À noter que cela s'applique surtout au mode multijoueur en ligne, mode autour duquel le jeu est clairement construit, comme l'ont montré les différentes présentations. De plus, bien que les affrontements en ligne se fassent « seulement » à 6 contre 6, il y



DR

a de nombreux PNJ sur les cartes en ligne, ce qui ajoute encore du dynamisme aux parties. Tout cela et quelques autres aspects en font un jeu au gameplay novateur et, ce qui est sûrement le but recherché, un jeu immédiatement amusant.

Une réalisation technique correcte

Titanfall est basé sur le moteur de jeu Source, âgé d'une dizaine d'années. Si cela peut surprendre pour un jeu next-gen, supposé qui plus est être un titre majeur, on sent que les ingénieurs et développeurs de Respawn connaissent leur métier. Résultat : le titre est bien optimisé et la réalisation tient largement la route malgré quelques défauts de textures et des ralentissements. En effet, bien que le moteur soit ancien, il a une importante consommation de ressources, ce qui provoque quelques lags, mais rien de rédhibitoire. Le phénomène est amoindri si l'on joue sur un PC avec une configuration solide. Finalement, on est un peu déçu de la réalisation technique qui aurait sans aucun doute pu être exemplaire si l'on avait utilisé un moteur tel que Frostbite (Battlefield 4) de chez EA/Dice, surtout que Titanfall y est édité, ou un moteur similaire à celui d'Infinity Ward (Call of Duty).

Un vrai point noir : le contenu

Comme dit précédemment, le jeu est clairement orienté multijoueur, et malheureusement, cela se sent au niveau du contenu. Dans le mode solo, on dispose de deux campagnes qui, que l'on soit un joueur expérimenté ou plus occasionnel, seront bouclées en une poignée d'heures. On a un peu l'impression qu'elles ont été négligées et qu'elles ont été intégrées au titre seulement pour qu'il y ait un mode solo comme dans les autres FPS. En multi, on a ici une quinzaine de cartes au level design réussi mais là encore, on ne dispose que de trois modes de jeu habituels : Team Deathmatch, Domination et Capture the Flag. Heureusement, les combats sont très dynamiques, et il s'agit ici de ne pas baisser son attention une seule fraction de seconde. Parlons enfin du système de progression de niveaux et de récompenses : il est ici très classique, mais on atteint le niveau maximal (de 50) trop rapidement, ce qui peut ôter au plaisir de découvrir du jeu.

Finalement, on est ici face à un jeu qui séduira un grand nombre de joueurs grâce à un gameplay plus que maîtrisé et grisant en continu. Mais la pauvreté du contenu est susceptible de lasser les joueurs au bout de plusieurs heures de jeu, qui auront rapidement fait le tour du jeu. On peut alors espérer que des DLC, habituels et fréquents dans le monde des FPS, viendront étoffer le contenu de Titanfall. Seul le temps confirmera ou non ces impressions.

- Thomas Sanchez



Art



ARTENSION
MURMURES D'EXPRESSION ET D'OPINION

Ce mois-ci, à la rédaction art, on s'est intéressé aux points sous tension du globe, à l'émergence ou au maintien de festivals à Athènes ou en Ukraine. À l'explosion du Street Art en Turquie, mais aussi en Syrie. Mais surtout à quelques uns de leurs acteurs, des artistes voyageurs qui grappillent le monde, parfois au péril de leur vie. Bien sûr, le tout est subjectif, trié, épars, et terriblement incomplet. Cependant, voici notre petit tour d'horizon en quelques noms. Comme quoi, l'art et la créativité sont toujours présents, même là où on les attend le moins.



Quartier Hafisa, Tunis - Zoo Project

Du côté des acteurs.

Véritables acteurs d'un engagement créatif à travers le monde, des artistes, en l'occurrence des street artistes, parviennent à retranscrire une partie des évènements auxquels ils assistent. Une sensibilité propre à chacun, un idéal et une vision en font leur singularité.

Détroit, mais avant Tunis en 2011 et la frontière tuniso-libyenne, sont autant d'endroits dans lesquels s'est aventuré Zoo Project. Jeune parisien d'une vingtaine d'années, il a été abattu en juillet d'une balle dans la tête à Détroit, autrefois symbole d'une Amérique qui gagne, mais aujourd'hui celui d'un pays en crise.

Dès ses 15 ans, âge auquel il commence le street art, Zoo Project sévit à Paris. Le jeune homme commence par dénoncer la société dans laquelle il vit, mais dont il n'adopte et n'approuve pas les codes. Technologie et politique sont les sujets de prédilection de ses immenses pièces en noir et blanc. Mais en 2011, cela ne lui suffit plus. À 20 ans Bilal Berreni choisit de partir, de changer d'environnement pour un temps. Il voulait "voir une révolution", et surtout y disséminer ses œuvres. Une manière de dire que "l'art n'est pas en dehors de la vie", des évènements, comme il l'avait déclaré au Monde le 3 juin 2011.



Camp «choucha», 2011. Manifestation pacifiste contre le UNHCR

En mars 2011, à Tunis, il rend hommage à des centaines d'innocents morts durant les révolutions arabes. L'art lui permet alors de véhiculer un message politique fort. Il se charge de rappeler aux mémoires des habitants du monde "des martyrs de la révolution" comme ils les nomment sur son site. Avec respect, et grâce au dialogue, Bilal entame sa démarche, sans s'imposer, mais en écoutant. Le jeune artiste est généreux et veut comprendre ce qu'il se passe. Il est alors plein d'espoir et estime que ses figures "font partie de l'avenir, de cette Tunisie qui se dessine, s'esquisse sous nos yeux". Dévoué au changement, il considère alors que "leur disparition des mémoires marquerait la fin de l'espoir". Or, pour qu'un pays se reconstruise, c'est bien une des composantes les plus nécessaires.

Toujours en 2011, suite à une autre révolte, Libyenne cette fois, Zoo Project se rend au camp dit «Choucha», à la frontière Tuniso-libyenne. Pendant un mois, il décide de partager leur quotidien, de nouer un lien. Encore une fois, il écoute et dessine. Là, l'art devient presque vital. Pour les réfugiés de toutes nationalités, «se faire dessiner permet de retrouver une certaine dignité». L'art, la représentation leur permet d'exister, quand tout a été perdu ou presque. Et c'est Bilal Berreni qui est encore une fois sur place pour


Favela Morro da Providência, Arbre, Lune, Horizontale, Rio de Janeiro, 2008

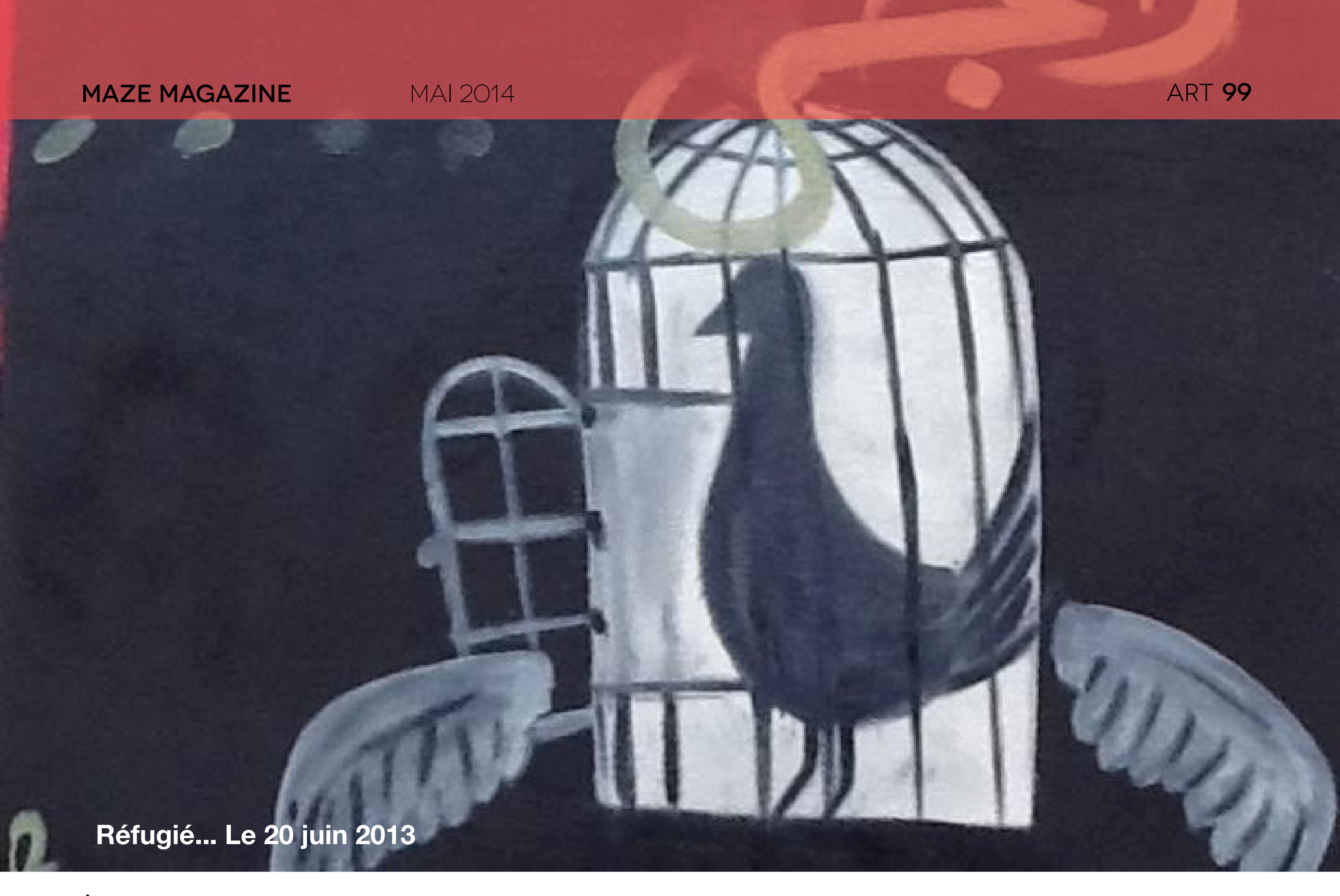
donner une voix, un autre fragment de vie à ces oubliés, ces isolés, perdus entre deux pays. Et puis, dans ses démarches son regard s'aiguise, la considération humaine y est au cœur. Il prône alors une «solidarité et une hospitalité» qui n'est pour lui plus en vigueur dans une «Europe barricadée» où l'indifférence se fait norme.

De ces deux pays, le garçon a survécu. Après avoir parcouru l'Europe du Nord, il s'oriente vers les États-Unis, vers Détroit, plus précisément. Ville fantôme, désertée, détruite, Détroit la magnifique ressemble alors à un vaste endroit chaotique (dont la déliquescence est aussi montrée dans Only Lovers Left Alive de Jim Jarmush). D'après son père, Mourad Berreni, Bilal était «intéressé par ce qui pourrait naître de ce chaos dû aux failles du capitalisme». Décédé en juillet, il aura fallu plusieurs mois aux autorités américaines pour identifier le corps. Mais ce n'est pas ce que l'on doit retenir. Nous devons simplement réaliser qu'avec lui s'éteint une ferveur et un engagement, aussi bien artistiques que politiques, et un jeune homme prêt à tout pour trouver un sens au monde, ou du moins quelques vérités.

JR, trentenaire parisien, a un jour décidé de se rendre sur des lieux dont on entend parler, mais dont on ne connaît pas la réalité. Pour son projet Women Are Heroes, sélectionné par la semaine de la critique en 2010 à Cannes, il a continué cette démarche. Avec celui-ci, il s'est rendu à certains points précis de la planète pour y créer de véritables expositions à ciel ouvert, faites à partir de photos de femmes, recouvrant des bâtiments voire des moyens de transport. Brésil, Kenya, Sierra Leon, Liberia, Inde et Cambodge s'exposent ensuite à Los Angeles, Paris, Bruxelles ou Londres. Le but de son action étant toujours de dépasser les médias, de faire passer une autre image, afin de nous confronter à des femmes faisant face à de grandes difficultés, ayant côtoyé la mort, fragilisées par des conflits successifs. Il utilise alors la photographie, des formats démesurés, et surtout des codes s'apparentant à la publicité, pour marquer les esprits. Comme chez Zoo Project l'échange est primordial. Dans ses zones sous tension une envie émerge, celle de lever le voile sur des habitants ordinaires, souvent tus, mis de côté, pour leur ouvrir un espace. Le sujet est alors l'Homme, et l'art un moyen de partage. Il donne de la visibilité, mais permet aussi de brouiller les pistes.

Murs

En Syrie, en Ukraine, en Turquie ou au Venezuela éclatent des conflits plus ou moins violents, et surtout plus ou moins médiatisés. Les détails, il nous est difficile de les percevoir en profondeur. Ce que ressentent les habitants encore moins. Mais l'explosion du muralisme et les messages qu'ils passent permettent d'observer un phénomène qui revendique toujours sa liberté d'expression.



Réfugié... Le 20 juin 2013

À Istanbul (Turquie), durant les manifestations de mai 2013, la place Taksim, siège du regroupement à vu fleurir des oeuvres dans ses alentours. Le projet de destruction du Parc Taksim Gezi, rare espace vert de la ville, est alors l'élément déclencheur d'un mouvement réclamant ses droits (cf Maze Magazine n°20, juillet 2013). La population utilise la culture pour s'alléger : des murs, des escalier ou le sol se colorent. Ces traits éphémères sont de véritables vecteurs d'un mouvement d'indignés, prouvant par leur spontanéité leur capacité à se mobiliser. Néanmoins, les autorités recouvrent au fur et à mesure ses espaces que les manifestants se réapproprient, cherchant à censurer l'opinion.

Au Venezuela le scénario ressemble à celui de la Turquie. Le muralisme apparemment venu d'Amérique Latine n'est pas là par pur esthétisme mais pour transmettre et donner du poids aux revendications. Février 2014, une fois les manifestants partis, laissant le terrain libre pour quelques heures, les requêtes ne s'évaporent pas et restent pour marquer au fer rouge les villes. Partout où le regard se pose, gouvernements et autorités sont confrontés aux volontés du peuple. Même si celles-ci sont effacées peu à peu, ceci ne les empêche pas de reparaître dès le lendemain. Vous pouvez observer quelques photos ici et ici.

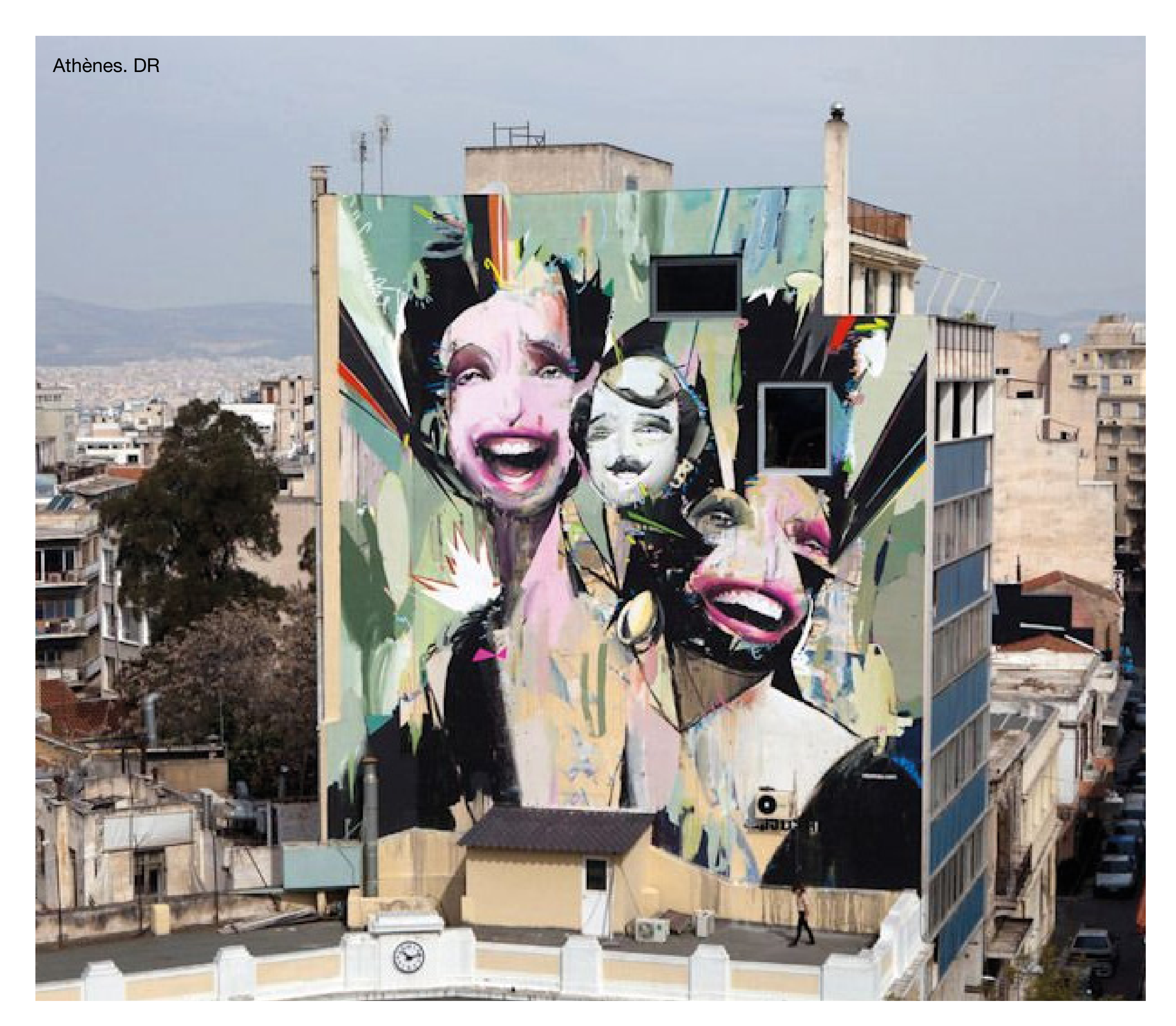
En Syrie, la révolution passe par les murs. C'est en tout cas de cette manière que les auteurs de creativememory le voient. Sur leurs sites ils compilent les fresques, les writings, les mots, les formules dénonçant les tueries, promouvant la paix ... Toutes oscillent entre haine, et amour, réconciliation et rejet total, l'art nous permettant de voir toute la complexité des sentiments qu'éprouvent les citoyens d'un même pays vis à vis d'un événement de cette ampleur. On peut y lire la confusion de ce qu'ils vivent, leurs craintes et leurs souhaits.

L'art permet de déceler un fil qui nous approche des acteurs des manifestations, des révoltes, des guerres. Il ouvre une brèche qui nous permet de comprendre un peu plus, de savoir ce qu'eux en pensent. Et surtout, l'art nous dit ce que les médias oublient. Dans des zones sous tension, peut-être plus qu'ailleurs, c'est un moyen d'expression nécessaire. Il peut même devenir une arme contre ceux qui oppressent, en montrant que des esprits libres demeurent, et que l'Homme ne sera jamais un moyen mais toujours une fin, un sujet, en somme, et l'acteur de sa propre vie.

- Louison Larbodie

LE STREET ART SOUS TENSION

DE KIEV À ATHÈNES EN PASSANT PAR ISTANBUL ET LVIV


Athènes. DR

Athènes : Entre Janvier et Juin 2014, 60 street artistes vont repeindre de manière bénévole des écoles d'Athènes dans le cadre du second ASAF d'Athènes, le festival de street art local. Mais ce n'est pas tout, ces artistes animeront aussi des ateliers au Smart Park afin de faire découvrir le street art aux jeunes (et moins jeunes) de la capitale grecque. Mais il y aura aussi 4 expositions composées d'œuvres des participants, une exposition de photos retraçant l'histoire de la Grèce du 21ème siècle, un débat sur l'art de la rue, une récolte de fonds pour les étudiants de l'école des beaux-arts et une création d'œuvre dans cette même école. Ce festival est donc devenu pour la ville bien plus qu'un évènement, c'est une institution !

Kiev : Bien que possédant un nom particulier, le Gogolfest est pourtant bien ancré dans la capitale ukrainienne : cette année, il va d'ailleurs célébrer ses 7 ans ! Ce festival d'art et de cinéma contemporain a su séduire les ukrainiens : en effet, en trois ans, le festival est passé de 10.000 visiteurs à 120.000.

Istanbul : Istanbul, à part sainte Sophie, cours d'histoire, loukoum et manifestations, ça ne doit pas vous évoquer grand chose du domaine du street art. Pourtant, dans la ville a lieu un développement fulgurant du mouvement des street artistes. En effet, dans une des municipalités d'Istanbul, les street artistes venus de partout, créent de magnifiques œuvres et redonnent de la couleur à l'environnement plutôt gris



Istanbul. DR

de la ville. Ces derniers encouragent aussi la population locale à s'exprimer. Cette dernière fait même parfois preuve d'un excellent sens de l'humour. Point noir, la police a tendance à effacer toutes les œuvres des artistes, excepté dans le quartier où ces actions sont légalement exercées dans le cadre du street art festival d'Istanbul.

Lviv : A Lviv (Ouest de l'Ukraine), le street art est devenu un phénomène d'une grande ampleur, en unissant les habitants lors d'un grand festival. Ce festival comprend des concours à l'issue desquels personne ne repart les mains vides. Cette année, le thème du festival sera le ciel, et les organisateurs espèrent inspirer les invités grâce à lui.

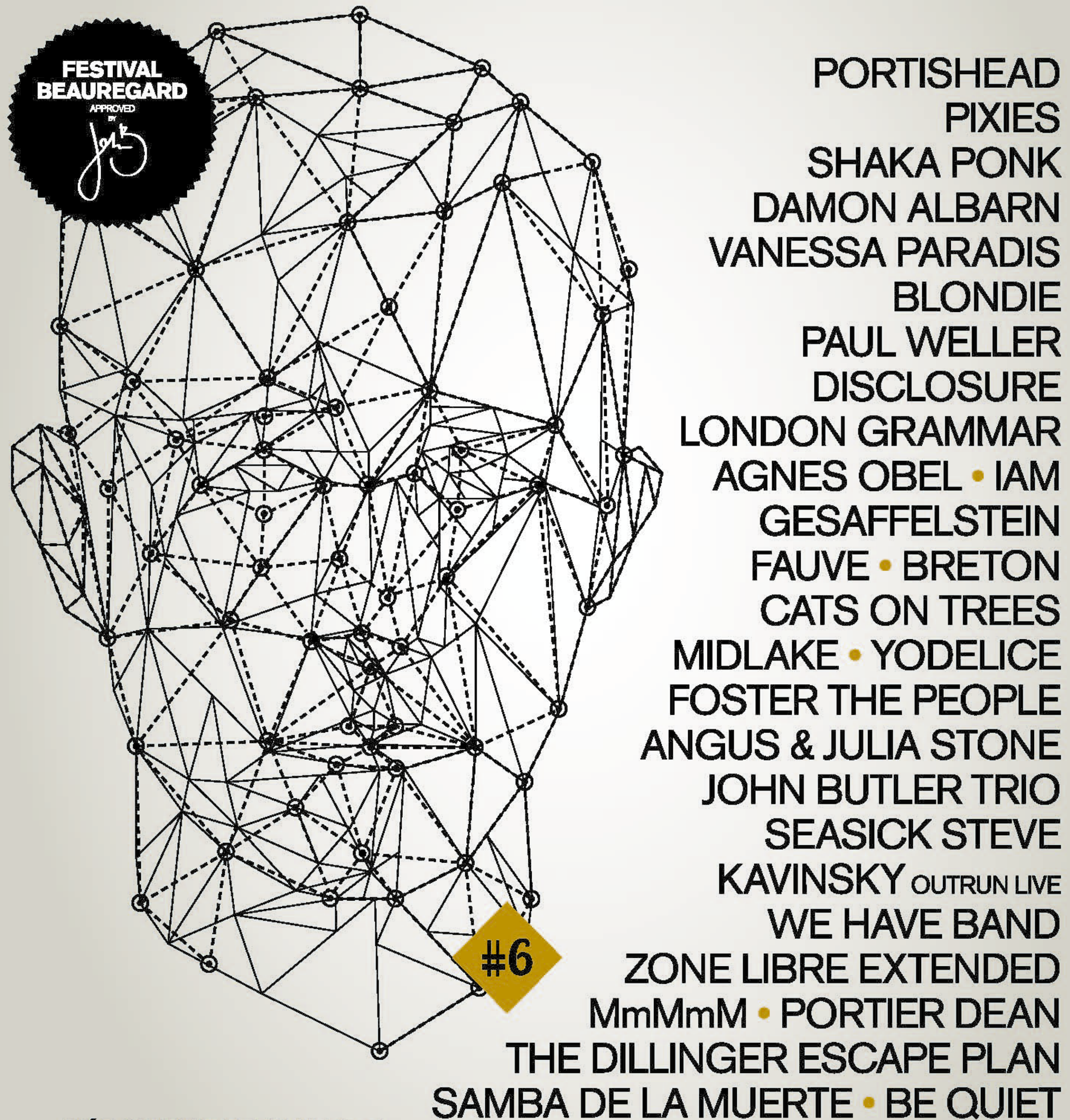
Il est particulièrement important de noter que de nombreux festivals de street art se développent dans des zones victimes de tensions (principalement politiques). Il suffit de regarder les violences qui ont lieu en Syrie, en Ukraine ou encore en Grèce. On pourrait en conclure que le street art devient dans ces zones une sorte d'exutoire aux sentiments extrêmes de ces populations. Mais il est même plus que cela ; c'est un moyen de communication à part entière. Grâce à ce dernier, on peut exprimer, de manière plus ou moins anonyme, sa pensée et la faire partager à la foule. Les opposants peuvent êtres matés, mais ils auront toujours accès aux murs pour s'exprimer et c'est sûrement la principale raison de ce développement du street art dans ces « zones à risques ».

- Dorian Le Sénéchal

FESTIVAL

BEAUREGARD

3+4.5.6 JUILLET



PORTISHEAD
PIXIES
SHAKA PONK
DAMON ALBARN
VANESSA PARADIS
BLONDIE
PAUL WELLER
DISCLOSURE
LONDON GRAMMAR
AGNES OBEL • IAM
GESAFFELSTEIN
FAUVE • BRETON
CATS ON TREES
MIDLAKE • YODELICE
FOSTER THE PEOPLE
ANGUS & JULIA STONE
JOHN BUTLER TRIO
SEASICK STEVE
KAVINSKY OUTRUN LIVE
WE HAVE BAND
ZONE LIBRE EXTENDED
MmMmM • PORTIER DEAN
THE DILLINGER ESCAPE PLAN
SAMBA DE LA MUERTE • BE QUIET

HÉROUVILLE ST-CLAIR [14]
CHÂTEAU DE BEAUREGARD
NORMANDIE

FESTIVALBEAUREGARD.COM
FESTIVALBEAUREGARD @BEAUREGARD2014

+ STROMAE
BEFORE **JEUDI 3 JUILLET**